

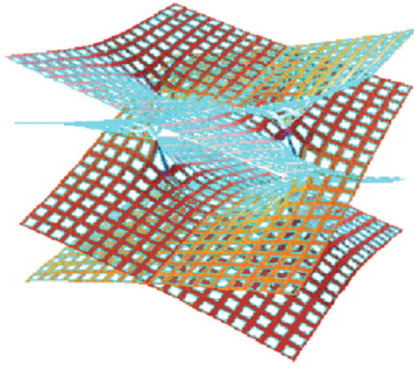
WUNSCH 21

BULLETIN INTERNATIONAL DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Mars 2021

WUNSCH

Numéro 21, mars 2021



LE SAVOIR S'INVENTE-T-IL ?

RENCONTRE AVEC DES AE

Le 22 novembre 2020, en visioconférence

DOSSIER SPÉCIAL : « PRÉLUDES »

ORTHODOXIE ET HÉRÉSIE

LES SAVOIRS DANS LA PSYCHANALYSE

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

ÉDITORIAL

Ce numéro de *Wunsch*, publié par le CAOÉ/CIG 2018-2020, garde la marque de cette période pandémique si particulière que nous traversons depuis mars 2020.

Habituellement *Wunsch* propose les textes présentés lors de la Rencontre internationale de l'École. Celle correspondant à notre mandat – *Orthodoxie et hérésie. Les savoirs dans la psychanalyse* – était prévue le 9 juillet 2020 à Buenos Aires et n'a pu avoir lieu. Malgré cela, le CIG a fait le choix d'organiser, en visioconférence, la séquence prévue dans le programme avec des AE en exercice autour de la question « Le savoir s'invente-il ? » Leurs textes ouvrent ce numéro, qui se ferme avec les préludes écrits en vue de la Rencontre qui n'a pas eu lieu.

Vous y trouverez également les contributions issues du travail des cartels permanents du CIG, des élaborations sur l'expérience dans le dispositif de la passe, y compris sur son bouleversement avec l'usage télématique pendant cette période.

Nous tenons à remercier particulièrement et chaleureusement tous les traducteurs qui, dans les différentes langues, ont œuvré intensément pour que *Wunsch* continue à véhiculer le travail d'École au sein de notre communauté internationale et plurilingue.

Beatriz Maya et Elisabete Thamer

p/ CAOÉ 2018-2020

LE SAVOIR S'INVENTE-T-IL ?

RENCONTRE AVEC DES AEs

OUVERTURE

Elisabete Thamer
Paris, France

La Rencontre internationale d'École, prévue initialement le 9 juillet 2020, à Buenos Aires, n'a pu avoir lieu en raison de la crise sanitaire que nous traversons. Cette rencontre est toujours l'opportunité pour que l'ensemble de notre communauté écoute les contributions des nouveaux analystes de l'École (AE).

Le CIG a tenu néanmoins à que l'on puisse réaliser avant la fin de son mandat un temps d'écoute et d'échange avec des AE en exercice, car certains d'entre eux ne seront plus en cette fonction lors de la prochaine Rencontre internationale, en 2022.

Le thème que nous avons choisi était « Orthodoxie et hérésie. Les savoirs dans la psychanalyse ». Savoirs au pluriel, annonçait le sous-titre. Pourquoi au pluriel ? Parce que le terme savoir dans la psychanalyse, et surtout dans l'enseignement de Lacan, n'est pas univoque. Il y a le savoir articulé issu du déchiffrement, le « savoir sans sujet » qui est une définition de l'inconscient, le « sujet supposé savoir », pivot du transfert, le savoir joui, sans compter bien entendu ledit savoir « théorique », issu des textes qui nous orientent.

À la question « que puis-je savoir ? », Lacan a répondu : « rien qui n'ait la structure du langage¹ ». Le terme d'invention, présent dans la question d'aujourd'hui, se situe sur une crête, c'est-à-dire entre ce qui est transmissible dans un témoignage langagier et ce qui, du fait d'être réel, demeure hors prise. Dans son intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission » (1978), Lacan dit que « la psychanalyse est intransmissible² », ce qui oblige chaque psychanalyste à la réinventer.

Un Analyste de l'École est celui qui s'est risqué à témoigner de ce qu'il a appris de son analyse et a réussi à le faire passer. Mais de quel savoir témoigne-t-il ?

C'est ce que les collègues AE, qui ont répondu avec enthousiasme à notre invitation, vont traiter dans les textes qui suivent. Nous tenons à les remercier chaleureusement de leurs contributions.

¹ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 59 ; *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 536.

² J. Lacan, « 9e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La transmission* », *Lettres de l'École*, 1979, n.25, vol. II, p. 219-220.

LE SAVOIR S'INVENTE-T-IL ?

Andréa Franco Milagres
Belo Horizonte, Brésil

C'est avec joie, après la nomination en avril 2019, que j'ai commencé ma transmission dans les Forums brésiliens. En mars de cette année, cependant, nous avons été confrontés à un impondérable qui a changé nos vies, posant des questions à la clinique et à l'École, et empêchant notre Rencontre internationale à Buenos Aires, où les témoignages des nouveaux AE auprès de la communauté de l'IF auraient eu lieu. Sachant alors que la passe est ce qui fait battre le cœur de l'École, je prendrai la rencontre d'aujourd'hui, proposée par le CIG, comme une opportunité pour adresser mon témoignage, puisqu'une nomination n'a lieu que dans une École, même si l'on peut produire des liens en dehors d'elle. Je pense aussi qu'un témoignage de passe ayant une certaine fraîcheur, l'ajourner à on ne sait pas quand – quand la pandémie sera terminée ? –, cela peut le rendre morne et moins vivant, sans possibilité d'affecter. La passe affecte et noue tous ceux qui y ont participé. Après, ça passe. La fonction d'AE ne dure pas toute une vie, peut-être beaucoup moins que la pandémie. Ainsi, même si des nombreux collègues m'ont déjà écoutée – certains plus d'une fois – je vous demanderais la permission de reprendre certains points, sans même pouvoir vous assurer d'amener quelque chose de nouveau.

La question que je me suis posée, à partir de l'invitation du CIG, c'était à quel savoir la fin de l'analyse permet d'accéder. Car il y a un savoir que nous cherchons à acquérir lorsque nous commençons une analyse. Le savoir obtenu à la fin ne correspond pourtant pas exactement à celui qui était attendu. C'est que ce savoir auquel on a accès, en fin de compte, se révèle être un savoir limité, ce qui ne veut pas dire qu'il soit moindre. Ainsi soit-il ! Ce qui est surprenant, c'est qu'avec ces miettes de savoir, quelqu'un puisse se satisfaire et dire que ça suffit.

Une analyse implique un travail de déchiffrement que l'on met sur le compte du symbolique, permettant de dévoiler beaucoup de choses. Mais s'appuyer sur ce processus ne peut conduire qu'à une analyse infinie, car le bavardage n'a pas de fin pour cet infatigable travailleur qu'est l'inconscient. Cependant, l'expérience analytique, telle que nous la concevons à partir de Lacan, doit prendre en compte le savoir qui est ailleurs : un savoir qui tient compte du réel. Il ne s'agit donc plus de déchiffrement mais de chiffrement, de la réduction à un chiffre. Il le dit dans la « Note italienne » : « Naturellement ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer. Ni plus ni moins, pas le découvrir puisque la vérité n'est là rien de plus que bois de chauffage, je dis bien : la vérité telle qu'elle procède de la f...trerie (orthographe à commenter, ce n'est pas la f...terie)¹. »

Je crois qu'il est possible de repérer trois temps de l'analyse et de les articuler avec l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure.

Inhibition, symptôme et angoisse

L'angoisse et l'inhibition étaient prépondérantes depuis l'enfance. Le regard du père est devenu une voix d'avertissement. Son désir était que sa fille suive ses pas en travaillant dans une banque pour avoir une certaine garantie.

La mère porte le trait de la détresse. Elle a perdu sa propre mère au cours de la première année de sa vie. Le trou de cette disparition laissera des marques. Cela résonnera chez la mère comme un appel constant dirigé à l'autre et un faible désir par rapport au savoir. Chez le sujet, cela

¹ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

résonnera comme une pointe de tristesse et le sentiment que c'était à lui de compenser cette détresse.

Il y avait aussi une question qui a traversé la vie, imposant un travail exténuant : la difficulté de vivre de la clinique.

L'instant de voir : capture

Le choix de l'analyste s'est fait à partir d'une scène le concernant encadrée par deux objets très chers au sujet : le regard et l'argent.

C'était la fin d'un séminaire bondé : les participants laissaient le paiement sur la table. Billets et chèques. Je suis captivée par la scène : celui qui serait désormais choisi comme analyste, ramassait le tout et le mettait dans une chemise, sans le compter ou vérifier. Sans pudeur, sans cérémonie : « cet homme sait gérer l'argent », ce qui a confronté le sujet à son symptôme.

Un rêve d'autorisation : temps pour comprendre

Je suis dans le cabinet vide de l'analyste. Je trouve un collier de pierres précieuses sous le divan. Il est cassé. Je ramasse les pierres tombées par terre. Plus je veux les garder dans une pochette, plus elles m'échappent des mains. Je me demande à qui était un objet si précieux. Personne ne répond. Je pense à écrire à la secrétaire de l'analyste : elle doit savoir à qui il appartient. Les pierres sont fascinantes : je désire qu'elles m'appartiennent. Mais j'hésite. Pourrais-je être le vrai propriétaire des pierres ?

Je suis submergée de joie lorsque, dans le long travail d'élaboration qui suit ce rêve, j'ai pu conclure que les pierres étaient à moi. Mais le rêve indiquait aussi une chute : les pierres étaient de la couleur des yeux du père – qui faisaient peur dans l'enfance – mais c'était aussi la couleur des yeux de l'analyste. Comment ce qui chute peut-il encore avoir de la valeur ? Comment pourrait-il fonctionner comme cause pour moi ? C'était surprenant de m'affronter à cela.

L'interprétation que j'ai faite du rêve m'a permis de sortir de l'hésitation dans laquelle je me trouvais. D'une part, sur le versant scopique, la chute de l'objet qui pétrifiait et contraignait : le regard de l'Autre, métaphorisé par les pierres d'un collier brisé. D'autre part, sur le versant anal, la pochette où je gardais les pierres était associée à la poche de colostomie utilisée par le père quelques années plus tôt. « L'argent est sale ». C'était une phrase entendue dans l'enfance qui résonnait comme avertissement et interdiction. Est-ce cela qu'on ne pouvait pas toucher ? Les objets pulsionnels qui relient le sujet à l'Autre doivent être tombés/séparés pour opérer à partir du lieu de la cause et ne plus être collés au fantasme qui emprisonne.

C'est un rêve de séparation, mais à ce moment-là je l'ai nommé rêve d'autorisation. Il s'est produit dans un moment de grande turbulence dans l'École au niveau national. Il y a eu un (in)tense² débat sur la réglementation du travail déjà en cours entre la CLEAG, le dispositif d'École brésilien, d'Amérique latine Nord et Sud concernant la garantie. À l'époque, j'étais très impliquée dans la question, car j'occupais une fonction dans l'École. Le cours des événements m'a fait horreur. Je me suis retrouvée dans la situation de devoir me positionner et répondre à des choses impensables. Une face voilée de l'Autre s'était révélée. D'une part, je ne m'attendais pas à rencontrer cela, et d'autre part, l'ayant rencontré, comment reculer ?

Je dirais qu'être passée par là fut une épreuve. Même si je pouvais compter sur quelques autres, il y avait dans cette expérience quelque chose de la plus intime solitude. Dans tous les cas, je me

² N.T. : Dans l'original, l'auteure écrit (in)tense avec des parenthèses. Le mot « intense » a la même signification en portugais et en français. Avec cette orthographe, l'auteure joue avec les mots *intense* et *tense*, qui signifie « tendu ».

sentais absolument concernée par le débat et cela m'a permis de continuer. Je perdais la crainte de ces yeux qui me faisaient peur.

Cependant, entre avoir un aperçu de la séparation annoncée dans ce rêve et atteindre le moment de conclure, il y avait un pas à faire. Mais lequel ? Cela m'échappait continuellement et ne me permettait pas de décider, même si je savais quelque chose de la proximité de la fin.

J'étais travaillée par la question de ce qu'est la fin d'une analyse. Il y avait un vidage à ce moment-là. Mais je ne savais pas comment en finir.

Un événement réel peut avoir précipité quelque chose : un accident vasculaire cérébral subi par la mère. Elle ne pourra plus jamais marcher. Cela secoue les fondations. Mon corps est affecté. Tout semblait marcher, mais là le réel se met en travers. Comment puis-je faire un pas après cela ? Je suis restée paralysée.

À ce moment de l'analyse, j'étais souvent submergée par une forte émotion. J'ai été confrontée à la finitude et à la fragilité, à la peur de la disparition de l'Autre, à la confrontation avec un trait de la mère qui m'étourdissait. Le retour de quelque chose qui était peut-être su, mais évité. La fin du chemin. La fin de l'analyse, la séparation nécessaire et douloureuse de l'analyste, du corps de l'analyste ; séparation de la mère, du corps de la mère ; vivante mais plus la même, et pourtant, la même de toujours. Un deuil était en question. J'étais découragée. Terminer une analyse n'est pas une ligne progressive, linéaire et ascendante. Il y a des arrêts, des discontinuités, des courbes, des reculs. Pourrais-je reculer du point où je me trouvais ?

Si, au début de l'analyse, l'affect prédominant était l'angoisse, c'est avec l'affect dépressif que je me suis retrouvée à la fin. À ce sujet, j'ai trouvé au moins deux références bien connues chez Lacan. La première se trouve dans la « Proposition du 9 octobre 1967 » : « [...] au terme de la relation du transfert, soit : quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalysant, il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option [...] »³. Cette expression « lever l'option » n'est pas très utilisée en portugais. Peut-on dire peut-être que le sujet ne renouvelle pas les arguments fantasmatiques adressés à l'Autre, brandis en défense de sa névrose soutenue jusqu'alors par le transfert. Il est possible qu'il y ait eu une autre option, mais en ce qui concerne mon expérience, je n'ai pas regardé en arrière. J'y suis allée.

Cette opération, Lacan l'a appelée destitution subjective : le reste déterminant de sa division le fait choir de son fantasme et le destitue en tant que sujet. Dès lors, il sait être un rebut : c'est ce que l'analyse aura dû au moins lui faire sentir. Cela sera vécu par l'analysant comme un deuil. C'est ce à quoi les passeurs doivent être sensibles pour le recueillir dans le témoignage du passant, et ne pas déshonorer leur fonction. Lacan dit : « Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive⁴ ? »

La deuxième référence se trouve dans la « Note italienne » (1973), où Lacan utilise à nouveau un terme similaire. L'analyste, à la fin de la traversée, doit avoir cerné la cause de son horreur : horreur de savoir. Ce n'est qu'alors qu'il saura être un rebut. Mais ça ne s'arrête pas là. S'il n'est pas poussé à l'enthousiasme, il est fort possible qu'il y ait eu analyse, mais de l'analyste, aucune chance. « L'analyste ne s'autorisant que de lui-même, sa faute passe aux passeurs, et la séance continue pour le bonheur général, teinté pourtant de dépression⁵. »

Luis Izcovich, dans le livre *Les Marques d'une psychanalyse*⁶, écrit qu'à la fin d'une analyse on trouve une dépression liée à l'inexistence de l'Autre et la conclusion implique le deuil de l'objet *a* incarné

³ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, *Autres écrits, op. cit.*, p. 252.

⁴ *Ibid.*, p. 255.

⁵ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits, op. cit.*, p. 309.

⁶ L. Izcovich, *Les Marques d'une psychanalyse*, Paris, Stilus, « Collection Nouages », 2015.

par l'analyste. Selon Izcovich, c'est une dépression sous transfert qui intervient lorsque le moteur qui alimente le transfert, c'est-à-dire le sujet supposé savoir, arrive à son extinction.

Il poursuit en disant que la dépression n'est pas le signal de la fin. C'est l'indice de la traversée, mais cela n'indique pas que l'expérience est terminée. C'est pour cette raison que, deux ans plus tard, en 1976, Lacan évoque la satisfaction de la fin de l'analyse dans l'expérience de la passe, comme le tour supplémentaire que l'analysant aura besoin de faire. C'est une satisfaction différente de celle qu'il retirait du symptôme. Par conséquent, une satisfaction qui ne soit pas un substitut.

Comment peut-on savoir ce qu'est une fin sans l'avoir jamais expérimentée auparavant ?

Quelque chose s'attardait de façon affligeante. Je me demande aujourd'hui quelle a été l'opération qui m'a permis de sortir de l'affect dépressif lié à la destitution subjective, à la dé-supposition de savoir et à la constatation irrévocable de la castration.

Ce n'est pas tout à fait clair pour moi. En plus de ce trébuchement – la mère ne marchera plus – il y a eu quelque chose qui, je suppose, m'a poussée : avoir été tirée au sort comme passeur. La désignation et la participation au dispositif ont produit un élan. Cela m'a fait sortir d'une indétermination symptomatique, d'une vacillation souvent ressentie, d'une attente de l'Autre qui ne venait jamais.

Le moment de conclure : le saint en bois creux [o santo do pau oco⁷]

Un rêve. *Je suis dans une relation sexuelle avec l'analyste. À l'heure H, il retire son corps. Ensuite, il dévisse son organe, un tube creux qui probablement le maintenait dans cet état d'érection. Je regarde cela, surprise : « Alors, c'était ça ? »* Après l'interruption soudaine de l'acte, plus que de l'irritation, l'affect qui me touche n'est pas exactement la déception, mais quelque chose de plus proche d'un mot d'esprit : « Eh ben, c'était donc avec ça que vous m'avez trompé tout ce temps ? »

J'avais enfin découvert l'artifice. Ça m'a fait rire.

Le rêve m'a permis de conclure par la duperie. C'est avec cela que je m'étais toujours trompée : avec le savoir supposé, avec le phallus, que j'y avais moi-même déposé. Un mirage.

C'était une illusion de supposer que l'analyste savait gérer l'argent, le pivot du transfert qui a permis à l'analyse de démarrer. Le tube était creux. Le tube a toujours été creux. Or, maintenant, il n'y a pas de tube qui ne soit creux. Mais combien de temps m'a-t-il fallu pour le découvrir ! J'avais finalement été désenvoûtée. C'est ainsi que l'on parle lorsqu'on sort d'une situation hypnotique. Hypnose du transfert, hypnose de l'aliénation aux signifiants de l'Autre, narcose de la jouissance. Le symptôme qui était si grave et interdictif autrefois, semblait maintenant de plus en plus bête et insignifiant, sans sens.

⁷ « Santo do pau oco » est une expression populaire utilisée au Brésil pour désigner un individu au caractère douteux, qui paraît être ce qu'il n'est pas, trompant ceux qui sont autour de lui. L'origine de l'expression est historique et a un rapport avec le lieu où je suis née, Minas Gerais. Tout a commencé lorsque le Brésil était une colonie du Portugal. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, tout l'or extrait du territoire brésilien devrait passer par la douane. Il y était pesé, mesuré, son taux d'or était testé pour ensuite être fondu. Un cinquième de l'or était retenu pour être envoyé à la couronne portugaise. Le non-respect de cette réglementation avait des graves conséquences. De nombreux explorateurs, afin d'échapper aux lourdes taxes de Portugal, faisaient fabriquer des statues de saints en bois complètement creux. Le saint était ensuite rempli d'or et de pierres précieuses, passant inaperçu, trompant ainsi les autorités fiscales. Les saints en bois creux n'étaient ainsi pas des images de dévotion, mais des cachettes pour transporter la richesse. Cf. <https://www.significados.com.br>.

Ce qui était en jeu dans la situation, c'était la position du père dans le roman familial et dans le fantasme. Il y avait une plainte récurrente sur ce que l'on attendait du père et, par extension, de l'Autre. L'interprétation de l'analyste, là sur le pas de la porte, résonne : « Alors le saint est en bois creux et le saint domestique ne fait pas de miracle [*Então o santo é do pau oco e santo de casa, não faz milagre*] ⁸».

L'interprétation « le saint est donc en bois creux et le saint patron du foyer ne fait pas de miracle » résonne car il s'agit du lien avec la jouissance. Comme le rappelle Lacan, « [...] il n'y a pas une interprétation qui veuille jamais dire autre chose, mais enfin, une interprétation analytique, c'est toujours ça. Que le bénéfice soit secondaire ou primaire, le bénéfice est de jouissance⁹. »

C'est donc sous le mode du mot d'esprit que cette interprétation éclaire tout à coup une jouissance opaque au signifiant : comme un éclair déchirant le ciel dans la nuit noire. Le rêve (ou son interprétation) m'a permis de sortir de l'envoûtement dans lequel je suis restée toute ma vie : « la prunelle des yeux du père ».

J'ai lâché l'espoir somnolent que quelque chose du symptôme se dissipe par soi-même ou que l'Autre puisse me faire sortir de là. Mais ce n'est qu'un acte qui peut faire de l'impuissance impossibilité.

Le dernier rêve : Les seins tombants [*os peitos caídos*]

Alors que les lumières s'éteignaient, un dernier rêve se produisit qui se résume en une seule image. Je suis devant un miroir, ma poitrine nue. Je vois des seins terriblement affaissés. Une horreur. Je ne vois pas de visage, mais je sais que c'est moi, même si ces seins sont ceux de la mère.

Tout comme dans le rêve du collier de pierres, je me demande si les seins affaissés étaient les miens. Encore une fois, j'hésite. Était-ce les miens ou ceux de la mère ?

Maintenant, dans ce rêve de seins tombés, un rêve si simple et réduit à presque rien, je fais face au double et à l'horreur de ce que je vois. Il y a là l'objet oral, le sein, mais aussi le corps de la mère, qui fut un jour si beau et qui maintenant rencontre la vieillesse et la chute. De cela il faut aussi faire le deuil, me séparer des adhésions et des identifications. Il est nécessaire de faire cela en vie. Maintenant. Il n'y a plus de temps. Reste-t-il encore du temps ? C'était toujours urgent. Je ne supportais plus d'attendre.

L'analyste profère une ultime interprétation :

« Maintenant vous pouvez foncer » [*Agora você pode meter os peitos*¹⁰]

Il n'y avait plus rien à dire. J'ai eu la certitude que cela était suffisant et que l'expérience était conclue. La mère ne peut plus marcher. J'ai besoin de continuer. Cette constatation m'a amenée à franchir le pas et m'a sortie d'une hésitation qui avait trop duré.

⁸ « *Santo de casa não faz milagre* », (Saint domestique ne fait pas de miracle) est un autre dicton populaire brésilien. Cela signifie que les personnes proches, comme les membres de la famille, ne résolvent pas les problèmes avec la même efficacité qu'un étranger. Cf. <https://dictionaryinformal.com.br>. Il faut ajouter que l'interprétation joue également avec le patronyme hérité du père.

⁹ J. Lacan, *Je parle aux murs* [Le savoir du psychanalyste], Paris, Seuil, 2011, p. 26 (leçon du 4 novembre 1971).

¹⁰ N.T. : « *Meter os peitos* », littéralement « mettre la poitrine/torse en avant » expression populaire pour dire « décider faire quelque chose avec détermination et engagement ». <https://michaelis.uol.com.br/moderno-portugues/busca/portugues-brasileiro/peito>

Je reviens donc à la question : que sait-on après la fin ? Certainement bien plus qu'au début. Cependant, il faut se demander quelle est la place de ce savoir et quel est son rapport à la vérité. Lacan nous apprend que « Si la vérité ne peut jamais que se mi-dire, si c'est là le noyau, l'essentiel du savoir de l'analyste, c'est qu'à la place de la vérité se tient S_2 , le savoir. C'est un savoir qui est lui-même toujours à mettre en question. De l'analyse, il y a une chose par contre à prévaloir, c'est qu'il y a un savoir qui se tire du sujet lui-même. À la place du pôle de la jouissance, le discours analytique met le S barré. C'est du trébuchement, de l'action ratée, du rêve, du travail de l'analysant que résulte ce savoir. Ce savoir, lui, n'est pas supposé, il est savoir, savoir caduc, rogaton de savoir, *surrogaton* de savoir. C'est cela, l'inconscient. Ce savoir-là – c'est ce que j'assume –, je le définis, trait nouveau dans l'émergence, de ne pouvoir se poser que de la jouissance du sujet¹¹. »

Pour conclure, je reprends un poème que Lacan dit avoir trouvé dans un almanach, dont l'auteur selon lui n'était pas dépourvu de talent¹².

« *Entre l'homme et la femme,
Il y a l'amour.
Entre l'homme et l'amour,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur* ».

« Quand on dit *Il y a un monde*, ça veut dire *Vous, vous y arriverez jamais*. Mine de rien, on dit au début : *Entre l'homme et la femme, il y a l'amour*, ça veut dire que ça colle. *Un monde*, ça flotte. Mais avec *Il y a un mur*, alors là, vous avez compris qu'*entre* veut dire *interposition*¹³. »

En fin de compte, ce que l'on rencontre dans cette extinction des lumières de l'expérience est toujours un mur. D'ailleurs, comme le rappelle Lacan, ce mur est partout. Selon lui, un poète dit que c'est un mur, mais ce n'est pas un mur, c'est simplement le lieu de la castration. Ce qui fait que le savoir laisse intact le champ de la vérité.

Cependant, se retrouver face au mur ne nous laisse d'autre issue que d'inventer. D'où mon goût pour les ruelles étroites, des endroits que je trouve toujours quand je m'aventure. J'ai inventé quelque chose que je n'avais jamais été de ma vie : une femme quelconque [*mulherzinha*]¹⁴.

Traduction : Elisabeth Thamer

¹¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire* [Le savoir du psychanalyste], Paris, Seuil, 2011, p. 79.

¹² N.T. : Poème d'Antoine Tudal, publié dans l'almanach *Paris en l'an 2000*.

¹³ J. Lacan, *Je parle aux murs* [Le savoir du psychanalyste], *op. cit.*, p. 98-99 (leçon du 6 janvier 1972).

¹⁴ En portugais, « *mulherzinha* » signifie littéralement une « petite femme ». Cependant, ce terme fait également référence à une « femme quelconque ». Mais une « *mulherzinha* » peut encore être le contraire d'un « *mulherão* » (grande femme), qui porte en elle l'insigne phallique, dont le sens pointait sans doute vers une identification paternelle.

LE SAVOIR S'INVENTE-T-IL ?

Alejandro Rostagnotto
Córdoba, Argentine

*Mon corps était comme une harpe et ses mots et ses gestes
étaient comme les doigts qui courent sur les cordes.*
James Joyce (1914), « Les gens de Dublin »

I

Le début de l'expérience analytique débouche sur une supposition de savoir qui va permettre un accès à l'inconscient défini comme savoir insu. L'élaboration analytique, tout en questionnant et en dévoilant des sens bouchés, produit, provoque, agite un nouveau savoir. Un chemin qui nous conduit à une appropriation partielle et à l'élaboration d'un savoir, pas-tout.

La subversion que propose l'analyse consiste à émanciper le savoir de la régence des identifications et de la position d'objet dans le fantasme. C'est une opération de déconstruction des aliénations liées :

- à l'expérience du narcissisme imaginaire,
- à l'aliénation substantialiste au symbolisme instituant.

L'élaboration analytique isole finalement un axe problématique, l'os du réel, le *Kern unseres Wesens* où se tend la relation du savoir au réel.

Nous savons d'expérience que le fantasme devient pulsion- comme l'exprime Lacan. La grammaire pulsionnelle s'expérimente d'un côté comme *subjectivation* de ce qui cause la contingence de la parole, comme combinatoire insistante des signes de satisfaction, comme morphologie du désir et de la logique individuelle du fonctionnement masochiste du fantasme. De l'autre côté se trouve la limite de l'élucubration du savoir, l'inconscient pas-tout... ce qui provoque une *objectivation* de soi-même. Évènement qui se produit en dehors de l'Autre tout en se situant dans le champ lacanien de la jouissance. C'est ainsi que je comprends l'autorisation de soi-même, que ce soit pour le sexe ou pour être analyste ; dans les deux cas s'autoriser de soi-même exclut de s'autoriser de l'autre, d'un autre.

Passer par cette expérience produit un savoir pas-tout. Dans le cadre de l'expérience subjective, on se saisit, objectivement, en lien avec les circonstances initiales de la naissance de l'Autre. Les versions du fantasme incluent aussi bien l'interprétation intime et personnelle du désir de l'Autre que la captation de ça qui a été dans ce désir. Ces versions sont une façon de faire exister l'altérité *via* la jouissance, moteur ou cause du ne rien vouloir savoir de tout ça.

La voie du savoir qui peut occuper la place de la vérité est distincte, comme l'enseigne Lacan, elle implique un type d'agencement du savoir où l'objet, en position de cause et cause du manque, fait de ce savoir un savoir sur la limite de l'expérience subjective. Savoir sur la limite du savoir, savoir sur *l'irréductible* de la *Urverdrängung*, sur le refoulement originaire et j'insiste sur ce savoir irréductible dans la mesure où il ne se réduit pas. Il y aura toujours un reste non récupérable, non élaborable même si j'ai su me représenter cet impossible.

Savoir qu'il n'y a plus rien à dire, savoir qui se sait seulement quand il est su. Peut-être après un... *je ne sais pas, c'est ainsi* ou bien *finalement c'était ça, maintenant je le sais*. Mais l'affaire ne s'arrête pas là, c'est à partir de là qu'existent des possibilités, *un nouveau savoir, un savoir-faire là*. Ce savoir, en rien assuré, est un savoir responsable qui se soutient des actes de décision. Un *je sais*, pas tout, qui s'est fait ami de la pulsion et de la castration.

Face au réel, il ne reste rien que le langage et le semblant ainsi qu'une nouvelle institution du sujet, émancipée du symptôme imposé et de l'angoisse.

Le je sais auquel je me réfère n'est pas un savoir conscient, c'est un savoir pragmatique face au pulsionnel. Au lieu de tirer le signal de l'angoisse composé par les pulsions constitutives— qui conduit au symptôme ou à l'inhibition, il sait lire les signes corporels de ce signal et selon les circonstances ce *je sais* agit, fait semblant, modifie le corps ou certaines stratégies non subsidiaires du fantasme.

S'il y a une quelconque façon de savoir-faire concernant la pulsion, cela commence par savoir, qu'au lieu de nous opposer à la pulsion en ne voulant rien savoir de la jouissance qui y est attenante... après la traversée du fantasme, que ce savoir est un savoir lire les signes du *Drang*, un savoir traduire la tension intérieure en une force *pulsionnante* sur l'existence (et non plus sur le symptôme ou le fantasme). Stratégie d'un analysant, d'un *canalysant* du *Trieb*. Ce savoir s'invente mais nous pouvons aussi l'appeler le *style* qui est effectivement personnel dans la mesure où il ne vient pas de l'autre. Je détache ainsi un savoir-faire pragmatique qui ne vient pas de l'inconscient symbolique, qui ne procède pas d'une quelconque élucubration de savoir, qui n'est pas de l'ordre du je pense mais plutôt, comme le dit Lacan, un savoir-faire présent dans le corps.

II

Lacan interrogé par la question kantienne « que puis-je savoir ? » ne tarde pas à marquer une différence entre le regard philosophique téléologique et celui de la psychanalyse qui part du supposé du savoir. Le savoir n'est pas un objectif à atteindre, quelque chose qu'on cherche à trouver mais il est plutôt donné. Le début de l'analyse marque ce point de départ (début et division, fissure) subjectif à partir duquel l'ouverture de l'inconscient permet le développement des fils logiques qui trament le symptôme.

Découdre l'enveloppe formelle du symptôme nous permet d'avancer en tissant une autre trame grâce à l'amour de transfert. Mais cet amour qui s'adresse au savoir trouvera que faire du savoir un partenaire est destiné à la désillusion, à l'échec, à l'impasse. Nous devons alors nous armer de patience étant donné qu'un nouvel amour est nécessaire afin que la libido ait d'autres circuits que ceux prédéterminés par le destin phallique de la signification œdipienne. Un changement de statut du savoir est nécessaire ainsi qu'une mutation du *Sujet Supposé Savoir* à l'*Erreur de savoir*.

L'erreur du sujet supposé savoir peut s'entendre comme un échec, un manque. Ce dernier terme se réfère aux actes symptomatiques décrits par Freud, comme l'acte manqué *Vergreifen Akt*, qui montrent le succès d'un désir inconscient. La supposition de savoir articulée à l'amour de transfert voile du fait du semblant la cause du désir.

Confondre la supposition de savoir peut vouloir dire tirer profit de l'échec (du manquer), de l'ouverture et de la fermeture de l'inconscient, de la façon dont chacun procède avec le savoir inconscient, pour signaler que le sens (sa jouissance et sa signification) aimé ou rejeté en même temps... est un semblant, d'autant plus lorsque nous résistons à cesser de le vénérer... c'est un semblant... et ce sens produit par l'élaboration du savoir inconscient ne conclut pas.

Confondre le sujet supposé savoir va provoquer inexorablement l'émergence d'un réel à la limite du symbolique, il parle tout bas... et dit toujours la même chose. Double révélation : existence d'un savoir sans sujet et que le sujet est *in initio* réponse du réel.

L'expérience du sujet de l'inconscient n'est déjà plus celle d'un savoir insu mais plutôt celle de *ce qui se dit* sans que le sujet s'y représente ou se dise là. Avec notre corps, nous vérifions que le lien à un discours n'exclut pas que nous puissions en être supprimés en tant que sujet mais

malgré tout ... ce discours continue à subsister. Notre attachement au sens, au sens comme semblant - pouvant à l'occasion être noué au symptôme éprouvé et au savoir inconscient - une fois qu'il est dévoilé, montre avec suffisamment de clarté que l'économie libidinale (qui inclut le narcissisme) fut amarrée par amour aux garanties paternelles. Ce courant libidinal qui a servi au début de l'analyse à *faire condescendre la jouissance au désir* doit trouver une autre voie.

III

Il est nécessaire de nous approprier d'un nouveau savoir, qui n'est déjà plus supposé, insu ou élucubration totale en lien avec le symptôme éprouvé, un savoir nouveau et d'un autre type est nécessaire.

- Savoir que le signifiant ne répond pas à l'inconnue de l'être et du sexe qui jaillit du hiatus causal.
- Savoir que la jouissance échoue à dire l'être. Sa volupté ne donne pas non plus de garanties pour s'afférer à l'être. Problématique assez connue concernant le pari masochiste du fantasme, volonté insuffisante pour maintenir érigé le corps-phallus.

A court ou long terme, la castration s'impose toujours et les références qui pourraient cribler la subjectivité s'avèrent insuffisantes... ce qui prend poids ici est *la rencontre fortuite avec un dire*, qui est le dire de la pulsion, un *dieure*. Un dire qui pourrait occuper la place vacante de Dieu, du père aimé/détesté ?

La problématique des garanties (individuelles ?) est un problème crucial pour la psychanalyse, Lacan a insisté à montrer avec Descartes qu'il y a un sujet de la connaissance qui fonde son être dans le penser et qui laisse aux mains de Dieu, garantie ultime, l'autorité garante de tout savoir. Cette modalité n'est pas très distincte de celle du névrosé freudien qui fait du père, le au-nom-de à partir duquel son existence prend sens.

Lorsque les garanties paternelles, identificatoires et symptomatiques sont déconstruites, la place du semblant paternel donneur de sens sexuel reste par moments vacante, cette place devient vide de qu'elle offrait de sécurité ou de tranquillité résignée à l'esclave laborieux. Par son imposition et sa ré-pétition, le Destin abandonne le visage du Dieu freudien avec ses lois de fer qui ne laissait place au désir qu'en tant que négatif de l'interdiction... un autre destin est alors nécessaire. Un destin avec un « d » minuscule (sa différence se trouve dans l'écriture) tout comme le dieu d'Einstein qui joue aux dés. Je souligne là la valeur de la contingence, du hasard, du neuf en tant que trouvaille, un dire que nous découvrons finalement comme source de la vérité, un *dieure*, ou bien un athéisme possible dans la mesure où le lieu de la référence n'est plus transcendant mais immanent à la langue.

IV

Le début de l'analyse en mettant en œuvre la réalité sexualisée de l'inconscient mobilise la garantie de mettre à la place du sujet supposé savoir une *fixion*, quelque peu mythique de l'ancrage subjectif, qui va amener un réarrangement libidinal. Peu à peu, le processus analytique permet une élaboration et une appropriation du savoir qui dévoile ce semblant et prépare les conditions pour aménager le vide de la structure. Quand les semblants de l'amour-désir-jouissance ont été dévoilés, nous nous retrouvons face au silence des pulsions, le *parlêtre* ne parle pas toujours. Tant qu'il vit, le corps est traversé par la poussée de la pulsion, autrement dit la déconstruction de l'inconscient-savoir nous met sur la route de l'inconscient réel et de ses affectations. Le savoir dans le réel, si nous le présentons grâce au nœud subjectif, peut tout à

fait être montré comme l'ex-sistence du symptôme morbide corrélé au savoir inconscient, pas davantage que cela.

Ce qui m'intéresse est de montrer un autre type de savoir que celui qui se noue au semblant du sens, un savoir positionné à la place vacante et vide des anciennes garanties. Bien sûr, cette invention de savoir est un savoir sans garanties, pas-tout, partiel et localisé singulièrement. Ce n'est pas un savoir assuré mais il peut être mobilisable. Il est susceptible d'être transmis, montré, raconté, témoigné mais jamais universalisé.

Le savoir qui s'invente dans l'analyse (je considère qu'il existe d'autres inventions équivalentes en dehors de l'analyse) ne se constitue à partir d'aucune garantie mais à partir d'un manque et se trouvera à la place de la *fixion* déconstruite. C'est une invention qui accompagne le *Drang* (la poussée) du *Trieb* (la pulsion), c'est un savoir qui, en même temps qu'il se déconstruit, donne lieu à sa propre métamorphose. Ce savoir n'est ni supposé, ni basé sur une erreur, il s'agit d'un savoir-faire spécialement constitué à partir de ses propres pulsions constitutives. La présence de l'analyste est alors très importante car elle doit permettre à l'analysant de construire lui-même ce savoir. Sans doute lors de deux moments décisifs de la cure, en plus de l'entrée en analyse.

A – Un de ces moments se produit quand l'analysant devient l'analyste de son propre cas et sait de quoi il s'agit, son cas est un cas analysé, les coordonnées basiques qui résolvent l'énigme de son être cause de ses symptômes... sont objectivées. Mais même ainsi l'analysant poursuit... poursuit le chemin le séparant de ce lieu qui le logea, qui l'agença et lui permit une certaine émancipation ainsi que la redéfinition de ses liens sociaux et la consolidation d'un nouveau Moi.

B – L'autre moment est le moment de conclure l'analyse, moment de consolider un savoir-faire émancipé du programme de l'Autre. Ce moment conclusif doit tenir, nous en savons quelque chose une fois que nous l'avons traversé, il relève du *Drang*, du hasard, du *Witz*. Ce dit moment est hors programme... une certaine contingence le précipite et il se produit uniquement lorsque le corps est prêt à l'inscrire et à agir en conséquence : il clôt l'acte.

Dans mon cas, après avoir traversé ce moment, il me précipita vers l'institution, vers mon institution et vers l'institution à laquelle je demandai la passe (le temps d'après). Un autre moment fécond où savoir-dire face à qui sait-écouter fait lien, face à une école de psychanalystes analysants de leur propre expérience. L'expérience qui est passée, qui passe et que je vais construire avec vous. J'aimerais souligner que le savoir inventé dans la trajectoire d'une analyse débouche finalement sur un savoir-faire *lors* des contingences et *avec* elles.

V

Tout ce mouvement d'agrégats que l'excavation analytique a produit, toute cette modification de la cartographie subjective laisse un paysage distinct qu'il est nécessaire d'habiter d'une autre manière. De nouveaux circuits libidinaux pour la pulsion, de nouveaux liens, de nouveaux lieux de rencontre. Vivre la pulsion d'une autre manière requiert un savoir-faire, surtout avec le corps. Une pragmatique renouvelée, élastique et mutante est nécessaire ainsi qu'un savoir pragmatique, un corps sensible... au kaléidoscope de la chance, chance qui ne tombe pas du ciel (*sic*), qui n'est pas toute faite à l'avance.

De la même façon que dieu joue aux dés, un corps sensible on en profite pour son propre bénéfice. S'en servir est différent d'en être le servent.

Mettre l'accent sur ce *savoir pragmatique*, invention de l'analyse, a pour objectif de montrer ou de signaler que la solution par le symptôme n'offre pas en elle-même de stabilisation persistante du nœud subjectif. Il n'y a pas de nouvelles garanties qui viennent à la place des garanties perdues. Il y a un corps disponible pour faire passer le *Drang* du *Trieb* par le trou central de la structure.

Tant qu'il y a de la vie, l'énergie pulsionnelle ne cesse pas ; c'est pour cela que tant qu'il y a de la vie, l'invention est permanente et une position résolutive est nécessaire à condition qu'elle ne transforme pas en règle ses résultats, étant donné que rien n'est garanti.

Je souhaite souligner que c'est l'action, l'acte (*Akt*) qui fait du matériel qu'offre le hasard l'étoffe où nouer RSI, d'abord une fois puis une autre. A la fin de l'analyse, nous ne trouvons pas de nouveaux atours à la jouissance, nous provoquons, nous produisons... de nouveaux corps performatifs. Savoir-faire avec le corps implique sa réinvention. Savoir-faire avec le signal de l'angoisse, avec la pré-conscience et l'affliction qui sont des indices qui requièrent une réponse corporelle différente et non *pas* le déploiement de l'inhibition, du symptôme ou de l'angoisse ; c'est une condition corporelle nécessaire pour que le montant pulsionnel puisse investir d'autres désirs en dehors de la névrose. D'ailleurs, ne serait-ce pas le minimum requis au désir de l'analyste ?

VI

Le désir de l'analyste requiert de savoir-faire avec le corps. Il implique la réconciliation avec le pulsionnel en lui donnant une nouvelle voie. Le désir de l'analyste, comme tout désir, est la manifestabilité, le représentable et l'irréductible de la pulsion. C'est une façon de vivre la pulsion. Le *Wunsch* (éventuellement de l'analyste, pourrait être autre) est un destin de la pulsion¹.

Nous pouvons appeler cette invention du savoir-faire avec le corps (invention qui se produit grâce à l'effet de l'analyse), *corpsanalyste*, un savoir qui part de la disponibilité d'un corps sensible disposé à la pratique analytique. Par l'effet de son agencement, cette dite pratique produit un discours qui va provoquer à son tour un lien social spécifique où le semblant qui régit le destin de séparation, lors d'une analyse, est commandé par le semblant d'objet que l'analysant a été dans le désir de l'Autre.

Ce *corpsanalyste* doit savoir esthétiser ledit objet à condition de savoir s'en priver, de s'abstenir d'être sujet. Je ne dis pas styliser mais encadrer la conjonction ou l'affinité entre éthique – esthétique, ainsi que son aspect théique c'est dire la manifestabilité de l'être corporel (qui bien qu'il soit théique inclut aussi l'idée d'un monde habité par des faits et pas seulement par des dits... cela m'intéresse également de souligner le sens musical de ce mot, théique signifie qu'un thème musical commence à temps, quand le premier coup de la mesure coïncide avec la première note musicale...). Se sous tend à ces métaphores l'idée qu'un *corpsanalyste* est un corps en disponibilité pour l'analysant, une topique où *das Ding* (qui n'est démontrable ni par la raisonnabilité ni par le savoir) se montre, se donne à voir ou à entendre, se capte en acte et n'est pas une représentation.

Si nous pensons cette disposition corporelle avec la métaphore du nœud borroméen, nous la trouvons dans la mesure où le nœud s'esthétise. C'est-à-dire une modification éthique esthétique, théique. En d'autres termes, comme l'appelle Lacan : le *désêtre*, c'est-à-dire se faire le support grâce auquel l'analysant s'engagera dans un dire interprétant.

Pour faire suite à ce que j'ai exposé, je propose que le *corpsanalyste* *saitdésêtre*.

¹ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit.

VII

L'impératif de l'analyse « qu'on dise » correspond à ce savoir-faire, à cette disposition corporelle consistant à susciter ce qu'on dit à la recherche du dire des dits. Ladite disponibilité à l'écoute suppose de *savoir ses propres déterminations qui conditionnèrent le choix de la pratique analytique*. Le désir de l'analyste dépend peu ou pas de la pulsion épistémophilique ou de l'histoire infantile mais plutôt de l'histoire pulsionnelle et on le trouve après... après avoir objectivé sa propre causalité inconsciente. C'est un désir contingent qui pourrait bien ne pas avoir été. Il est là... par hasard.

Une fois que la pulsion s'est émancipée des destins programmés par l'Autre à travers l'aliénation, il y a des possibilités d'autres canaux, de façon à ce que la rencontre avec soi-même en termes pulsionnels puisse permettre un savoir-faire pragmatique prêt à canaliser la libido et sa satisfaction.

Le *corpsanalyste sait désêtre*. Ce qu'on écoute et ce qu'on dit dans le contexte analytique implique un savoir-faire avec son propre nœud subjectif, avec les cordes RSI, de telle façon qu'il permette de nouer et d'affiner en acte, lorsque c'est nécessaire, les cordes de l'instrument corporel pour qu'il ne résonne pas seulement en soi-même mais aussi en d'autres les échos du dire.

L'analyste se satisfait d'être l'instrument... musical... où chacun peut interpréter sa propre partition en y faisant toutes les variations nécessaires pour finalement savoir fermer l'*Akt*.

Le *corpsanalyste* sait tresser ses propres cordes pour en faire surgir un élément supplétif, pragmatique, artisanal... que nous pouvons appeler le semblant. Comme l'affirme Lacan², l'être se sépare de son semblant, cette séparation est utilisée ici au service de la cure. Il ne s'agit pas de l'être de l'analyste comme nous le disions. La disposition corporelle permettant l'usage du semblant relève d'un autre registre de l'expérience. Lacan nous prévient que l'analyste n'est pas un semblant, il occupe la place du semblant, la position du semblant dans l'expérience analytique, déblayant la vérité pour l'analysant, interpellant la jouissance. Mais rien de tout cela n'est possible sans un corps.

Un corps, parmi d'autres corps. Corps qui prend corps. Corps qui fait corps. Corps et je te veux corps. Corps de chaque jour. *Corpsanalyste*. Corps analysant. Corps changeant. Corps greffé. Corps et je te veux corps. Corps à corps. Corps étranger. Corps insurgé. Corps sans âme. Corps semence. Corps et je te veux corps. Corps vivant. Corps qui fait corps.

Traduction : Isabelle Cholloux

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 98.

LE SAVOIR, ON L'INVENTE POUR SE « DISTRAIRE »

Adriana Grosman
São Paulo, Brésil

Nous pouvons parler à la télévision, à la radio, à Genève, à Caracas ou à Rome, faire mine d'être un colporteur de l'Oyapoc à Chuí¹. Nous pouvons parler de psychanalyse partout et par bien des voies, des routes les plus tortueuses des montagnes de Teresópolis jusqu'à aujourd'hui, de chez soi, *online*, mais parler de l'ex-sistence de l'inconscient dépend du discours qui l'écoute. La psychanalyse est un discours, et d'ailleurs, le réel nous apparaît comme tel à partir de là, du discours analytique.

C'est dans le discours analytique que résulte le dire vrai – « c'est que c'est à *dire vrai* (c'est-à-dire des conneries, celles qui nous viennent, celles qui nous jurent, comme ça)... qu'on arrive à frayer la voie vers quelque chose, dont ce n'est que tout à fait contingent que quelquefois et par erreur, *ça cesse de ne pas s'écrire*, comme je définis *le contingent*, à savoir que ça mène, entre deux sujets à établir quelque chose qui *a l'air* de s'écrire². »

De cette façon, par erreur, va aussi la lettre d'amour, d'(a)mur, jouant avec la sonorité d'amour et d'(a)mur. Lettre³ qui porte quelque chose à sa destination. Hasard auquel on n'arrive pas toujours et, si l'on y arrive, on arrive par la voie des signifiants, portant ainsi la marque de l'impossible rencontre du deux, de deux êtres parlants, divisés par le mur du langage. C'est là la grande question.

Elle est présente dans le parcours de l'être analyste, à la différence d'autres parcours de formation. Le titre et les maîtres, qui sont des régulateurs importants pour indiquer la conclusion d'un chemin, disent peu, car celui qui peut dire quelque chose de ce passage est l'analysant lui-même. Il est aussi responsable de la transmission de ce qu'il a su de son expérience d'analyse. C'est une proposition en même temps instigante et impossible, comme le disait déjà Freud, se référant à la tâche difficile de métiers comme éduquer, gouverner et psychanalyser.

Il s'agit du réel, de celui qui s'oppose au sens, comme ce « qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». Dès lors, comment transmettre ce réel ? Prenant en compte qu'il y a transmission justement quand on écoute quelque chose qui s'est écrit par effet de discours. C'est un paradoxe posé d'emblée : comment écouter l'impossible de la transmission ?

Le travail de la passe écrit quelque chose, non sans le travail de l'École ni sans celui du Forum. Ils s'entremêlent dans une certaine mesure. La passe n'a pas de sens ailleurs sinon dans cette triade, nous verrons pourquoi.

L'un ne va pas sans l'autre. Les Forums, qui ne sont pas École mais orientés par elle, sont la porte d'entrée et l'espace pour que le travail ait lieu. Cependant, avec le temps chaque Forum se viderait s'il n'y avait pas le désir soutenu par l'analyste dans ce collectif, ce qui fait qu'il y ait de la formation ; et dans ce particulier sur lequel chaque analyste se penche au jour le jour dans sa clinique particulière, en se demandant en permanence : « qu'est-ce qu'être analyste ? »

¹ *Do Oyapoca à Chuí*, c'est une expression qui désigne les deux points extrêmes, au nord et au sud du territoire brésilien et qui peut signifier aussi la diversité culturelle, l'ensemble national, voire l'exagération.

² J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 12 février 1974.

³ N.T.: Dans l'original, l'auteure souligne la double signification du mot *lettre* en français : « Carta, também *lettre*, letra [...] »

À partir de sa solitude, il s'interroge sur son savoir et, dans le collectif, il peut dire avec Lacan : « Ce par quoi vous êtes en somme, pour ma plainte, si nombreux à m'entendre, c'est dans la mesure où ce que je véhicule, c'est ce qui se dégage du discours analytique. Dans le discours analytique, les choses procèdent d'une façon différente et c'est pourquoi vous êtes là : pour autant qu'ici, je le prolonge. C'est ce qui fait le *corps* de ce que je dis⁴. »

Lacan propose ainsi qu'on n'a pas besoin d'une liste nombreuse, mais de travailleurs décidés, comme il s'autorise à le dire dans l'« Acte de fondation » à propos de l'École, neuf ans auparavant. Par ailleurs, il produit de l'équivoque lorsqu'il dit « pour ma plainte », en mettant en jeu le corps, différemment d'un simple dit. Ce qui fait que les autres ouvrent leurs oreilles pour l'écouter. De ce *dire vrai*, savoir réel.

Il s'agirait alors de trois, jamais de deux. Lacan insiste tout le temps sur le trois. Ne pouvons-nous donc pas penser le travail du Forum et celui de l'École sans qu'il y ait là un troisième, à savoir l'analyste ? Travail d'analyste (travail de passe), celui qui est l'agent d'une transmission dans l'École, et par conséquent aussi dans le Forum, non pas en répétant l'enseignement [*ensenhança*⁵], mais en apportant de la *tuché* à la danse, en faisant danser le trois et en défaisant la rencontre du deux. Le trois ex-siste, le réel est trois, dit Lacan. Ici, c'est le dire de la mathématique qui règne, celui de Cantor, du réel qui prend corps dans l'angoisse. Angoisse ou horreur qui sert à réveiller l'autre, il est nécessaire de s'en souvenir.

Pourquoi ce travailleur, l'AE, analyste d'École, parfois disparaît, laissant apparaître deux ou un collectif, plus connus comme collègues ? Serait-il, en tant que trou, bouché ?

Cela devient clair, avec l'écriture du nœud : « Pas de deux : au moins trois, et ce que je veux dire c'est que même si vous n'êtes que trois, ça fera quatre⁶. » Voici donc ce que montre l'écriture du nœud : faire avec l'inclusion du « plus un », faire avec le trou qui constitue la cause nommée objet *a*, soit le désir de l'analyste qui supplée à ce trou inaugural.

Nous méconnaissions le trou, souvent un temps dans une analyse et souvent dans le temps d'une formation, de ce : à venir !

Contingence prise en compte dans l'École qui n'a de sens que là, dans le « corps » d'un Forum, où les gens se retrouvent pour écouter, parler, former, critiquer, passer ; ils peuvent passer en l'ignorant ; quelques fois ça passe, comme par erreur. Un *errer*.

Le cartel et la passe sont des dispositifs de l'École, des travaux d'École qui orientent le travail du Forum, car ils rendent évident justement le trou. Ils mettent l'analyste dans la boucle, en constituant un réseau et une formation continue, interminable, mais *tuchique*, des trébuchements qui déconcertent au sens de l'avènement de se faire analyste là aussi, soit face à la contingence du texte à transmettre dans les formations cliniques, soit dans la contingence du tirage au sort dans le passage comme passeur ou pour la passe.

Éviter le *collage* dans l'École est un point important, avec le cartel, qui s'annonce comme un « rassemblez-vous et défaites les liens ». La passe parle aussi d'une fin, d'un lien transférentiel qui dure un peu plus et qui se lâche quand l'analysant s'autorisera comme analyste. Ils se séparent. Fin d'un lien. Cependant, le travail de la passe semble en apporter quelque chose de plus, de la contingence elle-même, des analystes qui ont fait leurs preuves, qui sont passés à la transmission de cela et de quoi d'autre ? Fin à nouveau.

⁴ *Ibid.*

⁵ N.T. : L'auteure forge un néologisme translinguistique, formé à partir du mot espagnol « *enseñanza* » (enseignement) et « *dança* » (danse), en portugais.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire*, RSI, inédit, leçon du 15 avril 1975.

L'AE choisit, il ne quitte pas l'École, il choisit quand son temps est fini.

Le travail de passe s'écrit dans un moment, c'est la contingence même, dans un rapport solitaire à l'impossible.

« Comment ne pas considérer que la contingence, ou ce qui cesse de ne pas s'écrire, ne soit par où l'impossibilité se démontre ou ce qui ne cesse de ne pas s'écrire. Et qu'un réel de là s'atteste qui, pour n'en pas être mieux fondé, soit transmissible par la fuite à quoi répond tout discours⁷. »

Pourrait-on écrire, travail de Forum et travail d'École noués par la contingence-impossibilité de le faire ? Quels liens pour la solitude ?

*« Ce que nous n'avons pas, nous l'inventons.
Notre amour, nous l'inventons
Pour nous distraire
Et lorsqu'il s'achève, nous pensons
Qu'il n'a jamais existé. »
(Cazuza⁸)*

Un savoir, on l'invente ?

On parle dans les Forums qui s'organisent comme espace pour accueillir ceux qui sont intéressés en écouter quelque chose au-delà des dits, nous faisons beaucoup cela sans le savoir ; mais d'une certaine manière, ceux qui écoutent ouvrent leurs oreilles, dès lors que ces dires sont traversés par la transmission.

L'AE transmet à partir d'un oubli dans le corps, il a besoin de monter sur le tabouret pour dire, un pouvoir dire, d'un non-savoir, car il est tout le temps oublié, effacé, mais en montant sur le tabouret, il peut le dire. La légende veut que quiconque arrive à Londres, à Hyde Park [*Speakers' corner*], peut monter sur le tabouret qui le met en suspension par rapport au sol, et de cet endroit, il peut parler, il peut même dire du mal de la reine.

Quelle trouvaille de Lacan : *Un* dupe de l'inconscient, qui erre, utilisée pour cette fin. Pour travailler pour l'École, poussé par le désir.

Cet Un du hasard, qui a terminé son analyse et qui est touché par la récente découverte de l'inconscient, réel, incurable ; qu'il sorte avec son tabouret sous le bras, ayant comme prétexte de raconter son analyse. C'est intéressant et j'en ai parlé lors de ma première intervention en tant qu'AE. J'ai vite vu que ce n'est pas de l'histoire dont il s'agit pour transmettre la psychanalyse encore vivante, comme une expérience nouvelle, à venir. Radieuse !

En avant... ne faites pas comme Freud en essayant de rendre le discours de l'analyste adéquat au discours de la science, c'était cela son *errance*.

Les non-dupes errent, c'est la passe, ça commence ainsi : « Je recommence ! Je recommence, puisque j'avais cru pouvoir finir. Je recommence même, *parce que* j'avais cru pouvoir finir. C'est ce que j'appelle ailleurs *la passe* : je croyais que c'était passé⁹. » On écrit « Les non-dupes errent » ou faire quelque chose avec « Les noms du père », à savoir ce dont j'ai promis de ne parler plus jamais », dit Lacan¹⁰. L'excommunication, la sienne, qui l'a fait arrêter, comment transmettre cette histoire sans la raconter ? Infinies sont les séparations.

⁷ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 559.

⁸ Agenor de Miranda Araújo Neto, dit Cazuza (1958-1990), a été un chanteur, compositeur, poète et parolier brésilien.

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, *op. cit.*, séance du 13 novembre 1973.

¹⁰ *Ibid.*

Avec « ne m’imitez pas », Lacan a donné la lettre. Faites comme moi, mais ne m’imitez pas, dit-il, se référant peut-être à la doxa de la *fixion*.

Dans le livre *Jacques, le sophiste. Lacan, logos et psychanalyse*, Barbara Cassin travaille la question de la doxa, puisque la doxographie c’est « écrire l’opinion » : « On voit bien comment c’est fait. ‘Graphie’ : écrire, fixer ; il s’agit avec la doxographie du passage de l’oral à l’écrit, d’une modalité de transmission à l’autre, d’une modalité de mémoire à l’autre. Très exactement : du passage de l’enthousiasme à l’éraflure¹¹. »

En passant directement à la question de savoir comment transmettre, elle répond, après avoir joliment parlé de la doxographie – « c’est : par la fixion ». Je la cite : « Tel est le moment indécrottablement doxographico-langagier de la transmission lacanienne. Le sort normal des mathèmes, dont on ne sait ce qu’ils veulent dire, est d’avoir besoin du langage pour se transmettre : ‘C’est toute la boîterie de l’affaire.’ Pourquoi la formalisation mathématique, la seule à se transmettre intégralement, serait-elle (encore) notre but, notre idéal, alors que pour se transmettre et pour subsister il lui faut ‘la langue dont j’use’ ? L’‘objection’ (‘nulle formalisation de la langue n’est transmissible sans l’usage de la langue elle-même’) invite en tout cas à se tourner vers l’usage de la langue elle-même. Minorons donc la vérité comme elle le mérite¹². »

Pour minorer la vérité comme elle le mérite, il faut être entré dans le discours analytique.

Et pour conclure, la fin d’une analyse peut suffire, être assez pour le sujet, mais pour l’École, ce qui l’intéresse, c’est que vous puissiez donner des preuves de cela, dans le sens de la formation, de la transmission. C’est pour cela que la passe n’a pas de sens ailleurs que dans une École de psychanalyse, elle ne sert à démontrer rien d’autre. Il y a aussi l’idée de mettre à l’épreuve l’*hystorisation* de l’analyse, comme le rappelle Izcovich, « Le terme renvoie à l’hystérie, au sens où une analyse est déterminée par la question d’en vouloir savoir sur ce qui m’anime [...] et tenter de démontrer cette expérience à d’autres. La question de la mise à l’épreuve est qu’il ne suffit pas de dire : ‘moi j’ai terminé’ [...] Cette mise à l’épreuve, c’est : ‘prouve-le moi¹³’. » Pour cette raison, ce n’est pas quelque chose qui s’impose à tous, mais plutôt à quelques « épars désassortis », qui renvoie à ce qui constitue le support du désir de l’analyste. Désir non marqué par le tous, il n’y a pas de « tous », sinon du singulier, pour chacun, singulier comme marque du trauma.

Rappelons que les « épars désassortis » portent aussi le ton de la séparation. Pour qu’une analyse arrive à la fin il y a une séparation, des chutes qui laissent le sujet dans la solitude et le vide, l’angoisse. En revanche, le désir de l’analyste qui y guète le met au travail, désir de transmettre une expérience qui a fait une différence. Et cela l’amène à témoigner de la « vérité menteuse » et à créer un style pour le faire. Faire quelque chose avec ça. Pour se distraire.

Pour savoir que « l’accès de l’être parlant à quelque chose qui se présente bien, comme en certain point touchant au réel, là, dans ce point-là. Dans ce point-là se justifie que le réel je le définisse de l’impossible, parce que là, justement, il n’arrive pas, jamais – c’est la nature du langage – il n’arrive pas, jamais à ce que le rapport sexuel puisse s’inscrire¹⁴. »

¹¹ B. Cassin, *Jacques, le Sophiste, Lacan, logos et psychanalyse*, Paris, EPEL, 2012, p. 13

¹² *Ibid.*, p. 45-46.

¹³ L. Izcovich, *Le Choix des identifications*, Cours du Collège de clinique psychanalytique de Paris, 2011-2012, p. 171..

¹⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, *op. cit.*, 20 novembre 1973.

Et que pouvons-nous écrire ? Du collectif « il y en a dans la liste » [*Há na lista*] à il y a analyste [*bá analista*¹⁵], au singulier. Quelque chose que quelqu'un a écrit en m'écouter.

On peut se demander pourquoi les événements se produisent, « et, après tout, pourquoi le contingent, à savoir ce qui va se passer demain, nous ne pouvons pas le prédire ?¹⁶ »

Que faire avec ça ? Simple contingence.

« Comment un homme aime-t-il une femme ?

Par hasard¹⁷. »

Cela dit tout,

des rencontres.

Cela dit, pour dire adieu à cette fonction dupe et erratique, « bien » vécue.

Que dire d'autre à ce sujet ? Un corps qui s'est calmé, qui s'est fatigué de travailler, j'ai dit ça... mais de cette avalanche, depuis la fin de l'analyse, de l'angoisse qui restait dans le corps et qui a incité cet être de parole à en dire davantage et à demander la passe, depuis lors j'ai été surprise par les cheminements, je suis apparue et disparue plusieurs fois. Que faire avec ça ? Ce qui aura lieu demain, personne ne peut le prédire. Simple contingence.

L'analyse infinie, non interminable, mais infinie, continue à causer l'analyste. « Il y a du bonheur. Il n'y a même que ça : au petit bonheur la chance !¹⁸ »

Traduction : Elisabeth Thamer

LES SAVOIRS DE L'ANALYSE DANS LE DEVENIR ANALYSTE

Julietta De Batistta
Buenos Aires, Argentine

L'attente d'un progrès du savoir dans l'École

Je me trouve au terme de ma transmission comme AE (Analyste de l'École). Une question m'accompagne depuis le début : quels sont les problèmes que nous considérons comme actuellement cruciaux pour la psychanalyse ? J'ai formulé cette question chaque fois que j'ai été convoquée pour assurer une transmission. Cependant à la fin de ce parcours je n'ai pas vraiment réussi à cerner ces problèmes cruciaux, au-delà de ceux de la formation de l'analyste – sans doute un problème crucial – ou de ceux qui concernent les obstacles entre les psychanalystes dans leur travail en commun¹. Sans aucun doute, cette période de pandémie a fait surgir de nouvelles

¹⁵ N.T. : Jeux homophonique en portugais entre les deux expressions : *bá na lista* et *bá analista* (il y a dans la liste et il y a analyste).

¹⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 20 novembre 1973.

¹⁷ *Ibid.*, leçon du 18 décembre 1973.

¹⁸ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 556.

¹ Une excessive tendance des psychanalystes à « l'escabeautisation » dans l'École me semble pouvoir être considérée comme un problème crucial pour la transmission de la psychanalyse. Le souci d'obtenir une reconnaissance en son propre nom peut fonctionner comme une résistance majeure au travail en commun des analystes. J'entends qu'une École plus « cartélisée » – que « escabeautisée » – pourrait assurer une meilleure contribution à l'élaboration de

questions concernant le fonctionnement des analyses « *on line* », ainsi que d'autres interrogations sur la survie de la psychanalyse comme discours dans l'état actuel du capitalisme dans notre civilisation.

Les problèmes cruciaux : lesquels ? Ceux de toujours ? Quels sont les problèmes « de toujours » ? Rien de nouveau à l'horizon ? Rien de changé de l'époque de Lacan à la nôtre ? Les problèmes cruciaux auraient-ils démontré leur caducité ? Lacan attendait que les nommés analystes de l'École puissent témoigner des problèmes cruciaux de l'analyse, il attendait par ailleurs qu'ils puissent contribuer au progrès de l'École². Les témoignages des AE ont essayé de transmettre quelque chose concernant les moments cruciaux d'une psychanalyse et chacun selon son style propre : le début, l'installation transférentielle, l'interprétation des rêves, la traversée du fantasme, la fin de l'analyse, la chute du SsS, le deuil, la destitution subjective. Pour chacune de ces dimensions se pose la question de la transmission. Cependant, les moments cruciaux d'une psychanalyse, sont-ils les problèmes cruciaux de la psychanalyse ?

Il semblerait que l'ombre épaisse du passage de l'analysant à l'analyste n'ait pas réussi à se dissiper par l'éclair de la passe. Ce problème crucial persiste, il n'est pas résolu. Vingt ans d'exercice effectif de la passe ont permis de vérifier que les analyses peuvent se conclure sans que ce passage ait lieu. Elles peuvent aussi ne pas finir et cependant le passage avoir lieu, le passage a pu aussi se produire mais, pour l'analysant, il ne s'accompagne pas d'un "il veut ce qu'il désire"³. En définitive, il ne peut y avoir aucune garantie en ce qui concerne la chance qu'il y ait analyste.

Aucune garantie non plus à ce que de la nomination d'AE résulte une fonction AE. Vérifier l'émergence du désir d'analyste n'entraîne pas forcément un désir de transmission qui deviendrait cause d'un travail dans l'École. J'entends la fonction de l'AE comme une fonction subliminale⁴ qu'il faut distinguer de la performance qui peut conduire à une nomination. Cette fonction subliminale est beaucoup moins bruyante et visible que la performance de transmission ; elle agit d'une manière souterraine – et aussi bien extra-territorialement – en causant le travail analysant dans l'École. Mettre les AE sur la sellette pour qu'ils disent leurs raisons me semble une politique pertinente ; l'AE a été en effet un passant bien disposé à prendre cette place, mais sa fonction ne s'y réduit pas. On attend aussi des AE une participation aux progrès de l'École. Cependant, qu'entendons-nous par ces progrès ? Quels progrès se sont-ils produits autour des problèmes cruciaux ?

Ces 20 années de traversée de l'École des forums nous laissent un sentiment partagé : l'École a fait des progrès⁵, mais quand je tente de préciser en quoi consisteraient ces progrès les grains de sable me filent entre les doigts. Il m'est encore plus difficile de cerner quel est le grain de sable apporté par les AE. En 2018, à l'Assemblée de Barcelone on a parlé d'une possible trace des AE, des débats ont eu lieu : emprunter un tel chemin, n'irait-il pas dans le sens de former une caste ?

L'affaire n'est sans doute pas facile : cette École attend quelque chose des AE, et je crois comprendre que cette attente vise la production d'un savoir. Il semblerait parfois qu'on attende

l'expérience analytique. On pourrait m'objecter que c'est là une position très « puriste ». Mais je pense qu'il faudrait ouvrir un débat concernant le traitement fait dans l'École aux conflits de cartel – de prestance – qui peuvent surgir, et qui pourrait être traité, de par sa disposition, par le cartel.

² J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » (1967), *Autres écrits*, Paris, 2001.

³ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : 'Psychanalyse et structure de la personnalité' » (1960), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 682.

⁴ J'ai déployé cette idée dans « Desde el cartel hacia la nominación de AE : Qué garantiza la Escuela? », *Revista de la Escuela de los Foros del Campo Lacaniano América Latina Sur*, n.3.

⁵ L'École a fait des progrès en ce qui concerne son expansion. Cependant son intention a-t-elle été une contribution à cette expansion ?

un “solde de savoir” qui permette une avancée de la théorisation ; d’autres fois on suppose aux AE un savoir. À l’occasion, émergent des questions qui visent à la vérification de la théorie dans la transmission de l’AE. On s’attend à ce que l’AE produise un certain effet de savoir, un certain progrès du savoir et, en même temps, que ce savoir ne se cristallise pas en doxa qui fasse obstacle au fonctionnement de la passe. Alors quel est le savoir attendu ? La production de nouvelles articulations ? Les effets d’un savoir-faire ? L’invention d’un savoir ? Ne s’agirait-il pas plutôt de questionner ce que l’on croit savoir, trouver ce qui peu à peu s’est coagulé comme savoir commun ?

Il est temps pour moi de relever le défi posé par les débats qui sont apparus au cours de 2020, tant par l’initiative du Conseil de l’orientation de l’EPFCL-France, à l’occasion de l’organisation des Journées “Les effets de la passe sur l’École, vus par l’AE”, que par la rencontre avec des AEs organisée par le Collège international de la garantie, sous le titre, « Le savoir, s’invente-t-il ? » Au cours de ces deux rencontres, est apparu une nette tendance à s’interroger sur l’apport des AE concernant l’expérience analytique. Les effets de la présence des AE dans l’École ne sont pas mis en doute, et Sonia Alberti de dire qu’il s’agit de : « valoriser le désêtre de l’analyste⁶ ». Cependant, la question insiste quant au solde de savoir que la transmission des AE pourrait produire, même si, comme je l’ai déjà dit, cette interrogation semble prendre la forme d’une question sur la conservation (ou non) de la trace de l’expérience des AE.

Les savoir de l’analyse et après...

Je suis ce chemin ouvert par le débat international de notre École, qui interroge les savoirs en jeu dans l’analyse et ses effets dans l’École. En principe, j’entends qu’il n’y a pas de rapport direct entre les savoirs extraits de l’analyse et l’acte analytique, même si on ne peut penser cet acte sans la référence à ces savoirs. Les savoirs extraits d’une analyse ne garantissent pas l’acte analytique, mais on ne peut penser cet acte comme externe au travail sur le savoir qui se produit dans une analyse. Je dirais : Alors, qu’elles peuvent être les conditions, la potentielle disposition, pour qu’il y ait chance d’acte analytique ? Qu’il y ait l’opportunité de produire ce moment (électif) où l’analysant passe à l’analyste ? L’analysant peut bien passer aussi à d’autres choses ; il peut également passer mais rester dans la tristesse de la fin, ou bien employer son *savoir-faire* pour soutenir un escabeau visant à la reconnaissance de sa personne ou de son travail. Il peut passer à être un analysé ou peut-être un analyste fonctionnaire. Or pour le désir de l’analyste, il ne suffit ni de l’analyse, ni de sa fin.

On peut identifier au moins trois versants ou statuts du savoir : le savoir insu de l’inconscient (S₁-S₂), le savoir-faire et le savoir être un déchet. C’est ce dernier qui m’intéresse tout particulièrement, dans la mesure où Lacan en 1973 propose ce « savoir être un déchet » comme condition de possibilité de l’émergence du désir de l’analyste⁷. Pour Lacan, il s’agit de savoir être un déchet, d’avoir pu cerner sa propre cause de l’horreur de savoir ; et il faut aussi y ajouter la note de l’enthousiasme. Il en fait la « marque », la condition, qui devrait être reconnue dans l’analyse de quiconque court le risque de se présenter à la passe, pas exclusivement pour l’analyste fonctionnaire qui s’autorise de soi-même. « M’autoriser, ça peut encore aller, hein, mais l’être, c’est une autre affaire⁸ ». Je dis « condition de possibilité », car ça ne va pas de soi que se « savoir être un déchet » prenne la couleur d’un d’enthousiasme. Lacan évoque la

⁶ Intervention dans l’Espace École des XXIIème “*Jornadas de Formações Clínicas do Campo Lacaniano, Rio de Janeiro*,” VIIIème “*Jornadas do Fórum do Campo Lacaniano, Rio de Janeiro, A clínica lacaniana e a moral sexual civilizada*”, 4 et 5 décembre 2020.

⁷ J. Lacan, « Note italienne » (1973), *Autres écrits, op. cit.*, p. 307-311.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire XXI, Les non-dupes errent* (1973-74) inédit, version ALI, 9/4/1974.

possibilité de la dépression et, de fait, il faudrait faire la différence entre, d'une part, le savoir être un déchet et, d'autre part, s'identifier mélancoliquement au déchet.

En 1975, Lacan insiste sur cette idée de l'analyste déchet, il travaille sur la notion du savoir-faire. Il l'attribue plutôt à l'artiste, et pour l'analyste il renomme le faire semblant d'objet *a* comme « *ordure décidée*⁹ ». Ordures, immondices, scories, donc décidées et enthousiastes. Lacan ajoute qu'il faut passer par là pour rencontrer quelque chose du réel. L'émergence du désir de l'analyste a comme condition ce *sicut palea* qui n'est ni mélancolisation, ni masochisme. La chance pour qu'il y ait désir de l'analyste, possibilité de l'acte analytique, potentielle disposition à cet acte, se joue entre les savoirs de la chaîne des rêves, le savoir-faire de l'art et les déchets.

Je ne vais pas m'attarder sur le savoir insu de l'inconscient. Rappeler que le dispositif analytique le capitalise à partir de l'hystérisation du discours jusqu'à cerner son trou est suffisant. La traversée offerte par le discours de l'analyste ne conduit pas à une production de plus de savoir, d'un plus-de-savoir, il débouche sur ces S_1 qui ont produits leur marque résonante dans le corps. Par ailleurs, cette traversée du savoir insu d'une analyse n'ouvre pas nécessairement les portes à l'acte analytique. On n'extrait pas les potentialités de l'acte uniquement à partir de ce travail de savoir et son démontage. Il n'y a pas de rapport direct entre cette traversée du savoir insu et l'acte. Et je ne dis pas uniquement l'acte analytique, mais l'acte tout court, celui que Lacan définit par un dire qui modifie le sujet¹⁰. Sortir de l'embrouille du savoir insu par la voie du symptôme et les formations de l'inconscient, n'assure nullement que puisse se produire un acte. L'analyse peut conduire quelqu'un aux portes de l'acte, mais elle ne le pousse pas à franchir le seuil.

Une analyse peut démonter le destin tragique et défensif du refoulement, démonter l'amour pour la vérité, les versions du père, le transfert et même un certain destin pulsionnel sublimatoire¹¹. Cependant ces démontages du savoir insu, permis par la supposition de savoir, ne sont pas suffisants pour le devenir de l'analyste. J'entends que la transmission des AE puisse rendre compte suffisamment de cette invention de savoir, selon le dire de Lacan « Mais nous savons tous parce que tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait "troumatisme". On invente ce que l'on peut, bien sûr¹². » Ce savoir insu de l'inconscient est une invention que chacun produit. Freud a nommé ce savoir « inconscient », et à partir de cette nomination il lui a donné une autre existence tout en inventant un dispositif pour qu'il puisse être écouté. « Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre, et maintenant qu'on l'a inventorié, on sait que ça fait preuve d'un manque d'imagination éperdu¹³. »

C'est important donc, me semble-t-il, de faire une distinction entre le savoir que chacun s'invente face au *troumatisme*, et la géniale invention freudienne qu'il nomme « inconscient » et son dispositif analytique pour le démêler. Lacan, lui aussi, invente. Il reconnaît comme son unique invention l'objet *a*. Il invente aussi le dispositif de la passe. Invention qui va de pair avec ce qui l'amène à écrire: « Et ce qu'il faut que vous fassiez comme pas supplémentaire, c'est de vous apercevoir que si ce que je vous rends sensible en vous disant que l'inconscient ça ne découvre rien, puisqu'il n'y a rien à découvrir, il n'y a rien à découvrir dans le Réel, puisque là il y a un *trou*, si l'inconscient, là, invente c'est d'autant plus précieux de vous apercevoir que dans la logique c'est la même chose ! À savoir que si Aristote ne l'avait pas *inventé*, son premier frayage,

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 124.

¹⁰ J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », *Autres écrits, op.cit.* p. 375.

¹¹ J'ai travaillé ce point dans l'article : J. De Battista, « La aberración herética del devenir analista », *Pliegues, Revista de la Federación de los Foros del Campo Lacaniano España*, n.10, 2019, p. 207-230.

¹² J. Lacan, *Le Séminaire XXI, Les non-dupes errent (1973-74)*, *op. cit.*, 19/2/1974.

¹³ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits, op. cit.* p. 311.

à savoir fait passer du dire dans ce *concassage de lettres* grâce à quoi il fait des syllogismes... Bien sûr on avait fait du syllogisme avant lui, simplement on ne savait pas que c'était des syllogismes. Pour s'en apercevoir, il faut l'inventer : pour voir où est le trou, il faut voir le bord du Réel¹⁴." C'est au bord du savoir que l'on trouve l'opportunité de l'acte et de l'invention, dans les littoraux du trou du savoir.

Vouloir attendre des AE l'invention de quelque chose qui puisse s'écrire, peut sembler bien ambitieux, tout au moins dans le sens que Lacan donne à l'invention. Par ailleurs, ces géniales inventions, s'expliquent-elles par l'analyse de Freud ou de Lacan ?

Continuons donc sur les différents versants du savoir. Si nous abordons maintenant le côté du *savoir-faire* nous trouvons que, depuis 1969, Lacan le distingue du savoir insu de la chaîne inconsciente. Même en 1976, Lacan définit la fin de l'analyse par ce savoir y faire avec le symptôme : « savoir le débrouiller, le manipuler¹⁵ ». Dans le *Séminaire XXIII*, ce savoir-faire est défini ainsi : « C'est l'art, l'artifice, ce qui donne à l'art dont on est capable une valeur remarquable¹⁶ ». De fait, Lacan affirme que Joyce est un homme de *savoir-faire*, c'est à dire un artiste¹⁷. Mais Joyce n'y est pas arrivé par la voie de l'analyse¹⁸. Ce savoir-faire avec le symptôme n'est donc pas ce qui permet de reconnaître l'analyste, on le trouve aussi bien chez l'artiste. Par ailleurs il faut signaler que ce savoir-faire se conjugue bien avec l'art et la notoriété. L'analyste, est-il un artiste ? Un homme au savoir-faire particulier ? En quelque sorte, oui, mais pas n'importe quel artiste, puisqu'il cède la reconnaissance de sa pratique, c'est un savoir-faire qui renonce à la notoriété, qui n'attend ni applaudissements ni remerciements. Or, ce *savoir y faire avec*, est-il la condition de l'acte analytique ? Je dirai en principe que c'est une forme de la fin de l'analyse, mais que cela n'épuise pas la question du désir de l'analyste. Il peut y avoir des fins d'analyses débouchant sur le *savoir-y-faire avec* le symptôme, et même certaines personnes, comme Joyce, peuvent y arriver sans l'analyse. Mais c'est là un savoir-faire qui ne conduit pas nécessairement à l'acte analytique, il peut bien en effet dériver vers un acte artistique.

À partir de la traversée de mon analyse je peux localiser une différence entre le savoir-faire et le savoir-être un déchet, mais encore faut-il examiner la possibilité de leurs rapports. La connaissance du symptôme en jeu dans le *savoir y faire avec*, est-il la condition du savoir-être un déchet ? Pas l'un sans l'autre ? Ou peut-il y avoir un *savoir-faire* avec le symptôme, sans que cela comporte le savoir-être déchet enthousiaste ?

Je peux résumer, à partir de mon analyse, ce qui a pu être extrait du savoir insu de l'inconscient¹⁹. Le reste symptomatique concerne l'érogénéité respiratoire – nommé dans l'enfance dans le dire maternel comme « *tener la voz tomada*²⁰ ». Ce symptôme conservait une marque contingente de naissance : l'incendie du théâtre de ma ville le jour où je suis née. Par la suite, il devint le véhicule nécessaire de la jouissance se nouant à l'amour-haine à l'égard de mon père fumeur mort à cause

¹⁴ J. Lacan, *Le Séminaire XXI, Les non-dupes errent* (1973-74), *op. cit.*, 19/02/1974.

¹⁵ J. Lacan, *Le Séminaire XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1975-76), inédit, 16/11/1976, version ALI, p. 391.

¹⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* (1975-76), *op. cit.*, p. 61.

¹⁷ *Ibid.*, p. 118.

¹⁸ « Je ne parlerai de Joyce, où j'en suis cette année, que pour dire qu'il est la conséquence la plus simple d'un refus combien mental d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre il l'illustre. Mais je n'ai fait qu'effleurer ça, vu mon embarras quant à l'art, où Freud se baignait non sans malheur. » J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976), *Autres écrits, op. cit.* p. 573.

¹⁹ J'ai traité ces questions dans la revue *Pliegues*, Revue de la Federación de los Foros del Campo Lacaniano España. Voici les références : J. De Battista, « Quehaceres de lo real », *Pliegues*, n.9, 2018, p. 95-104 ; J. De Battista, « La aberración herética del devenir analista », *Pliegues* n.10, 2018, p. 207-230 et J. De Battista, « Los duelos en el análisis y su final », *Pliegues* n.12, 2020, sous presse.

²⁰ N. T. : « *Tener la voz tomada* », être enrôlée, littéralement « avoir la voix prise ».

d'une maladie respiratoire. Au cours de la puberté d'autres symptômes vont s'y joindre : inhibitions et angoisses liées à l'éveil de la corporéité féminine.

Ces symptômes n'ont pas été à l'origine de ma première consultation qui fut motivée par une perte, celle d'une tante à laquelle je m'identifiais, décédée prématurément d'un cancer. Le travail de l'analyse a démonté le cadre fantasmatique qui me tenait prisonnière : la malédiction concernant les deuxièmes filles femmes, toutes condamnées à la folie, à la mort et à un manque d'amour, au fond de laquelle palpitait un axiome fondamental : un enfant s'asphyxie, un enfant se noie. Cette traversée du fantasme m'a laissé au seuil de l'acte que, dans mon cas, je croyais lié à une option plus décidée pour devenir comédienne²¹. Ma vocation, mon premier amour, au cours de mon adolescence était de devenir comédienne. J'ai suivi la carrière de psychologie comme une sorte de compromis pour répondre aux idéaux de mes parents qui souhaitaient que je poursuive une carrière universitaire et pour qui la comédie théâtrale n'était qu'un passe-temps.

Une phrase de mon père résonna pour moi pendant longtemps. Quand je lui ai dit que j'allais étudier la psychologie, il répliqua : « Quel gâchis, 90 pour cent du corps est composé d'eau ». Dans la mentalité de mon père, traversée par divers calculs chimiques, il n'entraînait nullement la possibilité d'une chimie des âmes. J'ai donc poursuivi des études de psychologie et en même temps je jouais dans des pièces de théâtre, me préparant, me formant comme actrice. Le temps venu je devins psychologue et j'ai commencé à travailler, orientée par la psychanalyse, comme « analyste fonctionnaire ». J'exerçais comme analyste, mais je n'étais pas sûre que les analyses aillent au-delà des effets thérapeutiques. A cette époque ma conviction concernant l'énonciation de la règle fondamentale était bien différente de celle que j'ai ressentie à la fin de l'analyse. Énoncer la règle fondamentale à partir d'une supposition de savoir théorique aux pères de la psychanalyse est une chose, mais, après la fin de l'analyse, son énonciation s'anime bien différemment.

J'attendais de la fin d'analyse qu'elle me conduise vers un acte décidé concernant mon rôle d'actrice, activité que je poursuivais même si je ne jouais plus en public. Suite à la fin de mon analyse, les conséquences de mon travail analytique furent mises pendant un temps à l'épreuve. Cette mise à l'épreuve m'a faite avancer en ce qui concernait mon choix d'être comédienne. À cette époque, l'invitation d'Antonio Quinet fut pour moi une véritable tentation pour retourner à la scène dans une pièce sur la psychanalyse, *Hilda & Freud*. J'ai bien évidemment accepté. Je me suis aperçue alors avec surprise que quelque chose de cette voie libidinale de l'interprétation théâtrale n'avait plus ni la même poussée, ni la même fluidité. Le démontage de ma fantaisie tragique ayant opéré, je ne trouvais plus la même satisfaction sur la scène. Le savoir-faire était toujours présent, intact, mais la satisfaction et la poussée du jeu théâtral s'étaient transformées. Quelque chose s'est fait manifeste : je ne voulais plus interpréter un rôle, je voulais être dans mon cabinet. Je voulais écouter, démonter les fictions, je ne souhaitais plus en soutenir le montage au théâtre.

J'ai souvent échangé avec des collègues sur cette expérience de la passe ; une question revenait sans cesse : en quoi la formation d'actrice a pu contribuer à la formation d'analyste ? Quelle part de la clinique et quelle part de l'art étaient en jeu dans cette formation²² ? Quelques rêves de cette époque mettaient en scène la chute de l'actrice. Un deuil fut nécessaire, qui accompagna le deuil de la fin de l'analyse : le deuil de ce que j'avais cru allait se produire à la fin de l'analyse, le

²¹ N. T. : L'auteure emploie le mot « actuación » mettant en valeur le rapport à l'acte. Par ailleurs elle signale que plus que la comédie, ce qu'elle aimait c'était de jouer la tragédie, « être tragédienne ».

²² Je remercie les échanges qui eurent lieu sur ce sujet au sein du Foro Del Río de la Plata, du Foro de la Patagonia et du Foro del Mediterráneo, ainsi que des Forums de Madrid, de Melbourne, de San Pablo, de Petrópolis, de Fortaleza, de Rio de Janeiro et de Puerto Rico. La question concernant le théâtre est toujours apparue. L'insistance sur cet aspect de ma transmission, m'a conduite à revoir ma position sur cette affaire du savoir-faire de l'artiste et du savoir-être un déchet.

deuil concernant une certaine supposition du solde obtenu à la fin. J'ai pu lire ceci dans le rêve d'un(e) de mes passeurs, juste avant de témoigner face au cartel de la passe. Elle devait traverser un pont reliant deux quartiers de sa ville. Celui où elle était portait son nom, et elle devait traverser le pont pour atteindre l'autre quartier : *Sudamericana*. Sur ce pont elle croise un groupe de théâtre de rue, très bruyant. Elle se demande dans le rêve comment elle va bien pouvoir passer au milieu d'un tel vacarme. Elle se dit : « il faut que je passe », et elle parvient à s'ouvrir un passage. Quelque chose de la passante touche le corps et s'entremêle aux rêves du passeur. Cependant le vacarme du théâtre comme obstacle insiste comme question formulée par des membres de l'École : qu'est-ce que l'artiste a bien pu apporter à l'analyste ?

Il est possible que quelque chose du savoir-faire analytique trouve son origine dans ma formation comme actrice : l'écoute des corps, des respirations, des variations dans les énonciations, l'instant de l'opportunité de l'acte, la perte de la crainte du ridicule sur scène, le fait d'assumer des risques. Mais je pense toujours que le travail qui cause l'analyste est une sorte d'envers du travail de l'acteur : l'analyste démonte, il analyse, il décompose ; l'acteur, lui, monte des scènes, compose des personnages, suit un scénario établi, il est dirigé.

J'en ai conclu que l'analyste ne dépend pas de ce seul savoir-faire avec le symptôme, il n'est pas-tout artiste. Le « savoir être un déchet » est un savoir inventé de manière spécifique par le travail de l'analyse. Déposé à partir de la traversée de l'analyse, il ne s'agit pas d'un produit épiphanique de la fin. Les transformations silencieuses de l'analyse confrontent l'analysant, encore et encore, à l'expérience du déchet. L'analysé fait l'expérience de la chute des déchets à partir du déchiffrement de l'inconscient : ce qui tombe quant à la supposition du savoir, l'amour de la vérité, le démontage transférentiel ; il est aussi averti de la nécessité de la vérité menteuse et de ses limites. Il fait aussi l'expérience de se passer du père, de la chute de la croyance version religieuse – œdipienne ou psychanalytique et il peut aussi avoir expérimenté la chute de la valeur sociale, de la reconnaissance que comporte une pratique sublimatoire. Je dirais qu'au cours de mon *hystoire*, j'ai souffert pendant longtemps d'être un « cas perdu » : je ne suis pas née avec le sexe attendu, je n'étais pas suffisamment féminine pour ma mère, je n'ai pas étudié ce que mon père souhaitait, je tombais amoureuse d'hommes qui ne me choisissaient pas, j'ai suivi des études que mon père ne désirait pas et qu'il considérait comme un gâchis, j'aimais travailler avec les marginaux et avec les *déchets* que la société isolent dans les asiles, je voulais me consacrer à la comédie (sorte d'attentat à la morale dans ma famille). La femme non attendue, la femme non élue, la femme rejetée, un déchet de femme, la femme charogne, *carrion, carry on*²³.

La fin

Je ne pourrais pas affirmer qu'au cours de mon analyse je n'ai pas parlé de l'expérience d'être un déchet, de la souffrance de ne pas être à la hauteur de l'attente de ces autres qui comptaient pour moi : cela fut chiffré sans cesse dans mes rêves. Sans doute, l'analyse a transformé ceci de manière irrémédiable et l'être déchet dont je pâtissais est passé à un autre savoir, le savoir-être un déchet qui cause le travail analysant. Il ne s'agit pas simplement d'une rédemption à travers les déchets, il s'agit d'un *savoir-faire autre chose avec les déchets*, avec cette scorie qui se dégage de l'analyse, définition *princeps* du travail de l'analyste.

Cependant, la traversée de l'analyse n'est pas suffisante pour assurer si l'analysé à la fin est décidé à être un déchet décidé, une merde – même si ce n'est pas toujours la même – ou à ce que

²³ Je remercie l'émergence de cette nouvelle sonorité au cours d'un échange au Forum de Colorado (États-Unis d'Amérique).

Colette Soler nomme comme « déchet enthousiaste à répétition²⁴ ». L'hystorisation de mon analyse dans la passe pouvait être l'hystoire de ces chutes. Certaines traces de ces transformations du déchet qui peut muter en « savoir être un déchet » restent écrites dans cette hystoire.

L'analyste est d'une certaine manière un déchu, un dépossédé et il me semble que la traversée de l'analyse a mis à l'épreuve la mesure de ce qu'il peut supporter de se savoir déchet. Une fin d'analyse pourrait aussi bien conforter l'analysé dans une plainte de la perte, sur une position plutôt dépressive, se plaignant des chutes et s'installant dans une certaine lâcheté morale face à ce qu'il a rencontré. On pourrait cerner là un problème crucial concernant la fin : soit elle prend la valeur d'un acte, soit elle installe une tonalité dépressive qui peut s'entendre dans le témoignage des passeurs²⁵. Quelles issues à la tristesse de la fin peut-on trouver dans la transmission des AE²⁶ ?

Quant au désir de l'analyste il peut déboucher sur un nouveau destin pulsionnel. Un désir soutenu dans l'acte analytique et dans les liens tissés avec quelques autres épars désassortis de l'École, un désir soutenu par une pratique qui puisse se transformer en style de vie. Un tel pas est possible, mais est-ce que l'analysé voudra ce qu'il désire ? Sera-t-il, et dans quelle mesure, disposé à transformer le déchet en cause analytique ? Voudra-t-il contribuer au progrès de l'École ? Ou bien, est-ce qu'il n'aspirera qu'à obtenir une notoriété parmi ses pairs ?

Dans la traversée de l'analyse, le savoir être déchet émerge de l'érosion des voies pulsionnelles qui ont marquées l'invention singulière de l'inconscient. Cette érosion écrit un littoral, un bord, un savoir inventé en bordant le trou. Un savoir littoral, pas-tout, énigmatique, fragmentaire, fait de restes de savoir. Dans quelle mesure peut-on lire cette invention du savoir être un déchet dans la passe ? Quels sont les effets de ce savoir dans l'École ? Il ne s'agirait pas tant de savoir ce que l'on sait mais de savoir à partir de quoi on le sait. Des effets différentiels du savoir pourront être dégagés à partir de l'articulation du savoir-faire et du savoir-être un déchet. Ce savoir-être un déchet, permet-il de savoir à quel point la formation de l'analyste émerge du pas-tout ? Que reste-t-il du sexe dans le désir de l'analyste ? Est-il un désir a-sexuel ? Quelle mutation s'est produite quant au sexe et à la mort dans le désir quand on advient au désir de l'analyste ? Le désir de l'analyste s'est dégagé de l'indestructibilité qui est son destin dans l'inconscient, il a cédé sur son immortalité, il s'est débarrassé du phallus ainsi que du père. Et concernant le sexe ? Lacan supposait que les femmes avaient un rapport plus libre au désir de l'Autre, plus simplifié, moins embrouillé dans le phallique, plus favorable au travail analytique²⁷. Chaque analyste trouve-t-il l'opportunité de s'inventer comme pas-tout ?

Je finis par une proposition : convoquer au travail des cartels internationaux et polyphoniques tous ceux qui sont passés par l'expérience de la passe. Cette convocation concerne les AE aussi bien que les passants non nommés. Il s'agirait d'ouvrir l'opportunité d'un travail en commun autour des problèmes cruciaux et de ce qui s'ensuit après la passe. Une chance aussi pour un « faire autre » avec ce qui reste comme incertain, avec la dépression de la fin, avec la poussée

²⁴ C. Soler, *Commentaire à la 'Note italienne' de Jacques Lacan*, (2007-2008), Medellín, Asociación Foro de Campo Lacaniano de Medellín, 2018, p. 107.

²⁵ « L'analyste ne s'autorisant que de lui-même, sa faute passe aux passeurs, et la séance continue pour le bonheur général, teinté pourtant de dépression. » J. Lacan, « Note italienne » (1973), *Autres écrits, op.cit.*, p. 309.

²⁶ Le travail d'Andréa Milagres rend compte de ce problème et Vanina Muraro, dans son travail pour le CIG signale que l'École peut apparaître pour certains comme une option « salutaire » face au vide potentiellement dépressif qui s'ouvre vers la fin.

²⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, L'Angoisse* (1962-63) Paris, Seuil, 2004, p. 214.

salutaire à l'École ou avec la revendication du malaise engendré par les nominations et les non nominations. Un appel donc, à ne pas s'encaster, mais plutôt à « s'encartéliser ».

Traduction : Rithée Cevasco

Relecture : François Terral

CONTRIBUTIONS DES CARTELS DU CIG

LA PASSE ENTRE LES LIGNES

Beatriz Maya
Medellin, Colombie

« Le jury fonctionnant ne peut donc pas s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur¹ ».

Cet appel de Lacan est une raison suffisante pour qu'un cartel de la passe s'occupe de ce qui peut se dégager de l'expérience. Pour cela, il est nécessaire de ne pas attendre au-delà de ce qui a été livré lors de l'échange entre les passeurs et le cartel, c'est avec ce matériel que l'on peut construire un peu de doctrine.

La passe met en mouvement l'engrenage qui relie un analyste, le passant, les passeurs et le cartel, tous traversés par une écriture qui vient du *parlêtre*. Je m'arrête aux passeurs, les témoins, comme les appelle Lacan². Chacun d'eux peut avoir une version différente après l'écoute, ce qui implique un choix, non volontaire, déterminé par l'affect singulier qui se produit en chacun à l'aune de sa propre analyse.

Dans une passe, il est possible d'écouter deux présentations du même témoignage qui montrent des angles complètement différents ; parfois complémentaires, parfois supplémentaires ou divergents. Dans l'une des expériences, on a pu entendre deux versions de l'imaginaire qui ont viré vers le côté du réel d'une jouissance infiniment répétée, que l'expérience analytique permet de modifier. Divergence dans la forme et convergence dans le résultat.

Le réel qui ne cesse de ne pas s'écrire peut, de manière contingente, advenir comme écriture dans la passe pour être lu. Quand cela passe, il s'agit alors de lire dans ce qui s'entend, seul moyen d'accéder au réel « dans lequel on est empêtré³ » et que l'analyse permet de découvrir en tant qu'un savoir du réel, c'est pourquoi Lacan avance que : « L'analyse consiste à savoir pourquoi on est empêtré dans cela : cela se produit parce qu'il y a du symbolique⁴ ». Il s'agit donc de lire. Qui lit et que lit-on ? L'inconscient en principe écrit, puis l'analyste lit les traces de l'objet qui provoque le désir et ce qui vient comme plus-de-jouir à faire parler le corps⁵, matériel avec lequel il pourra interpréter l'inconscient réel. Le passant revient sur ce qui a été lu et *l'hystorise* pour le cartel. Mais le cartel peut aussi lire dans l'acte du passeur qui ne fait pas que raconter, il fait sa version et parfois, le matériel avec lequel il la construit peut présenter non seulement ses propres rêves et les symptômes que le témoignage lui fait produire, mais aussi lapsus et traits d'esprit qui peuvent être lus par les membres du cartel. Lacan soutient que « le lapsus et même le trait d'esprit se définissent par le lisible⁶ », c'est pour cela qu'il est possible, seulement possible, que dans l'expérience de la passe, ceux-ci deviennent présents, et puisque le

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 256.

² *Ibid.*, p. 255

³ J. Lacan, *Le Séminaire, Le moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

⁴ *Ibid.*

⁵ Cf. C. Soler, Retour sur « la fonction de la parole », Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, « Études », 2019, p. 159-160 ; *Retorno a la "función de la palabra"*, Ediciones Hispanohablantes, Foro de Medellín, 2020, p. 244.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, Le moment de conclure, op. cit.*, leçon du 10 janvier 1978.

rêve et le lapsus, ainsi que le trait d'esprit se lisent rétroactivement du fait que, comme Lacan le souligne, ils ont à voir avec l'économie de l'écriture qui est en relation avec la parole⁷, leur présence dans l'expérience peut permettre au cartel une lecture de ce qui se dit par la voie du passeur.

Dans l'une des passes entendues, un passeur produit un lapsus qui devient la voie royale pour que le cartel puisse lire et clarifier le nœud de la jouissance. Ce lapsus fait émerger le dire présent entre les lignes du témoignage. Un rêve est raconté et au milieu du récit un signifiant est changé pour un autre, ce qui éclaire la logique de ce qui a été exposé, le dire sous-jacent au dit. Il s'agit d'un mot qui précise le côté transférentiel et la solution qui permet la sortie de l'analyse. L'effet du lapsus a affecté les membres du cartel, les plaçant dans l'instant de voir qui a produit un silence approbateur ; suivi d'un temps pour comprendre dans lequel une discussion précipite le moment de conclure par un oui, qui avait déjà été anticipé. Les membres du cartel devancèrent le passeur dans le récit d'une interprétation faite par l'analyste ; tous à la fois, comme les prisonniers⁸, quelque chose était passée, quelque chose non énonçable, ni énoncée par les passeurs. Après, un effet hilarant nous surprend, la structure de la passe comme *Witz* devient évidente.

Un signifiant altéré permet de découvrir que ce qui se joue apparemment dans l'ordre de la réalité imaginaire, se jouait effectivement dans l'autre scène. Là où c'est un dire qui vraiment « raconte » et fait ses comptes, où la comptabilité de jouissance est marquée.

L'interprétation des rêves comme lecture permet de se détacher du sens et de couper ce qui chute pour produire une re-accommodation dans l'économie de la jouissance. Ainsi, on a pu vérifier une chaîne signifiante qui donnait forme au symptôme et au fantasme, situant le côté phallique, ce qui restait de l'effondrement, ou ravinement que l'analyse permet, c'est un état d'arrangement » avec ses propres comptes, les comptes de jouissance que la voie du rêve découvre. S'autoriser de soi-même advient comme possibilité qui franchit l'être, foudroyée par le regard.

Les passeurs recueillent de la passante, sans le savoir, la valeur singulière de jouissance qu'ont quelques-uns de ses mots. Lorsque Lacan parle de *lalangue*, il ne se réfère pas seulement à la maternelle, au babillage ou lallation⁹, mais aussi à la langue qu'on parle. Ainsi, un inconscient s'exprime comme ce qui « s'est laissé suggérer par le langage¹⁰ », il s'agit des mots qui marquent le corps, et les bornes de la cure permettent de vérifier la résolution, par la voie analytique, des nouages de jouissance, c'est ainsi que je comprends ce que Lacan avance à propos de l'expérience analytique « défaire avec la parole ce qui a été fait par la parole¹¹ ».

Ce n'est pas la fascination pour les formations de l'inconscient et leur déchiffrage qui permet le pas-acte, c'est ce qui réussit à se détacher comme coupure, ainsi peut se conclure pour certains : se réjouir dans ce lieu vide, plus léger, sans lourdeur, avec « légèreté ».

La simplicité des lambeaux du savoir qu'un passant découvre comme ce qui détermine sa jouissance et, qui peut parfois provoquer un rire, est frappante ; reconnaître dans l'*hystorisation* ce que la psychanalyse peut permettre à un sujet est une cause de travail. Celui qui se présente à la passe fait une offre à l'École qui contribue à notre formation et à ce que Lacan attendait de cette expérience, au-delà de la vérification du désir de l'analyste. Ainsi donc, une passe peut enseigner sur comment le signifiant toujours asémantique est une marque pour un corps qui

⁷ *Ibid.*

⁸ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 198.

⁹ J. Lacan, *Alla Scuola Freudiana Milano*, 30 mars 1974, p. 126-127.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, Le moment de conclure, op. cit.*, leçon du 10 janvier 1978.

¹¹ *Ibid.*, leçon du 15 novembre 1977.

jouit ; elle enseigne sur les arrangements entre l'imaginaire et le symbolique pour expliquer le traumatisme détaché du réel ; elle enseigne sur le travail avec la parole analytique pour le nouage qu'un père réel permet dans un nouvel arrangement avec la jouissance, jusqu'à ce que l'on pourrait situer comme le Un dire père.

Aussi, la divergence des versions des passeurs permet de contraster et de pouvoir lire, par exemple, qu'un signifiant paradoxal peut mettre en jeu l'intérieur et l'extérieur dans une continuité mœbienne qui représente une jouissance répétée et qui enseigne simplement ce que Lacan invente avec le mot *extimité*, centre de la jouissance, *vacuole*, dit-il, « cet interdit au centre, qui constitue, en somme, ce qui nous est le plus prochain, tout en nous étant extérieur¹² », il est également possible de voir le travail effectué avec elle jusqu'à sa solution. La divergence des versions des passeurs permet également de vérifier l'élaboration de la présence des objets : voix et regard, mis au service du plus-de-jouir, elle permet de vérifier comment se détache le fantasmatique qui se joue dans un changement grammatical entre l'être et le non-besoin d'être « Le regard », à la fin.

Qu'est-ce qui fait que les passeurs livrent des témoignages différents ? La même chose qui fait que chaque membre du cartel fasse sa propre lecture de ce qui est entendu, néanmoins, dans certains cas, parmi l'hétérogénéité de la lecture un élément commun passe qui n'a rien à voir avec le sens ni avec ce qui est possiblement attendu. Car les membres du cartel constitué par des AMEs, des AEs ou ceux qui ont été passeurs, peuvent être tentés de chercher ce que leur expérience préalable leur a apporté, mais il ne faut pas oublier que chaque témoignage est différent, que chaque écrit est singulier. Ce qui est écrit pour être lu est entre les lignes, loin d'être déposé sans opacité et de manière explicite pour être lu par tous, c'est pourquoi la manière de lire sera en consonance avec le point où sont arrivés ceux qui écoutent¹³, c'est là où, dans ses conséquences, est mise à l'épreuve la passe de chacun, ainsi que la nécessité d'être docile à ceux qui sont un peu en arrière.

Néanmoins, les nommés aussi bien que les non-nommés, remettront à l'épreuve ce qu'il en a été de leur propre analyse, là où le AE « ne touche pas à l'être¹⁴ », comme dit Colette Soler, il s'agit de vérifier l'acte par « ses suites¹⁵ ».

Traduction : Rosa Guitart-Pont

¹² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 224.

¹³ A. Nguyễn, « La passe, sinon rien », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse* n.4, « La parenté : les voies de la transmission », Paris, novembre 2006, p. 137-145 ; <https://www.cairn-int.info/revue-champ-lacanien-2006-2-page-137.htm>

¹⁴ C. Soler, « Vu des cartels de la passe », *Wunsch*, n.16, p. 62.

¹⁵ *Ibid.* p. 64.

LE PARI DU PLURILINGUISME DANS LA PASSE

Andréa Hortélio Fernandes
Salvador, Brésil

La passe est au cœur de notre École dans la mesure où elle reprend des points liés à la fin de l'analyse, au passage de l'analysant à l'analyste, qui sont intrinsèquement liés au discours analytique et à la présence de la psychanalyse dans le monde. De cette façon, la passe concerne des questions cruciales pour la théorie de la clinique psychanalytique et pour la formation de l'analyste.

Notre École est plurilingue. Dans mon travail au CIG, cette dimension plurilingue s'est progressivement élargie, et c'est ce que je compte aborder dans ce texte¹.

Même avant d'être membre du CIG, la question des langues m'interpellait. Du fait de parler portugais et français, je pensais être sollicitée pour le travail de traduction simultanée dans le CIG. C'est précisément avec la traduction pour les passeurs que j'ai débuté lors d'un cartel de la passe. Il s'agissait d'une traduction sans notes, à l'occasion de laquelle je me suis sentie traversée par le portugais parlé par les passeurs et le français que je tentais de passer aux membres du cartel qui parlaient cette langue. C'était faire un pont entre deux langues. Une passe sans écrit, mais qui a néanmoins fixé des points cruciaux sur la langue.

Avec la pandémie du COVID-19, j'ai fait l'expérience d'écouter une passe, via Zoom, et j'ai dû à nouveau assurer la traduction simultanée du portugais au français. Ce fut une expérience très vivante. Malgré l'usage du virtuel, le langage a été capable d'animer le corps parlant par les biais du regard et de la voix.

Entre ces deux expériences, deux années de travail au CIG se sont écoulées. En plus des cartels pour écouter les passes – des cartels éphémères, car une fois les passes écoutées ils étaient dissouts –, nous avons également travaillé dans des cartels épistémiques permanents, qui ont duré deux ans.

La question à laquelle je me suis dédiée dans ce cartel épistémique, concernait le changement de position du symptôme entre la présentation du nœud borroméen dans « La troisième » (1974) et celle de la leçon du 21 janvier 1975 du *Séminaire RSI*. Je m'interrogeais sur ce que ce changement pouvait aider à éclairer du traitement de la jouissance phallique à la fin de l'analyse.

Dans une analyse, la jouissance phallique consomme l'analysant² pour nourrir le sens du symptôme, en lui donnant de plus en plus de consistance, ce qui conduit l'analysant à une recherche infinie de sens, dans le blabla. Cela est exposé dans le nœud que Lacan présente dans « La troisième » (1974). Le symptôme y est présenté comme un débordement du réel sur le symbolique, ce qui laissait un espoir de réordonnement du réel par symbolique³.

J'ai examiné dans quelle mesure le maniement de la jouissance phallique dans la cure, pouvait contribuer à comprendre la façon dont l'analysant peut atteindre la fin de l'analyse par le sens hors sens. Cela témoignerait d'un parcours nécessaire pour que l'analysant puisse savoir-faire avec l'inconscient réel, fait de la langue et d'où le langage se révèle comme une élucubration de savoir sur la langue.

¹ Ce texte a été présenté lors de La journée de l'Espace-École de l'EPFCL-Brésil, le 31 octobre 2020.

² J. Lacan, "D'Écolage" (1980), Dissolution, leçon du 11 mars 1980, <http://gaogoa.free.fr/SeminaireS.htm>

³ C. Soler, « La troisième de Jacques Lacan », Séminaire de lecture 2005-2006, Formations cliniques du Champ lacanien de Paris, mai 2010.

Revenons à la question des langues au sein du CIG. Dans le cartel épistémique, les membres parlaient trois langues : le portugais, l'espagnol et le français. Le plurilinguisme était aussi présent lors de la présentation d'une production de ce cartel que j'ai dû faire en français, étant la seule à parler et comprendre le portugais. En revanche, le collègue français a travaillé son espagnol, écrivait des messages dans cette langue, en même temps qu'il parlait en français. Lors de ma participation à une réunion préparatoire au Symposium sur la passe, où toutes les personnes présentes parlaient espagnol, j'ai dû utiliser le français pour communiquer avec elles, car si je comprends l'espagnol, je ne le parle pas. Cela a été une expérience véritablement plurilingue.

Il convient de rappeler que dans la clinique comme dans le cartel de la passe, « le langage n'est pas seulement communication, ce fait s'impose de par le discours analytique⁴. » Autrement dit, l'inconscient « ne peut que se structurer comme un langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, c'est-à-dire, lalangue⁵. » L'expérience démontre que la pluralité des langues dans le CIG, se noue d'une façon mœbienne, en ayant lalangue comme support.

Les témoignages des AE commencent souvent par une allusion à lalangue et à toutes sortes d'effets énigmatiques qui ont amené le sujet à se repositionner face à l'Autre du langage dans l'analyse. Si l'on considère que l'Un incarné du langage est lié à « une rencontre accidentelle entre verbe et jouissance, produite au gré des contingences des premières années⁶ » de vie, alors, on peut admettre que pour le cartel de la passe « il n'est pas essentiellement question de langues, mais de *lalangue* de chacun. C'est la force de l'École et cela rend le cartel un récepteur particulièrement sensible au discours du passant et à ce qui passe au-delà de ce discours⁷ ». À mon avis, la traduction effectuée par un membre du CIG prend en charge cet aspect.

On constate que la doxa est présente dans les élaborations qui se formalisent à partir du dispositif de la passe. Il n'est pas rare que « les passants parlent la *lalangue* de cet Autre, qu'est la communauté réunie⁸ », ce qui est un fait de structure. Il y a du jugement sur les nominations tant entre les personnes impliquées dans le dispositif que dans l'ensemble de la communauté d'École. Un vote de confiance est requis, et nécessaire, pour le CIG et les cartels de la passe, car il appartient à ses membres de nommer ou non un passant AE – je dis « vote », car nous savons que les membres du CIG sont élus par un choix démocratique.

En cas de discordances quant aux nominations, il est important que la communauté d'École se consacre à travailler, surtout dans les cartels, les questions cruciales soulevées par la passe. Les cartels déclarés à l'École ne font aucune distinction entre les membres de Forums ou de l'École et aussi avec les non-membres, et c'est aussi bien. On comprend alors la raison qui a conduit Lacan à déclarer le cartel comme le lieu privilégié pour la transmission de la psychanalyse. Le cartel convoque chaque cartellisant à occuper la position de l'analysant qui interroge les signifiant-maîtres de la psychanalyse, comme le montre le discours de l'hystérique.

En plus du cartel épistémique du CIG, j'ai eu l'expérience dans l'Espace-École du Forum du Champ lacanien Salvador (FCLS-Bahia, Brésil), de participer à un cartel de lecture du texte « La Troisième » (1974), un autre lien entre le travail du Forum et le travail de l'École. Dans cet autre cartel, je me suis consacrée au thème de la jouissance phallique et la fin de l'analyse, en examinant le traitement donné à lalangue dans les témoignages de passe publié dans *Wunsch*.

Dans certaines occasions, mes textes ont été rédigés pour moitié en portugais et pour moitié en français, preuve d'un travail continu d'élaboration et peut-être aussi du manque de temps pour

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

⁵ *Ibid.*

⁶ C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 39.

⁷ S. Schwartz, « Poésie et langues dans la passe », *Wunsch*, n.16, p. 59.

⁸ C. Soler, « Vu des cartels de la passe », *Wunsch*, n.16, *op. cit.*, p. 60.

les rédiger dans une seule langue. Mais je rapporte cela aussi au fait que, dans ma petite enfance, j'ai reçu des échos de lalangue en portugais et en français, étant donné que l'Autre maternel fredonnait et racontait des contes pour enfants dans ces deux langues.

Le travail au CIG a éclairci alors pour moi le fait que le non-rapport sexuel s'inscrit déjà dans lalangue, car même avec la traduction mot à mot, il y a toujours un point de réel intraduisible. Comme l'a bien pointé Lacan « les effets de lalangue [...] vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer⁹. » Le cartel de la passe doit ainsi pouvoir écouter les passes à partir des résonances du rapport de chaque sujet à sa propre lalangue.

C'est un défi pour la psychanalyse et pour le cartel de la passe, de tenir compte de la lalangue de chaque sujet. Sur cela, dans « La troisième » (1974), Lacan affirme que « c'est de lalangue dont s'opère l'interprétation, ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage¹⁰. » Et il ajoute que « l'interprétation [...] n'est pas interprétation du sens, mais un jeu sur l'équivoque¹¹ ». Ce fait a toute son importance pour la direction de la cure car, toujours dans le même texte, il dira qu'étant donné que l'interprétation analytique opère sur les signifiants « quelque chose peut reculer du champ symptôme¹². »

L'interprétation, en tant qu'intervention de l'analyste, peut opérer pour traiter la jouissance phallique et la jouissance du sens, car dans une analyse il y a coalescence entre elles, qui consomment l'analysant dans une recherche infinie du sens. Dans la cure, l'interprétation opérant par l'équivoque fait que « le symbolique en tant que c'est lalangue qui le supporte et que le savoir inscrit de lalangue qui constitue à proprement parler l'inconscient s'élabore¹³ », montre que le déchiffrement revient au chiffre et que le symptôme ne se réduit pas à la jouissance phallique.

Dans les cartels du CIG et de l'Espace-École du FCLS, j'ai constaté que dans certains témoignages de la passe, les passants parlaient de l'importance d'une interprétation équivoque de l'analyste à la fin de la cure. Cette interprétation a rendu possible l'espace, l'ouverture, à ce qui restait à conclure par les analysants. On peut dire qu'il y a eu de l'acte analytique qui eut pour effet une passe clinique et aussi, dans quelques témoignages, une passe qui a abouti à la nomination d'AE.

L'interprétation parvient donc à cerner quelque chose de lalangue et amène l'analysant à la destitution de tout espoir que le symbolique réordonne le réel du symptôme. Face à l'effet d'éveil de l'interprétation qui opère par l'équivoque propre au lapsus et au mot d'esprit confirme que « quand l'esp d'un laps [...] n'a plus aucune portée de sens (ou d'interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi¹⁴. » Et cela conduit l'analysant à faire le pas vers la demande de la passe dans l'École.

Tout cela a un rapport avec le changement de la position du symptôme dans le nœud borroméen du *Séminaire RSI* (1975). Le symptôme y est situé comme un débordement du symbolique, des lettres de lalangue, sur le réel. Pour traiter le symptôme, l'interprétation par l'équivoque ne vise pas à alimenter le sens du symptôme. Elle a pour cible la jouissance du symptôme et peut ainsi apprivoiser ce qui ne cesse pas de s'écrire du réel. De cette façon, le terrain est gagné sur ce « qui sépare le symptôme de la jouissance phallique¹⁵. »

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op. cit.* p. 127.

¹⁰ J. Lacan, « La troisième » (1974), p. 8 ; site P. Valas : http://staferla.free.fr/Lacan/La_Troisieme.pdf

¹¹ *Ibid.*, p. 7.

¹² *Ibid.*, p. 13.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du 'Séminaire XI' », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

¹⁵ C. Soler, « La Troisième de Jacques Lacan », *op. cit.*, p. 144.

En guise de conclusion, notre École est plurilingue et de ce fait elle « se dédie à cultiver le discours analytique¹⁶ », tout en prenant en compte le savoir inscrit de la langue qui constitue à proprement parler l'inconscient. Ce travail se réalise dans des cartels plurilingues avec des membres de différents Forums, de différents pays, qui maintiennent un transfert de travail dirigé vers l'École.

LE PAS-TOUT DU CARTEL

Camila Vidal
Vigo, Espagne

La décision du cartel doit être unanime. Dans certaines occasions, cette unanimité intervient dès l'entrée : à l'issue des entretiens avec les passeurs, le cartel dans son ensemble est d'accord, il y a nomination ou pas de nomination. Dans ces cas, le cartel a la tâche d'expliquer les éléments qui ont conduit à telle ou telle conclusion et d'extraire les enseignements des passes écoutées pour finalement établir « le travail de doctrine » auquel Lacan nous incite.

Mais parfois, cette unanimité n'est pas donnée d'emblée, l'intuition ou la certitude subjective ne suffisent donc plus et il faut argumenter. Il y a alors un intense et intéressant travail d'élaboration entre tous les membres du cartel afin de pouvoir prendre une décision.

Nous savons qu'il n'y a pas un critère pour rendre compte d'une nomination. On retrouve ici le principe de la logique lacanienne du pas-tout dans toute sa validité, soutenu par le savoir sur le non-savoir sur lequel se fonde la théorie psychanalytique et qui est à la base de tout le dispositif de la passe.

D'où partons-nous alors pour cette argumentation ?

À mon avis, il s'agit de la chose suivante.

Le savoir de la psychanalyse est un savoir particulier qui, contrairement au savoir de la science, ne peut pas se transmettre.

C'est pourquoi Lacan nous dit qu'il n'y a pas de formation de l'analyste et que chacun doit inventer ce savoir à chaque fois, avec chaque analysant, à chaque séance. C'est très ennuyeux, dit-il, mais c'est ce à quoi nous devons faire face et c'est la raison pour laquelle ce n'est pas un savoir très convoité.

Le savoir de la science, une fois inventé, est utile à quiconque souhaite le reproduire. Il n'en va pas de même avec le savoir de la psychanalyse, qui est toujours particulier, fait de bribes.

La fin de l'analyse permet la vérification d'un trou dans le savoir. Quelque chose a été perdu avec l'intrusion du langage et ne peut en aucun cas être abordé. Ce savoir fait défaut et c'est sa vérification qui permet au sujet de s'autoriser ; il est à la base de toute invention possible : là où il n'y a pas de savoir, il faut l'inventer. Cette invention est bien entendu privée et ne sert qu'à celui qui l'a produite, elle ne peut être transmise, elle ne peut servir à personne d'autre. Chacun devra faire son parcours.

La passe est le pari de Lacan pour mettre ce « ne pas savoir » particulier au service de la

¹⁶ Charte de l'École de psychanalyse du Champ lacanien :
<http://www.champlacanien.net/public/docu/1/ifCharte2020.pdf>

psychanalyse elle-même.

Ainsi, nous avons d'une part la cure liée au transfert et ses vicissitudes, jusqu'à sa fin, la fin de la cure, et d'autre part, la passe. Dans la passe, il s'agit d'autre chose. Ce qui est reconnu dans la passe, ce n'est pas la cure de ce passant mais un savoir que l'analysant a acquis au-delà de celui-ci, un savoir particulier acquis qui n'a pas à voir avec la cure mais avec la transmission. C'est ce qui est apporté à la passe, une articulation entre le particulier d'un savoir, non pas d'une cure, et une transmission possible.

Ce transit entre la traversée du fantasme, la résolution symptomatique, la chute du SsS et ce qui permet la passe, l'analysant le fait en solitaire ; l'AE a pu transmettre quelque chose, une version du réel qui n'a rien à voir avec la cure.

Cette distinction est fondamentale : il ne faut pas confondre la cure et la transmission. Cette confusion est cause de multiples malaises car en effet on peut avoir terminé la cure et cependant la nomination ne suit pas, ce qui peut produire malaise et frustration.

C'est à cette transmission que l'École doit donner lieu. Transmission d'un savoir d'un dire différent sur un point concret de la transmission de la psychanalyse ou d'un savoir sur le registre réel du non-savoir de la théorie psychanalytique.

Transmission de savoirs et d'ignorances inédites qui se découvrent dans le dire du passant.

Quand un savoir est réellement inventé (de son propre *crû*, nous dit Lacan), par définition, il ne peut pas être re-connu.

L'École reconnaît l'AME, « comme psychanalyste ayant fait ses preuves¹ », mais elle ne peut pas reconnaître un savoir inventé ; celui-ci peut seulement être transmis par celui qui l'a produit. D'où l'invention lacanienne de la passe.

Tout au long de son enseignement, Lacan s'est efforcé d'essayer de façonner, de cerner ce qui ne peut être su, de trouver un moyen de transmission.

Transmission impossible, ne l'oublions pas, mais cela ne nous dispense pas de la tenter.

C'est le réel en jeu dans la formation d'un psychanalyste, et l'invention du dispositif de la passe est une tentative de Lacan pour répondre à cette impasse.

L'invention du dispositif analytique par Freud n'a pas été reconnue par la communauté scientifique de son temps, elle n'a pu être transmise par lui qu'à travers un travail d'élaboration ardu destiné à ceux qui voulaient l'entendre. Cependant, parmi ceux-ci, l'invention de la pulsion de mort a provoqué une non-reconnaissance radicale, en produisant une rupture dans leurs propres rangs.

L'invention de Lacan de la séance courte a produit son expulsion du sein de l'IPA et a impliqué également un intense travail d'élaboration de sa part pour montrer qu'il ne s'agissait ni d'un caprice, ni d'une folie, mais d'une façon plus précise de pouvoir capturer le réel en jeu dans la pratique analytique et en approcher sa structure pour nous permettre de la rendre opérationnelle dans la pratique de chacun de nous.

Toutes proportions gardées – car je pense qu'il faut distinguer le savoir inventé par le génie individuel, qui est quelque chose en dehors de toute psychanalyse, et le savoir inventé qu'une psychanalyse peut produire comme articulation – comme je le disais donc, toutes proportions gardées, c'est cela la passe, ce pourquoi Lacan disait qu'à chaque fois qu'il faisait son séminaire,

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243.

il faisait la passe.

Dans la passe, il s'agit de vérifier si le savoir particulier que le passant a obtenu dans son analyse peut être transmis de manière à pouvoir être mis au service de la cause analytique, si ce savoir particulier qui ne sert qu'à la personne qui l'a obtenu peut, d'une certaine façon, servir à l'ensemble et cela ne se fait pas sans un travail d'élaboration.

« Mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse² » nous dit Lacan, pour ajouter que « ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer³. »

« ... dire quelque chose du comment c'est arrivé⁴ », « éclairer le pourquoi et le comment...⁵ », explique Colette Soler.

« Ce qu'il apprend (le cartel), c'est du savoir et comment le passant expose ce qu'il a pu en inventer⁶ [...] ce qu'il a pu inventer⁶ » nous rappelle Albert Nguyen.

Il ne faut pas penser que ce besoin de vérification, d'apporter des preuves, doit faire perdre un iota de la fraîcheur ou de la surprise que sa rencontre doit produire dans le cartel qui, bien entendu, doit être en capacité de l'écouter. Mais cela doit être là, et c'est au passant de le produire pour qu'on puisse vraiment parler de transmission.

Parce que ce savoir inventé est la contrepartie du trou dans le savoir sur lequel se fonde la théorie psychanalytique, comme nous l'avons dit plus haut. Ce trou dans le savoir qui sépare radicalement la psychanalyse de la science mais qui ne nous dispense pas d'essayer de le cerner.

Traduction : Vicky Estevez

DISPOSITIF DE LA PASSE ET CRISE SANITAIRE

François Terral
Toulouse, France

L'expérience du travail du CIG 2018-2020, d'avoir été traversée par la crise sanitaire du COVID-19, a été particulière à plus d'un titre : suspension des cartels de la passe, annulation des rencontres internationales d'École de Buenos Aires de juillet 2020, mise en place des modalités de réunions par visioconférence de manière systématique. Seul peut-être le rythme de travail des cartels permanents n'a pas été affecté. Dans ce qu'il faut bien appeler un bouleversement, c'est la décision de suspendre les cartels de la passe et l'enregistrement des demandes de passe qui, au sein du CIG comme dans notre communauté d'École, a soulevé le plus de questions. Beaucoup ont pu être mises au travail, notamment à l'occasion du Symposium sur la passe, tenu en visioconférence l'après-midi du 5 septembre 2020. Cette rencontre a permis d'examiner un grand nombre de points concernant les modalités et l'organisation de la garantie visée par l'École, dont celle des suspensions évoquées – à ce moment-là, cela concernait dix passes. Dans l'incertitude complète au sujet de l'avenir de la crise sanitaire, se posait urgemment la question

² J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, op. cit., p. 573.

³ J. Lacan, « Nota italiana », *Autres écrits*, op. cit., p. 310.

⁴ C. Soler « L'offre de la passe », *Wunsch*, n.7, novembre 2007, p. 21.

⁵ *Ibid.*

⁶ A. Nguyen « La passe, sinon rien », *Champ Lacanien, Revue de psychanalyse*, n.4, Paris, novembre 2006, p. 145.

de savoir jusqu'à quand il était possible d'attendre, sachant que certains passants avaient réalisé leur témoignage près de neuf mois plus tôt.

La passe en visioconférence ?

Tout ceci n'était pas sans ramener chaque membre du CIG à sa responsabilité au regard de l'École, et progressivement se formulait pour une majorité d'entre nous la nécessité, et même l'intérêt, que les passes en cours soient finalisées en visioconférence. Un des enjeux était alors d'inscrire l'expérience à venir dans une réflexion qui permette d'en valider l'intérêt d'un point de vue analytique, le seul sans doute à extraire des représentations et impressions diverses. Mais que peut recouvrir l'intérêt analytique des modalités de visioconférence concernant la passe – témoignage du passant, écoute des passeurs, élaboration des membres du cartel. Comment l'évaluer ? Avec quels critères ? S'il semblait évident que l'ensemble de ces étapes, une fois l'accord des personnes concernées recueilli sur ce changement, étaient choses parfaitement réalisables par le biais du numérique, *quid* dans ces conditions, des effets sur chacun des acteurs, et au final sur la décision du cartel pour chacune des passes écoutées ? Au moment où s'affirmaient dans le CIG ces nécessités nouvelles, apparaissaient donc quelques hésitations pour apporter une réponse emportant l'adhésion de tous. On le voit, ce que Lacan souhaitait pour la passe restait pleinement d'actualité, soit le fait que nous devions en passer par « [...] une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés¹ », tâche régulière au sein de l'École, qui devait connaître ici un volet de réflexion jusque-là inédit, ou presque, on va le voir.

La suite de mon propos vise à proposer quelques éclairages, très certainement partiels, de n'être pas suffisamment développés, ou tout simplement de ne pas tenir compte d'un savoir encore à produire sur les questions que soulève la passe. On verra qu'ils s'inscrivent dans la nécessité, probablement inévitable, de revenir à la définition d'aspects fondamentaux de notre expérience de la passe bien connus de tous. Ils rejoignent deux points qui, au moment de penser une telle expérience nouvelle, sont nécessaires à indiquer. Ils dessinent en effet, pour l'expérience d'École, des marges de manœuvre à inscrire dans un travail à long terme.

D'une part, la nature même du dispositif de la passe, celle du travail du cartel et de ses modalités, suspend toute évaluation possible, si l'on considère qu'une évaluation s'appuie sur des indicateurs observables, mesurables, et qui se doivent d'être standardisés, c'est-à-dire appréhendables par tous de la même façon. L'absence de tels indicateurs, n'est pas un défaut. Elle tient au respect d'un réel qui concerne le désir en jeu, ici celui de l'analyste. Comme tel, il est inaccessible à l'évaluation et ce n'est d'ailleurs pas, en toute logique, l'objet du cartel de la passe que de l'évaluer. Colette Soler soutient sur ce point que dans la passe, « Tout ce que l'on peut évaluer, ce sont les avancées dont on suppose qu'elles ont créé les conditions de possibilités du passage au désir du psychanalyste et à l'acte analytique². » Il s'agit donc de savoir si l'essentiel des avancées en question à recueillir, passe aussi bien en visioconférence qu'en présence. Cela devra se vérifier dans le seul fait pour le cartel de pouvoir prendre une décision concernant la nomination du passant.

D'autre part, mettre en œuvre une expérience de la passe par les moyens du numérique, et donc le faire jusqu'aux termes du processus, certes à charge d'en reparler entre nous, de la transmettre au futur CIG, et à d'autres, etc., revient à l'installer comme modalité devenue possible à l'EPFCL. Non par l'effet d'un coup de force, mais du fait que la décision du cartel ne saurait

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255.

² C. Soler, « La passe réinventée », *Mensuel*, n.54, intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, le 6 mai 2010.

être remise en cause sans que le soit en même temps la raison d'être de la passe, raison qui repose sur le désir de celles et ceux qui s'y engagent. On l'aura compris, il n'en va pas ici de l'autorité de l'instance du CIG et du cartel, mais de la nature même de son travail. Il n'est pas le résultat d'une démarche normée pour laquelle un ensemble de cases serait à cocher – et on conçoit facilement que si une ou plusieurs cases ne pouvait l'être, il serait aisé de dire que les modalités de visioconférence rendent impossible l'expérience. Le travail du cartel est bien différent, et pour reprendre l'expression de Lacan dans son séminaire sur l'acte, retenons qu'il est *fruit d'acte*. Soit ici ce qui se recueille collectivement du pas fait par chacun des membres du cartel au moment de se prononcer. Ainsi l'expérience engagée et finalisée par le CIG en cet automne 2020, vient entériner de fait une variante de la mise en œuvre de la passe. Dès lors, la question est de savoir si cette mise en œuvre affecte la dynamique du travail au sein de l'École, et plus exactement le transfert de travail qui impulse cette dynamique – perspective qui exigera une prise de recul beaucoup plus importante que celle que nous donne la dizaine de passes concernée par cette première séquence.

Le Symposium sur la passe

Mais revenons à cette étape importante que fût celle du débat tenu lors du Symposium du 5 septembre 2020. Dire d'abord que c'est avec cette séquence de la vie de l'École que les questions qui se formulaient jusqu'alors au sein du CIG ont trouvé résolution suffisante pour que soit décidé d'engager la finalisation par visio-conférence des passes en cours³. Cette décision s'est accompagnée de celle de ne recevoir les nouvelles demandes de passes qu'après cette première séquence et un temps d'échanges à son sujet par l'ensemble des membres du CIG, lesquels n'allaient pas tarder à devoir passer le relais au CIG 2020/2022. Il semblait nécessaire en effet de réaffirmer auprès de l'ensemble de notre communauté, les termes d'un fonctionnement d'École, celui de son Collège international de la garantie, lequel doit pouvoir conserver un rythme de travail ménageant, même dans cette période de crise, un *temps pour comprendre*.

Après l'ouverture du Symposium, réalisée par les interventions de quatre collègues du CIG dont l'objet était de problématiser les enjeux du moment, qu'avons-nous dit lors du débat sur la question qui nous occupe ? Bien des choses importantes, même si cela a pu s'accompagner de l'affirmation d'une urgence à agir qu'il était parfois difficile de ne pas identifier à une forme de précipitation. Si urgence il y avait, l'essentielle, et sans doute la plus partagée, était bien celle que l'École maintienne sa fonction de soutien de la place de la psychanalyse dans le lien social et celle de son éthique. Mais la suspension de la passe, sa fonction de garantie, comme celle de pousse au travail au sein de l'École, constituait à cet égard un point d'arrêt qui ne pouvait être tolérable bien longtemps, au risque d'affecter la cohérence de l'École. Cela d'autant moins qu'il apparaissait à beaucoup que le travail en visioconférence est tout à fait compatible avec les attendus du dispositif de la passe ; qu'a bien y réfléchir il n'y a pas d'argument contre ; qu'au lieu de suspendre le dispositif il s'agirait de l'expérimenter dans ce nouveau contexte et d'en tirer ensuite toutes les conclusions ; même si, comme cela a été souligné aussi, il sera difficile, de revenir en arrière. Aussi, le Symposium a été l'occasion que chacun sache que des témoignages de passe en ligne avaient d'ores et déjà eu lieu pour deux passants – le CIG ayant donné son accord. Que ce soit dans des modalités mixtes ou seulement à distance, ces expériences ont été vécues de manière satisfaisante.

³ Huit passes ont été concernées. Les cartels de la passe ont écouté les passeurs en visioconférence pour toutes ces passes. Les passeurs avaient rencontré les passants en présence, sauf pour deux passes : une pour laquelle le témoignage a été réalisé en visioconférence et en présence, et une autre pour laquelle le témoignage a été réalisé entièrement en visioconférence.

Nombreuses aussi ont été les interventions qui pourraient avoir un dénominateur commun : celui qui consiste à rappeler à tous ce devoir qui s'impose à l'École de soutenir une inscription pleine de la psychanalyse dans son époque – communicante, en réseau, etc. A cet égard, les difficultés rencontrées pour ce faire ne ressortiraient-elles pas d'une question de différence de génération, notamment entre passants/passeurs, et membres du CIG ? Et puis, comme l'ont soutenu certains, c'est aussi possiblement notre époque qui est à remettre ici en question, notamment dans ses dérives de l'usage du virtuel. Le débat a été vif, porté par un indéniable, et souvent convaincant, désir pour notre École et son avenir.

Une perte ?

Et donc, pour approfondir la réflexion, qu'est-il possible de répondre à la question souvent posée en ces termes : qu'est-ce qui, au regard de la passe réalisée en présence, pourrait se perdre du fait de la réaliser à distance ? La formulation de cette interrogation se fonde sur l'idée que la rencontre en présence du passant et des passeurs, puis celle des passeurs et des membres du cartel de la passe, a des effets qui favorisent l'expérience. Dès lors, en visioconférence, elle se marquerait d'une perte, d'un manque, affectant le dispositif lui-même. Certes il est bien sûr qu'il ne se passe pas la même chose entre les personnes, que la rencontre est différente, faite de moins de proximité, de moins d'intimité, voire de moins de plaisir d'un moment partagé – et cela fait beaucoup de moins... Mais cette différence concerne-t-elle au final la mise en œuvre de la passe elle-même ? Le fait de donner son témoignage et de le recevoir, le fait que le cartel l'écoute, le fait qu'il délibère, tient-il à la proximité physique des protagonistes, ou même au plaisir qu'ils ont, les uns et les autres, de se rencontrer en présence ?

Les arguments amenés pour peser la question sont assez souvent, et de manière implicite, construits en prenant pour référence le dispositif de la cure et la *rencontre de corps* qui s'y réalise. Sur ce point les fruits du travail mené à l'occasion de la prise en compte des contraintes que la pandémie a imposées aux analystes seraient à verser au débat⁴. Ils devraient permettre de remettre à sa juste place cette question de la présence de l'analyste, ce que faisait Lacan à l'adresse de l'auditoire du séminaire en ces termes intéressant à rappeler : « Suis-je présent quand je vous parle ? Faudrait que la chose à propos de quoi je m'adresse à vous fût là. Or, c'est assez dire que la chose ne puisse s'écrire que l'*achose* comme je viens de l'écrire au tableau, ce qui veut dire qu'elle est absente là où elle tient sa place⁵. » Mais ceci dit, et pour aller au fait, difficile de soutenir que le témoignage du passant aux deux passeurs, l'écoute des passeurs par le cartel, s'ordonnent comme des séquences d'analyse. Tout porte à penser que ces deux étapes ne s'inscrivent pas dans le discours de l'analyste, même si elles concernent éminemment l'analyse de l'un et résonnent dans celles des autres. Peut-être est-il possible de confirmer ceci à partir de la prise en compte de la dimension transférentielle ici en jeu.

Du point de vue du cartel de la passe, si transfert il y a, soutenons que c'est celui que Lacan a nommé, certes sans le développer, « transfert de travail⁶ ». Sous ces termes, il en va de l'orientation du désir d'un sujet (qu'il soit passant, passeur, ou membre du cartel) et les moyens concrets qu'il se donne pour s'y tenir, qui s'affirme au moment où la psychanalyse compte pour lui au-delà de sa propre cure, et même *plus* qu'elle ; ce qui revient à dire qu'elle compte pour ce qu'est la psychanalyse, ce qu'est sa place dans le monde, comme lien social, avec toutes ses conséquences éthiques, politiques, et cliniques. Le terme de « travail » dit clairement les enjeux : ce transfert n'est pas d'affects, de renvoyer chacun à la charge de penser la psychanalyse malgré,

⁴ Cf. par exemple C. Soler, « Le corps à nouveau en question », conférence donnée à l'occasion des vingt ans du Forum de Medellín, Colombie, le 26 septembre 2020, <http://forolacanmed.com>.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 77.

⁶ J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits, op. cit.*, p. 236.

ou au-delà de, *l'horreur de savoir* approchée au bout du parcours. C'est donc un transfert séparé du sujet supposé savoir, bien différent en cela de celui qui opère dans la cure. Sur ce point pourrait être opposée l'idée que certains des acteurs sont encore en analyse – les passeurs bien souvent – et qu'il faut en tenir compte. Et en effet, des témoignages existent qui soutiennent qu'avoir été passeur, et avoir pu vivre une rencontre en présence avec le passant avait changé le cours de l'analyse. Mais ceci est sans doute plus à situer comme contingence du dispositif de la passe, que comme visée. Du reste, rien ne dit qu'un effet similaire ne puisse exister en visioconférence.

On se souvient que Lacan soutient, s'agissant du concept de l'inconscient, qu'il n'a pu « le séparer de ce qu'on peut appeler la présence de l'analyste⁷. » Et il précise que « La présence de l'analyste est elle-même une manifestation de l'inconscient⁸ », laquelle bien évidemment à toute son importance pour orienter et soutenir le travail de l'analysant dans le sens du déchiffrement d'un savoir supposé, principalement sans doute au temps du début du travail – lequel dans sa dimension logique peut se présenter plusieurs fois dans une cure. Il n'en est pas de même, on l'aura compris, pour l'expérience visée dans le cartel de la passe, lequel fonde son action sur la possibilité de situer, à partir de la parole des passeurs, la marque du passage réalisé par le passant au désir de l'analyste. Dès lors, *quid* de la place à réserver à la rencontre de corps et aux affects qui s'y rattachent ? Pas la même que dans la cure, soit une place d'importance seconde et probablement sans effet sur le processus de la passe lui-même.

« C'est bien ennuyeux... »

Il y aurait d'autres hypothèses à faire, d'autres points à examiner, certainement. En attendant, même si on ne s'en contentera pas, la satisfaction recueillie de la bouche des passants, de celle des passeurs à l'occasion des cartels de novembre et décembre 2020, les décisions prises par les cartels, dont il faut bien noter qu'elles l'ont été sans empêchements particuliers imputables à l'usage de la visioconférence, tout ceci donc, comme échos de l'expérience, est signe positif qui laisse à penser que ce dispositif différent permettra le travail que nous souhaitons pour l'École et la psychanalyse. Mais pourquoi ne pas se satisfaire... de cette satisfaction ? D'abord parce que, je le disais, tout porte à croire qu'elle est chose seconde. Mais peut-être aussi parce qu'elle pourrait être plus grande encore si ces passes s'étaient réalisées entièrement en présence, supposition qui s'est partagée entre nous, nombreux disant sa préférence pour une expérience collective à partager ainsi. Au regard de la dynamique du transfert de travail à l'École, ceci sera très certainement à prendre en considération. C'est ce qui pourrait conduire le CIG à faire le maximum pour privilégier le dispositif en présence une fois la crise sanitaire passée – avant que de nouvelles contraintes, plus écologiques celles-là, de se peser en empreinte carbone, voire économiques, s'imposent à nous...

En pensant cette mise en œuvre et les responsabilités du CIG prises dans ce contexte si particulier, il m'apparaît soutenable que cette expérience de la passe menée à distance – ou de manière mixte –, se soit construite pour chacun dans la logique d'un choix forcé. D'être de cette nature, elle se soldera d'une perte. Il s'agit maintenant que puisse se confirmer le fait que cette perte concerne autre chose que l'efficacité du dispositif de la passe. Aussi bien, car il en va d'un certain inconfort, à supporter, ces mots de Lacan prononcés en 1979 lors de la conclusion du congrès de l'EFP consacré à la transmission de la psychanalyse, occasion pour lui de soutenir qu'elle est intransmissible : « C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 115.

⁸ *Ibid.*

faut bien qu'il y soit forcé de réinventer la psychanalyse. Si j'ai dit à Lille que la passe m'avait déçu, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer⁹. »

QUELLE TRANSMISSION ? DU PÈRE-FORMÉ À LA PERFORMANCE

Albert Nguyen
Bordeaux, France

L'embrouille du père

Quiconque a pu écouter des passes ne manque pas de remarquer que la fonction du père relève de l'embrouille, d'un brouillard que l'analyse souvent ne dissipe que mal : le résultat de « stembrouille » est l'installation d'une névrose que la modalité transférentielle illustre et dont la sortie n'est pas toujours explicite.

Au fil des séminaires, Lacan a fait évoluer cette fonction du père, parallèlement à la fonction de l'Autre, jusqu'à en faire un symptôme. Nous savons qu'il s'agit du passage du Nom-du-père aux Non-dupes-errent. Les conséquences tirées par Lacan ont révélé le savoir sans sujet et dans la Préface mis un point final au sens avec « l'esp d'un laps »... qui n'a plus aucune espèce de sens, porte alors ouverte au « On le sait soi ». St'embrouille, balancée !

La question qui s'ensuit pourrait se formuler ainsi : puisque cet « on le sait soi » n'équivaut pas à un « Ainsi soit-il », alors qu'en faire ? Le faire vient du dire, dans la passe ce dire peut parfois s'entendre, se lire puisqu'en effet le cartel est un cartel de lecture ; dans ce qui s'entend, une attention particulière est portée à ce qui du réel s'est écrit et dont les effets sont à lire, à interpréter sous les dits : qu'on dise n'est pas oublié, c'est bien là que le cartel a une tâche à remplir.

Que montre l'expérience ? Pourrais-je dire qu'elle « dé-soi », qu'elle opère ce passage du « soi » aux autres du cartel ou dirais-je plutôt qu'elle dé-çoit, de ne pas laisser passer le dire ? Quid du réel, du sexe, de l'amour, du réel quand plutôt le témoignage fait état d'une construction de l'histoire, d'une articulation historique. Quid des conséquences non tirées de cette mise en ordre logique des moments cruciaux ?

L'École participe-t-elle de cette déception ? Dans l'École les développements épistémiques, théoriques occupent une place centrale, une place où chacun tente de faire passer ce qu'il saisit des différents Lacan déchiffrés. Y aurait-il un écart entre ce qui se lit et ce dont les cures exposées dans la passe font état ?

Lacan en son temps avait proféré l'échec de la passe. Qu'entendait-il alors par cette évidence ? Pas tant une remise en cause des modalités de la procédure qu'une absence d'élaboration de ceux dont il attendait qu'ils la produisent, qu'ils apportent quelques éléments sur le passage de l'analysant à l'analyste : en vain.

⁹ J. Lacan, « 9e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La transmission* », *Lettres de l'École*, n.25, vol. II, 1979, p. 219-220.

D'où venait ce silence ? Quarante ans plus tard, ce trou est-il au moins en partie comblé sur ce point précis du passage à l'analyste ?

Passage à l'analyste, désir de l'analyste, acte analytique, autant de points vifs qui restent encore dans l'ombre des témoignages, le plus souvent. Ne généralisons pas, les rares nominations d'AE sont tout de même le signe qu'il arrive que « ça passe », quand bien même la nomination ne présage pas de ce que sera cet analyste dans sa pratique. La rareté des nominations ne pouvant être imputée à la seule « surdité » des cartels, reste alors le problème que posent des témoignages qui n'emportent pas la conviction.

La passe, Lacan l'a toujours soutenu et écrit : il la proposait pour saisir ce moment de passage, on pourrait dire cet instant, ce flash, cet éclair, cette bascule qui rendent possible pour quelqu'un d'occuper sa place dans le discours analytique. C'est ce passage qui reste masqué dans nombre de témoignages, or c'est de ce point que la fin de l'analyse se déduit. C'est pourquoi, au-delà de la chute du sujet supposé savoir, la séparation d'avec l'analyste devrait éclairer le témoignage de ceux qui présentent « leur » passe.

La fin de l'analyse ne réside pas dans la mise au point d'une philosophie de vie, elle fait entrer dans le champ d'un « savoir emmerdant » qui pourtant détermine ce que chacun peut faire de son reste de vie : pas tant élargir le con-naître que consentir au vide d'où ce savoir émerge. Une fois la place ouverte à cette prise du savoir analytique, comme le dit Celan dans son beau poème, restent la joie... et le devoir de creuser, creuser, creuser, non sans prendre la mesure (il faudrait dire « être la mesure ») de ce qu'aucun creusement n'est identique à l'autre : l'inattendu, la surprise, la bévue toujours au rendez-vous, modifient le soi dans la rencontre de l'Autre en tant qu'Autre toujours Autre.

Toujours il y a du dé-soi lorsque le pas est franchi de « son » analyse, de « l'analyse-à-soi », à *la* psychanalyse.

L'analyse-à-soi se termine avec cet « on le sait soi » qui n'est pas un « Je le sais moi », il y a du savoir sans sujet (le scandale de l'analyse), le passage à la psychanalyse en tant qu'expérience inaugurale ne va pas sans un dé-soi. Faut-il là rappeler le sujet barré ? Si tant est que la dimension d'une singularité y soit rencontrée avec les bouleversements qu'elle génère, c'est à partir du lâchage du « quant à soi », pour quoi je dis « dé-soi », que commence à s'élaborer le rapport à ce qu'est la psychanalyse, ce qu'est l'inconscient, un rapport neuf qui n'est plus celui de l'entrée en analyse, mais celui qui de la psychanalyse a fait une cause, la cause qui dès lors oriente, détermine la vie d'un analyste (qui peut alors s'efforcer de transmettre).

Prendre appui sur ce que l'analyse a mis au jour pour soi et aller, via le dé-soi, vers l'Autre, S(A), crée la possibilité – et seulement la possibilité – par contingence, de réinventer la psychanalyse dans chaque cure, écho du « recommencer sans cesse la passe » de Lacan.

Ré-inventer c'est dire à chaque fois rencontrer un nouveau chemin, un nouveau cas, une nouvelle fin de l'expérience... et un rapport nouveau à l'inconscient dont la dimension réelle a été touchée.

J'ai eu l'occasion dans le cartel permanent de soulever la question de l'écart relevé entre le témoignage des passeurs qui font l'effort de transmettre au plus juste ce que le passant leur dit et le savoir établi à partir de l'enseignement de Lacan ; l'expérience de la passe est-elle utilisée pour montrer une adéquation de l'histoire subjective aux développements de Lacan ? Une adéquation aux avancées épistémiques de l'École ? Serait-elle vérification de la validité de cet enseignement ?

Les développements lacaniens sur le langage, la langue, lalangue n'ont-ils pas fait passer au second plan le déploiement logique d'une cure alors même que les effets de lalangue (le motérialisme) se jugent au niveau du sinthome ?

La performance de la passe

L'analyse est expérience de parole, nous le répétons à l'envi. Mais encore faut-il distinguer plusieurs états du « parler », notamment le « parler à » et le « parler de » dans la continuité de la névrose, du « parler pour parler », ou pour dire, de l'association libre. Libre, elle ouvre la porte à la fin de l'expérience et à l'émergence du savoir sans sujet.

Le travail de Barbara Cassin sur le *speech act* d'Austin a mis en lumière cette dit-mension de la parole ; elle ouvre l'accès au mot-chose et si elle ne le dit pas, l'analyse met en valeur ceci : l'analyse sur sa fin touche exactement ce point : si d'abord le mot tue la chose, dans l'analyse un mot résonne dans le corps, mot qui a déterminé un savoir insu du sujet qui par l'intermédiaire du corps qui résonne. Il s'entend désormais différemment : alors le parlêtre peut re-nommer ce mot-chose qui s'incarne. Le « nouveau » mot se connecte à la jouissance, il évoque le trait qui a effacé le sujet au temps 1 pour faire réapparaître l'opération qui indexe l'inconscient réel.

Cette passe par le corps est essentielle : incarnation (il faut se rappeler que Lacan a avancé la castration incarnée et pas seulement formalisée dans le *Séminaire* sur l'Acte). L'incarnation du mot-chose, mot-jouissance détache définitivement le sujet de l'Autre. En quoi ce parler, ce dire est un faire au sens que Lacan lui donne : le nœud il faut le faire. Telle est la performance que réalise l'analyse. Le déplacement du père-formé à la performance que constitue une analyse mais aussi bien l'expérience de la passe, fait alors signe d'une transmission, transmission de la psychanalyse.

On peut penser en effet que la passe est l'opération engagée par un parlêtre animé d'un désir de transmettre, avec le souci de faire « passer » cette transformation qui l'a séparé de l'imbroglie parental (l'Autre) pour ouvrir l'accès au Sans-Autre mais pas-sans la jouissance qui a marqué le corps : passage à la bévue possible.

Lacan pointe en 77-78 la pente inévitable à l'apparemment dans les dits des analysants alors même qu'il s'agit pour finir une analyse d'atteindre la solution inventée pour défaire le nœud de la névrose...et de la névrose de transfert. Car en définitive même si c'est avoir fait un pas de pouvoir mettre au jour les coordonnées familiales qui ont produit la névrose, et même s'il est possible de s'en séparer, reste alors à trouver la solution du transfert : séparation d'avec l'analyste et virage à la psychanalyse.

Ne peut-on attendre d'une passe qu'elle montre comment a pu s'y découvrir la singularité que le cartel doit pouvoir entendre (elle suppose le travail rigoureux d'élaboration de l'analysant sur sa cure). Singularité d'une passe à nulle autre pareille, solution détachée du soi.

C'est la condition expresse qui permet d'interroger ce qu'est ce savoir que nous appelons inconscient, et qui n'est nullement historique, dont la caractéristique d'être troué relègue, déplace le soi vers l'interrogation : Qu'Œ-ce ?

Ce « kes » de résonance peut faire de l'expérience de la passe une expérience unique, et le vecteur d'une « dire-rection » à préserver pour que l'évènement du dire soit connoté du « sans bavures » que Lacan avance dans les Non-dupes errent. Imparable ! Et moyen d'éviter les errements de constructions plus ou moins alambiquées qui pointent plutôt l'opportunité, voire la nécessité de poursuivre l'analyse.

Au niveau de l'École, la question de Lacan sur les « épars désassortis » peut trouver à s'élaborer et se traiter à partir de ce passage du soi au dé-soi qui peut alors s'écrire, se nouer : du dé-soi à « des soi ». On le sait soi qu'il y a du savoir sans sujet, ce savoir qui répond à l'impossible, au « il n'y a pas de rapport sexuel » et il n'y aura jamais de rapport sexuel (il faut insister sur le « jamais » tant la névrose est capable d'inventer les détours qui font échapper à la structure).

Sur ce point on a pu entendre le témoignage qu'il y a là une difficulté récurrente et pourtant Lacan y a lourdement insisté : le rapport sexuel jamais ne s'écrira (quelles que soient les tentatives les plus modernes d'y objecter) : sans doute l'analyse montre-t-elle à l'analysant comment il a répondu par le symptôme et le fantasme. Sans doute cette découverte a eu un effet positif sur la jouissance qu'ils recèlent mais pour autant, qu'en est-il de la différence même que le réel instaure dès lors dans toute relation ? Le 2 du couple ne vaut pas mieux que le 2 parental, et il n'y a nul accès à ce 2 sans passer d'abord par le 3 du réel. C'est le 3 d'une différence, absolue dit Lacan.

Dans l'analyse, n'existe-t-il pas le risque de continuer à « nourrir » le couple, de passer du couple parental au couple analysant-analyste, alors même qu'il s'agit de défaire le nœud des couples qui décuple l'activité fantasmatique, en faisant place au 3 du non-rapport ?

Quels effets sur la relation de couple ? C'est ce qu'un cartel pourrait souhaiter entendre, qu'il soit question d'amour et de sexe dans les témoignages. Le 2 du couple est en réalité une affaire de triple (passage de l'amour à l'amur). Ce passage par le 3 du réel permettrait d'attester de l'efficacité d'une analyse, l'analysant produisant un dire supporté par ce que l'analyse a écrit (ou de l'écriture qu'elle a mise en valeur) et qui a entraîné la mutation subjective dont la réduction de la jouissance à la lettre du sinthome témoigne ? Il doit être possible d'extraire la preuve d'un dire qui fasse événement comme signature d'une fin d'analyse.

Accueillir les singularités relève d'un choix. Le choix peut se faire sur le mode de l'identification (au prix d'araser les différences et c'est alors ravalier la psychanalyse au rang de la bien-pensance, de l'orthodoxie de la pensée) ou alors sur le mode de l'intersinthomatique, façon de préserver la place du réel en posant comme Lacan le fait en 78 qu'il y a un sinthome « il » et un sinthome « elle », qui diffèrent. L'opération alors s'écrit (1+1+entre) : dans le premier cas (identification), la hiérarchie s'impose, dans le second, (l'entre), le gradus gouverne.

Il reste sensible que la question de la transmission, qui recoupe d'ailleurs celle de la sélection des analystes par la passe, dont Lacan disait qu'elle était le premier pas vers un mode nouveau de recrutement, relève de l'élaboration du passage, de la rencontre du singulier dans sa relation à la communauté : comment faire vivre le désassortiment ? Serait-ce ainsi qu'on pourrait entendre le « d'Écoler » de Lacan ? Dé-coller pour faire École.

ZOOM SUR LA PASSE, PLURILINGUISME ET INTRADUIT

Dominique Marin
Narbonne, France

Dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan définit l'inconscient comme une « cause perdue¹ » car son essence est d'être évanescent. Le dispositif de la passe est sa réponse pour parer à cet effet. Il suffit de lire sa « Note italienne » pour s'en convaincre. Il déconseille à celui qui serait tenté de s'autoriser à être analyste de s'engager dans cette voie s'il n'a pas « le temps de contribuer au savoir, sans quoi il n'y a pas de chance pour que l'analyse continue à faire prime sur le marché.² » La passe est la réponse de Lacan à la cause perdue de l'inconscient dans la mesure où, comme il s'exprime dans son allocution sur la transmission, elle répond à la nécessité « que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer³. » Tels sont les objectifs de la passe : contribuer au savoir, réinventer la psychanalyse pour qu'elle continue à faire prime sur le marché.

Ses attentes sont très claires dans cette même allocution : « je dois dire que dans la passe, rien ne témoigne que le sujet sait guérir une névrose. J'attends toujours que quelque chose m'éclaire là-dessus.⁴ » Contribuer au savoir et réinventer la psychanalyse passe par le savoir acquis par sa propre analyse sur comment guérir une névrose. Il semble que cet accent se perd parfois dans les raisons qui poussent vers la passe. Trop souvent, le passant s'offre au dispositif de la passe pour valider son parcours analytique et sa conclusion, moins pour tenter de témoigner du savoir acquis sur comment on guérit une névrose, ce qui est fondamental si l'on veut que la psychanalyse continue à exister.

Mon expérience nouvelle au CIG m'amène à mesurer combien le dispositif de la passe correspond à une urgence. L'urgence est constante face à l'oubli. Les circonstances sanitaires que nous connaissons en ce moment n'ont fait que renforcer cette dimension. C'est ce que le Symposium sur la passe du 5 septembre 2020 a traité en choisissant pour titre « Le fonctionnement de la passe dans les conditions actuelles », c'est-à-dire sans la présence des corps.

Deux positions extrêmes et très argumentées se sont opposées. D'un côté, l'idée que l'absence des corps est un obstacle, en l'occurrence l'absence du corps des passeurs et des corps des membres du cartel. D'un autre côté, l'idée est qu'il faut y aller coûte que coûte. Une des raisons du « faut'y aller » repose sur le constat que des analyses par téléphone ont pu fonctionner pendant le confinement et, d'autre part, je crois aussi, parce qu'il semble impossible de faire autrement, nous sommes dans « la spire⁵ » de notre époque. Il se peut que la pandémie cesse d'un coup, ce qui rendrait les déplacements à nouveau possibles, mais c'est sans compter sur les changements dus aux crises financières et écologiques. Mon avis est que nos déplacements d'un continent à l'autre, voire d'un pays à l'autre, vont être amenés à être moins fréquents. Le débat du Symposium a conduit notre CIG, après concertation, à conclure qu'en effet, il faut'y aller. Nous avons donc choisi d'écouter des passeurs en attente de témoigner depuis des mois pour la plupart. Je voudrais expliquer ce choix que je partage pour des raisons précises.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 117.

² J. Lacan, « Note italienne », *Autre écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

³ J. Lacan, « 9e Congrès de l'École freudienne de Paris sur *La transmission* », *Lettres de l'École*, n.25, 1979.

⁴ *Ibid.*

⁵ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

La formule, « L'inconscient ça parle », que l'on retrouve tout au long de l'enseignement de Lacan, semble réduire la portée de ce qu'on peut en saisir à la seule voie de la parole et donc éliminer l'importance que l'on voudrait accorder à la présence des corps. Or la notion de parlêtre, qui vient redoubler celle de sujet, remet le corps en question.

C'est l'occasion de rappeler ce que Lacan a pu apporter sur le dualisme cartésien corps et pensée en révolutionnant ses propres concepts à partir du séminaire *Encore*. En effet, il y affirme que « le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante⁶ » puisqu'il est la « cause de la jouissance⁷ ». Il poursuit dans cette voie, durant le séminaire *Les non-dupes errent*, en considérant que le corps « jouit de lui-même » parce qu'il est « substance jouissante⁸ ». Sans réfuter l'idée que le corps et le sujet, (sujet qui par définition est seulement supposé), appartiennent à deux registres différents, il introduit un nœud par la jouissance liée à la parole. Nous n'arrêtons pas de le souligner, les nœuds relèvent de l'écriture. Ce qui s'écrit dans une cure, à son terme, c'est l'écriture qui ne se fait pas du pas du rapport sexuel. Soit le dire qu'il y a de l'un.

À propos de l'interprétation selon Freud, Lacan dit ceci lors d'une interview en 1973 : « La nouvelle forme qu'il lui substitue par l'interprétation est je dirai de l'ordre de la traduction, et la traduction, chacun sait ce que c'est, [...], c'est toujours une réduction et il y a toujours une perte dans la traduction ; et bien ce dont il s'agit, c'est en effet, que l'on perde ; on touche, n'est-ce pas, que cette perte c'est le réel lui-même de l'inconscient, le réel même tout court. Le réel pour l'être parlant c'est qu'il se perd quelque part, et où ? C'est là que Freud a mis l'accent, il se perd dans le rapport sexuel⁹. »

Le réel de l'inconscient est ce qui des pensées inconscientes ne peut être traduit, toute traduction produit une perte. Cette perte est ce en quoi consiste l'inconscient réel qui relève en dernière instance du rapport sexuel impossible à écrire comme il n'a cessé de le marteler à partir du séminaire *Encore*. C'est ce réel qui sert de boussole dans l'orientation de la cure lacanienne de notre champ.

Je termine avec un exemple concret en m'appuyant sur l'intervention de Elisabete Thamer lors de la journée organisée par l'EPFCL-France le 12 septembre 2020 (encore une fois par zoom) sur « Les effets de la passe sur l'École, vus par l'AE ». Elle y a justifié la fonction du plurilinguisme dans les cartels de la passe en expliquant que l'effort de traduction que ça demande auprès de ceux du cartel qui ne parlent pas la langue du passeur aide à décoller des dits du passeur et du récit du témoignage du passant qui souvent peuvent entraîner des effets de fascination.

Cette explication m'a éclairé sur une expérience que j'ai vécue dans un cartel de la passe qui a conclu à la nomination d'un AE. Je n'ai pas su m'expliquer pour quelles raisons mon impression qu'il y avait quelque chose, « un truc », dès la fin du témoignage du premier passeur, a été aussi nette que dérangeante. C'est un fait qui m'a semblé d'autant plus énigmatique que, de tous les membres du cartel, j'étais le moins familier avec la langue du passeur. Mon incompetence linguistique a conduit les autres membres du cartel à un effort de traduction pour m'aider à suivre dès que je perdais pied. Parfois, la traduction de l'un était complétée ou contredite par la version d'un autre et donnait lieu à un mini débat. Pour prolonger la thèse d'Elisabete Thamer, je dirais, après coup, que l'effort pour comprendre, de la part de celui qui n'a pas la maîtrise de la langue du passeur, permet un écart avec ce qu'il s'agit d'entendre et qui relève de l'intraduisible

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 26.

⁷ *Ibid.*, p. 27.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 12/03/1974 (Éditions de l'Association freudienne internationale, publication hors commerce, p. 146).

⁹ J. Lacan, « Interview sur France Culture en juillet 1973, à l'occasion du 28^{ème} Congrès international de la psychanalyse, à Paris » et publié par *Le coq-Héron*, n.46-47, Paris, 1974. Version du site de Patrick Valas.

de l'inconscient. Comprendre n'est pas entendre. C'est sans doute la raison pour laquelle Lacan a introduit le passeur, entre le passant et le cartel de la passe, pour faire écran ! La mise en forme du récit du passant par le passeur comporte déjà une dimension virtuelle. La nécessité de traduire, pour faire entendre à un membre du cartel en difficulté linguistique ce qu'il ne comprend pas, permet en effet de se déprendre de l'effet fascinant des dits du passeur, surtout lorsque celui-ci a cherché à lui donner une forme structurée, convaincante, pour ne pas dire doctrinale. Car ce qui doit attester de l'approche de l'inconscient réel touche à la jouissance hors sens et ça, ce n'est ni l'histoire, ni les mots effectivement dits qui peuvent en témoigner mais justement le dire, ce qui y échappe et qui est parfaitement là et qui répond de l'intraduit de l'inconscient. Or, cette dimension centrale, l'intraduit de l'inconscient, soit ce qui échappe à la compréhension, n'a plus rien à voir avec la présence des corps. Lacan l'a suffisamment répété, du début jusqu'à la fin de son enseignement, le corps exerce toujours de la fascination. Un corps n'a pas moins de chance de fasciner qu'un récit, qu'il soit celui d'une vie, d'une cure ou d'une vocation, peu importe, de même que la façon de relater ce récit peut exercer un charme sur ceux qui l'écoutent. À lui seul, un corps raconte déjà toute une histoire. Que le corps du passant ne soit pas présent travaille contre ces effets de fascination qui engendrent inmanquablement des effets de compréhension. C'est la présence du passeur qui sert d'écran à la fascination, à quoi nous pouvons ajouter le caractère pluri linguistique des cartels de la passe. Dans ce cadre, la présence d'un écran d'ordinateur n'est plus un véritable obstacle.

En poussant le raisonnement à son comble, on pourrait se demander alors si la présence du passeur ne pourrait pas être un autre obstacle à éliminer. J'ai évoqué le fait qu'un passeur peut être tenté de donner un récit construit et donc plus séduisant du témoignage recueilli. Dans cette logique, on pourrait se dire qu'il vaudrait mieux éliminer la rencontre, quelle qu'elle soit, avec les passeurs, et ne traiter qu'un dossier écrit. Un témoignage écrit demande à être lu, or ce n'est pas la vocation du cartel de la passe de lire, au contraire. En effet, le chemin du travail du cartel de la passe va de ce qui est compris, c'est-à-dire reconnu, vers ce qui reste intraduit, c'est-à-dire, plus à lire. Là, c'est sûr, il faut un corps pour l'éprouver, le corps d'un cartel.

Je termine avec une autre expérience, deux séances de cartel de la passe qui se sont tenues par zoom. Dans ces cas, la présence des corps des membres du cartel a manqué, sans empêcher le cartel de fonctionner. La situation m'a semblé moins confortable puisque j'étais à nouveau confronté au même problème lié à la langue ; (il faut noter une certaine hégémonie de la langue espagnole dans ce CIG !) Toutefois, le corps du cartel n'a pas manqué complètement puisque les secrétaires du CIG ont suggéré, pour cette session exceptionnelle par zoom, que les cartels de la passe soient constitués par les cartels permanents du CIG en fonction, depuis près de deux ans donc. Cette proposition, qui a emporté l'adhésion unanime des membres du CIG, a permis d'écouter six des huit passes en attente. Une idée fort appréciable en ce qu'elle a compensé l'absence *des* corps des membres du cartel et rendu une place à la présence *du* corps du cartel.

QUEL NOUAGE, QUEL DIRE ?

Vicky Estevez
Paris, France

Comme la cure et comme la passe, ça s'écrit avec du réel, une École.

Ça nous échappe parce qu'on ne sait pas de quoi est faite cette écriture, « cette écriture dite dans le réel... qui ne décalque pas le signifiant¹ ». C'est un savoir effet de langage, fait de morceaux de... de toutes choses, de silence avant tout, de rythmes, de bribes de phrases, de mots, de bribes de mots, même de mots faits de mots agglutinés et/ou coupés de façon incongrue, tout cela pris dans le corps et la langue des sujets qui participent à cette École. Tout ça, ça circule. Le réel des cures et ce qu'elles enseignent. Ce que chaque analysant, ce que chaque analyste, un par un, y inscrivent.

Cartels, séminaires, écrits... et quelque chose d'un dire se tisse dans un insu de chacun qui a des effets. Une résonance. Parfois, des effets de transmission. Parfois.

Faire École.

S'y risquer.

En son nom propre².

Et puis il y a aussi le réel du faire avec d'autres, avec d'autres si différents, si loin, si déroutants.

Le pari d'un désir, le pari d'une confiance³.

Ce qui s'écrit de réel dans une École de psychanalyse, c'est une *appensée*⁴, ce dire de la psychanalyse qui chemine, un dire au présent, toujours au présent, « qui marche du même pas dont la question elle-même s'avance⁵ ». C'est un dire qui ne se raccroche qu'à un savoir en acte. On ne peut pas l'anticiper, *l'appensée*, parce qu'en soi, elle ne suit rien du tout. C'est un espace-temps tout à fait improbable. Et pourtant... Un fil de chacun à soi oriente. Comme on dit, on le sait soi⁶.

La psychanalyse, on la fait soi, on l'a faite soi.

Ça sait.

C'est en-deçà.

¹ J. Lacan, « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 17.

² Comme pour le cartel : « Le cartel, avec sa structure particulière, a été élaboré par Jacques Lacan comme un outil de travail qui noue production individuelle et travail collectif, et qui mise sur le désir, un désir de travail qui engage la responsabilité de chacun dans l'élaboration collective d'un savoir, même si celui-ci reste singulier ». Site de l'EPFCL-France : <https://www.champlacanianfrance.net/node/119>

³ *Ibid.*

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 155.

⁵ J. Lacan, « Leçon sur Lituraterre », *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 119.

⁶ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits, op. cit.*, p. 571.

Dans une École, j'ose espérer qu'on fait confiance au *ça sait* comme trou et non pas au savoir comme semblant.

Et dans une École, par la trouée de l'objet *a* que le dispositif de la passe produit en son centre, encore plus.

Quand ça sait, ça s'entend, c'est là, c'est ça, sait ça...

un savoir séparé, sans Autre.

C'est à ce lieu qu'il peut y avoir rencontre.

Rares.

Un impossible d'emblée ? Sûrement. C'est écrit, l'impossible. Le rapport qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Et du possible ? Oui, du possible qui parfois, par contingence, cesse de ne pas s'écrire.

Quelles conditions pour soutenir les conditions de cette contingence du parfois possible ?

Une École, un pari.

Soutenir avec quelques autres, avec des petits bouts de possible qui s'inventent, avec le ça trébuche, le ça rate, sur le bord, si fragile...

Parce que c'est là que quelque chose de nouveau, de vivant, apparaît.

Se fier à l'inconscient, à l'inconscient réel, à la coupure, à l'esp d'un laps⁷, au vivant.

C'est ce que nos analyses, orientées par Lacan, nous enseignent, non ?

...*Rature d'aucune trace qui soit d'avant*⁸

On pourrait croire qu'on laisse la trace d'un mot d'avant... de Lacan, par exemple. Mais à chaque fois qu'on commente/dit/écrit du Lacan, ça n'est pas Lacan ; à force, on peut même *dé-écrire* Lacan, voire le posteffacer⁹. Pas le choix : la trace doit continuer à s'écrire, pas sans Freud, pas sans Lacan, mais chaque fois, elle ne sera jamais tout à fait la même, elle non plus. À chaque fois, c'est de l'UNIQUE.

...*Rature d'aucune trace qui soit d'avant*, de l'effacement du trait dont on ne distingue que la rature.

Or, la rature n'est pas la trace du trait effacé mais la trace du sujet. Quand Lacan dit *le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant*, le sujet a disparu avant d'apparaître. La trace, le mouvement, la lettre. *Ce littéral*¹⁰...

« *Produire la rature c'est reproduire cette moitié dont le sujet subsiste [...] Produire la rature seule, définitive...*¹¹ »

⁷ *Ibid.*

⁸ J. Lacan, « Leçon sur Lituraterre », *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 121.

⁹ J. Lacan, « Postface au Séminaire XI », *Autres écrits, op. cit.*, p. 503.

¹⁰ J. Lacan, « Leçon sur Lituraterre », *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 121.

¹¹ *Ibid.*

C'est ce souffle radical, ce vivant qu'il va y avoir dans le trait.

Plus le dire creuse du côté de l'objet, plus le sujet s'effaçant, l'« effaçon¹² » dit Lacan, et plus ce dire advient dans sa singularité. N'est-ce pas ce à quoi mène une analyse ?

Cette trace/signe de l'UNique. « Rien n'est plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant¹³. »

C'est ce que le dire trace.

Et, par ce mouvement, constitue un nouage.

Et pourquoi pas le *sinthome* ?

Et ce n'est que de là, de chacun comme *sinthome*, par l'opération *intersinbomatique*, qu'une École est possible¹⁴. Là, un « faire École » peut se situer.

Rester ouvert

Faire confiance à la rature¹⁵.

¹² J. Lacan. « Radiophonie », *Autres écrits, op. cit.*, p. 434.

¹³ J. Lacan, « Lituraterre », *Autres écrits, op. cit.*, p. 19.

¹⁴ J. Lacan, « 9^e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La transmission* », *Lettres de l'École*, n°25, vol. II, 1979, p. 219-220. Le *sinthome*, « C'est tout ce qui reste de ce qu'on appelle le rapport sexuel. Le rapport sexuel est un rapport *intersinbomatique*. C'est bien pour ça que le signifiant, qui est aussi de l'ordre du *sinthome*, c'est bien pour ça que le signifiant opère. C'est bien pour ça que nous avons le soupçon de la façon dont il peut opérer : c'est par l'intermédiaire du *sinthome* ».

¹⁵ Texte produit au sein du cartel permanent du CIG (2018-2020) : Que dire de « notre » expérience de la passe ? Autres membres du cartel : Rosa Escapa (Espagne), Elisabete Thamer (France), Albert NGuyên (France), Dominique Marin (France) et Ana Laura Prates (Brésil).

AVEC LES FENÊTRES OUVERTES SUR LA PASSE

Ana Laura Prates
São Paulo, Brésil

1. La doxa et la colonisation du savoirs dans l'École

Dans ce travail, j'expose quelques questions auxquelles j'ai pensé à partir de mon expérience dans quelques cartels de la passe, et que j'ai essayé d'élaborer dans le cartel permanent auquel j'ai participé avec Albert Nguyễn, Dominique Marin, Elisabete Thamer, Rosa Escapa et Vicky Estevez comme plus-un. Notre cartel a eu pour thème de travail : « Que pouvons-nous dire de 'notre' expérience de la passe ? » Nous étions très sensibles aux effets de la doxa sur la passe. Comment ne pas se laisser dominer par ce phénomène, tout en étant suffisamment avertis que « l'anti-doxa » n'est pas non plus une solution. Ce problème a motivé la proposition du CIG pour que la Rencontre d'École de 2020 – malheureusement reportée en raison de la pandémie – ait pour thème : « Orthodoxie et hérésie. Les savoirs dans la psychanalyse ».

Dans certains témoignages, les effets de la doxa peuvent être entendus au-delà d'une stratégie délibérée de transmission, soit dans quelque chose que nous pourrions étonnamment appeler un certain « calcul inconscient », qui apparaît dans les rêves et autres formations de l'inconscient. Cette question m'a amenée à interroger le rapport originel entre savoir et vérité soutenu par la psychanalyse et formalisé par Lacan à partir des années 1970 avec les quatre discours. L'articulation signifiante ou, en d'autres termes, le savoir inconscient, implique la répétition qui produit un plus-de-jouir, qui tente en vain d'atteindre la vérité, car il rencontre une barrière, une impossibilité structurelle. Ainsi, le savoir et la vérité ne sont pas complémentaires, ils ne forment pas un tout. C'est une version du « il n'y a pas de rapport sexuel », ce que cependant chaque discours tentera d'écrire à sa manière.

Or, historiquement, nous pouvons soutenir que le discours du maître opère une distinction entre la doxa, l'opinion, et l'orthodoxie, l'opinion vraie. Le discours du maître moderne, ou discours universitaire, à son tour, produit un agencement inédit dans le champ du savoir ayant comme conséquence un changement des relations de pouvoir. Rappelons que si le discours du maître antique produit la ségrégation, celui du maître moderne se concentre et objectalise : nous sommes tous des objets du savoir à travers lequel on suppose produire un sujet. D'où sa parenté avec l'impératif moderne d'éducation et avec les impérialismes qui remplacent l'Empire. Il serait alors le cas de se demander si, dans une École de psychanalyse, nous serions exemptés de la colonisation infantilissante par le savoir du discours universitaire. Or, une École n'est pas transcendante et n'est pas en dehors du monde, même si notre objectif est de soutenir le discours de l'analyste dans la cité des discours – le seul qui permette la sustentation d'un savoir à la place de la vérité à partir de l'invention d'un signifiant nouveau.

2. Hérésie et savoir à la place de la vérité

À partir de la dimension inédite du discours de l'analyste, dont à chaque fois la passe écoute la production singulière, nous nous demandons comment soutenir une École non colonisée par l'agencement du savoir et sans le pousse à la bureaucratie propre au discours universitaire. L'École propose de subvertir exactement la relation entre savoir et vérité, d'une façon cohérente avec la subversion du sujet de l'inconscient, notion qui – bien qu'historiquement liée aux religions monothéistes et, surtout, au discours de la science – est radicalement originale dans la

culture, dénaturalisant les conceptions triviales de langage et de corps et de la proportion entre homme et femme.

Le transfert essaye d'écrire la relation entre savoir et vérité dans la demande d'amour qui s'adresse au savoir. C'est l'équivoque du sujet supposé savoir que l'analyste doit, en même temps, soutenir et subvertir. Pour avancer rapidement, je passe directement à la question de savoir quel changement produit l'analyse par rapport au savoir, et ce que la passe recueille de ce passage. Dans le *Séminaire ...ou pire* (1971-1972), Lacan dit ceci : « De l'analyse, il y a une chose par contre à prévaloir, c'est qu'il y a un savoir qui se tire du sujet lui-même. [...] Ce savoir, lui, n'est pas supposé, il est savoir, savoir caduc, rogaton de savoir, *surrogaton* de savoir¹. » Curieusement, dans la « Note italienne » (1970), contemporaine de ce *Séminaire*, Lacan parle d'un savoir dans le réel que l'humanité ne désire pas. Il n'y a cependant d'analyste que si le désir advient du savoir.

C'est donc la marque que porte l'analyste : « avoir cerné la cause de son horreur [...] de savoir² ». Savoir qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse être écrit, c'est-à-dire que le savoir n'atteint pas la vérité. De cela s'extrait la place de la vérité dans les discours et le fait que le discours de l'analyste loge ce savoir sur le non-rapport. L'analyse, cependant, donne sans aucun doute accès à un savoir. Ce savoir pourtant n'est pas de l'ordre de *philos sophia*. Ou, comme le dit Lacan : « Il n'en reste pas moins que ce qu'il y a de *philia* dans le *philo* qui commence le mot *philosophie* peut prendre un poids. [...] L'écriture, je me permets de l'avancer, change le sens, le mode de ce qui est en jeu, à savoir la *philia* de la sagesse³. » Ici, on est plus proche de *L'insu que sait*⁴, ou de l'insuccès, qui n'a pourtant rien à voir avec ceux qui « échouent à triompher » décrits par Freud. La passe clinique vérifie donc l'insuccès de la relation entre le savoir et la vérité.

3. Une écoute qui lit les résonances de l'imprononçable

L'analyste porte donc cette marque et c'est à ses congénères de la vérifier. C'est ce qui nous concerne en tant que cartel de la passe : reconnaître le désir de savoir qui est advenu après que le sujet ait saisi l'horreur de savoir. Série de paradoxes logiques. Il est évident qu'il s'agit d'un autre ordre de savoir : un savoir corporel et non intellectuel.

Je travaille actuellement sur l'écoute des passes à partir de ce que j'ai appelé « l'éthique du bien écouter », pour paraphraser « l'éthique du bien dire ». Je suis partie d'un paradoxe présenté par Primo Levi dans *Si c'est un homme*. « Pourquoi la douleur de chaque jour se traduit-elle dans nos rêves de manière aussi constante par la scène toujours répétée du récit fait et jamais écouté ?⁵ » Ce paradoxe est important pour les psychanalystes, car il indique qu'il y a un impossible à dire, il y a, en revanche, un obstacle à l'écoute entretenu par la passion de l'ignorance. Cet obstacle est défié par la règle fondamentale : parler de tout ce qui vient à l'esprit, ce qui programme l'hystérisation du discours.

Or, à la fin de l'analyse des analystes, avec la fin de l'im(possible) narration, un témoignage est nécessaire, et quelque chose, de façon contingente peut être transmis. C'est le pari de la passe. Mais comment l'écouter ? Avec quelles oreilles ? Pour étayer mon propos, j'apporte un poème d'Alberto Caeiro – l'un des pseudonymes de Fernando Pessoa :

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 79.

² J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 309.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 145.

⁴ Référence au séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit.

⁵ P. Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, « Pocket », 1987, p. 90.

Il ne suffit pas d'ouvrir la fenêtre⁶

*Il ne suffit pas d'ouvrir la fenêtre
Pour voir les champs et la rivière.
Il n'est pas suffisant de ne pas être aveugle
Pour voir les arbres et les fleurs.
Il ne faut avoir aucune philosophie.
Avec la philosophie, il n'y a pas d'arbres : il y a seulement des idées.
Il n'y a que chacun de nous, pareil à une cave.
Il n'y a qu'une fenêtre fermée, et le monde entier au-dehors ;
Et un rêve de ce qui pourrait être vu si la fenêtre s'ouvrait,
et qui n'est jamais ce qui est vu lorsque la fenêtre s'ouvre.*

Peut-être que pour écouter l'inaudible qui soutient le désir de l'analyste, il ne suffit pas de ne pas être sourd, ou de ne pas s'endormir, mais il faut aussi ne pas écouter avec un savoir préalable, avec la doxa (une opinion qui inclut les préjugés de celui qui écoute), encore moins supposer une orthodoxie. Il faut écouter le vrai trou à travers les résonances RSI (hérésie). Il faut ne pas aimer le savoir, n'avoir aucune *philo sophia* pour ouvrir les fenêtres et les oreilles pour la passe.

Traduction : Elisabete Thamer

REDOUBLEMENT DE SAVOIR

Rosa Escapa
Barcelone, Espagne

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », dès sa première formulation sur le dispositif de la passe, l'idée de Lacan à propos la nomination des AE est que ceux-ci puissent témoigner « des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre ». Ils ne sont pas les seuls à pouvoir réaliser cette tâche mais elle est attendue d'eux en tant que l'École garantit leur formation.

Diverses questions peuvent découler de cette formulation : quels sont les problèmes cruciaux pour l'analyse, quel est le temps pour en témoigner, quel temps pour les résoudre et que serait une résolution ? L'AE, comme tout sujet, ne peut parler qu'à partir de son expérience, et dans ce cas, des points vifs de son analyse ; il doit en même temps en faire un acte de transmission à la communauté de l'École en répondant à sa demande de faire avancer la psychanalyse, en extrayant du particulier quelques éléments qui apportent une certaine lumière sur le pas qui est fait d'analysant à analyste, sur ce réel qui provoque sa propre ignorance.

Dans le compte rendu du séminaire « Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse » (1966), Lacan signale que l'obstacle pour concevoir un être du psychanalyste se trouve dans l'être même du sujet de l'inconscient qui est suture d'un manque, cela est le symptôme. Avec le travail

⁶ F. Pessoa (Alberto Caeiro), « Poèmes non assemblés », *Œuvres poétiques*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 2001, p. 53.

analytique, l'analysant va réaliser l'irréductible du hiatus entre les deux bords de son être de sujet, la divergence entre l'être-de-savoir et l'être-de-vérité. Si le déchiffrement de l'inconscient fournit un savoir sur le symptôme, ce savoir ne parvient pas à attraper la vérité. Le savoir ne remplace pas le symptôme et n'a d'autre option que d'être seulement un complément de savoir, et « voilà ce qui lui fait horreur, et ce qu'à l'éliider, il fait jouer vers un ajournement indéfini du statut de la psychanalyse – comme scientifique s'entend¹. »

C'est-à-dire ce que produit une analyse, en particulier sur le mirage de la vérité à l'horreur de savoir, se répercute sur le statut de la psychanalyse dans les sociétés et fait face ou se soustrait à la relation de la psychanalyse à la science, aujourd'hui au service du discours capitaliste. D'un côté, plus le sujet est forclos par la science et plus la psychanalyse aura de plus grandes chances de subsister mais avec le risque qu'on l'amalgame de façon croissante aux alternatives qu'offre la science, notamment que la psychanalyse tombe dans ce que Freud appelait « la boue noire de l'occultisme ». Alors la question n'est pas seulement d'offrir, grâce au discours analytique, un lieu qui accueille les subjectivités forcloses mais comment faire valoir ce que l'analyse produit dans une société qui exige des méthodes approuvées par la science pour le traitement des malaises qui y sont inhérents, ce qui signifie plus soumis à chaque fois à des analyses statistiques comme preuve empirique de la vérité.

Rompre avec la doctrine d'une qualification universitaire de l'analyste pour mettre le poids sur le fait de s'autoriser de soi-même que Lacan a préconisé, c'est mettre à découvert la brèche toujours actuelle de ce réel au cœur de la formation de l'analyste. C'est là que l'École assume son rôle en mettant en circulation le dispositif de la passe comme occasion d'une démonstration de l'opération analytique qui, bien qu'elle ne soit pas scientifique, n'est pas sans logique. Si c'est pour éliider la cause de l'horreur de savoir que le statut scientifique de la psychanalyse se voit ajourné, cela nous met sur la piste du point crucial qui permettrait l'articulation du particulier d'une expérience à un savoir qu'il est possible de transmettre et contribue à l'actualisation du discours analytique. Ainsi il ne s'agit pas tant dans le dispositif de la passe d'une vérification qu'il y a bien « de l'analyste » que du fait qu'il y a bien eu passage de l'analysant à l'analyste. Par ailleurs, pour qui serait nécessaire cette vérification pourrions-nous nous demander ? Il s'agirait plutôt de vérifier qu'il y a bien eu transmission de la façon dont ça s'est produit dans le cadre des possibilités et des limites du dispositif de la passe.

A propos de l'article d'O. Mannoni concernant l'analyse de Freud et de son lien avec l'origine du discours analytique, Lacan pointe la nécessité logique d'une scansion lors de la répétition de l'acte analytique. Si nous pouvons comprendre l'acte analytique à partir du fait que le sujet passe de la position analysante à celle de semblant d'objet *a*, c'est la répétition de l'acte qui lui a permis ce passage. Dans l'*après-coup*, un temps pour comprendre ce qui a donné lieu à cette répétition sera nécessaire. Par définition, l'acte ne peut se vérifier qu'à partir de ses effets et l'acte qui se vérifierait dans la passe est celui de l'analyste qui a permis de produire un nouvel analyste, on ne peut rien savoir des analysants du passant à part ce qu'il va éventuellement en dire. On attend alors du dispositif de la passe que le passant- qui n'aurait rien pu dire de l'instant de l'acte lorsqu'il s'est produit- se soit employé à obtenir quelques éclaircissements à propos ce qui s'est passé à ce moment-là et qu'il veuille bien transmettre ce savoir

L'enthousiasme, l'affect de fin d'analyse ne dit pas à lui seul de quoi il rend compte, il faut que l'on puisse lire l'articulation de cet affect à l'expérience de l'horreur de savoir. Pour cela le temps « d'après » est nécessaire, temps de comprendre qui permet de réduire « la dimension de mirage

¹ J. Lacan, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse » [Compte rendu du séminaire 1964-1965], *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001. p. 202.

où s'assoit la dimension du psychanalyste² », qui permet d'extraire un savoir sur la particularité de la logique qui mena l'analyste de la croyance en l'Autre à la solitude du *y a d'Un*, de l'amour de transfert au désêtre. Mais il convient de se demander dans quelle mesure ce type de savoir n'a pas quelque chose d'inarticulable. Occasionnellement, à partir du témoignage des passeurs, on peut recueillir une conviction du passant à propos de ce qui serait passé de son élaboration de savoir et des affects/effets de son analyse aux passeurs sans que cela ait touché le cartel de la passe. On observe que le passage à l'analyste est obscur quand il doit être dit, cela ne s'éclaircit pas avec les mots qui auraient plutôt tendance à embrouiller le sujet. Pourtant, au-delà ou malgré les mots, il peut arriver que l'on puisse reconnaître un dire de l'analyse.

Lors de la leçon du 15 février 1977 du Séminaire *L'insu que sait...* Lacan ne mentionne pas le dire mais le nœud borroméen comme ce que pourrait reconnaître le cartel de la passe parmi les ombres. Comment reconnâtrions-nous dans l'obscurité un nœud borroméen ? C'est de cela qu'il s'agit dans la Passe. « Je sais qu'il sait » : qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire à part d'objectiver l'inconscient ? Sauf que l'objectivation de l'inconscient nécessite un redoublement, à savoir que « je sais qu'il sait que je sais qu'il sait ». Et il rajoute : « C'est à cette condition seule que l'analyse tient son statut³ ».

Le redoublement de savoir n'est pas un savoir du vrai sur le vrai ni une répétition, le redoublement de savoir vient plutôt mettre fin à la dérive des sens. Lors de son parcours analytique, le sujet va obtenir une certaine objectivation de l'inconscient et ainsi un savoir sur la façon dont l'inconscient opère mais cela n'implique pas nécessairement de sortir du champ de la croyance au pouvoir de l'Autre, ce savoir serait comme un savoir qui a ses propres raisons. Le « Je sais qu'il sait » est la base de l'occultisme dit Lacan. C'est pour cela qu'un second tour est nécessaire pour revenir sur les traces de ce savoir objectivé afin d'obtenir une nouvelle écriture. Il ne suffit pas que les analyses soient un succès au niveau individuel pour que la psychanalyse maintienne son statut, la satisfaction à la fin d'une analyse n'est pas non plus suffisante. Il est nécessaire que certains s'animent à faire ce second tour et qu'ils ne se contentent pas de leur bénéfice personnel ni du b.a.-ba pour mener les analyses. Il faut en plus que certains s'animent pour en rendre compte. Même si tous les cas ne réussissent pas à faire résonner cette nécessité de rendre compte jusqu'au cartel, ils sont assez peu nombreux, les autres n'en contribuent pas moins à réactualiser le discours analytique.

Qu'ils s'animent..., n'est-ce pas précisément le fait de s'animer qui marque une différence ?

S'animer à y revenir, lorsque les semblants ont chuté et après avoir effectué la séparation d'avec l'Autre... Est-ce-que cela n'indique pas la marque d'un désir que pourrait reconnaître le cartel malgré l'obscurité, un soir entre les soirs, un savoir entre les savoirs⁴ ?

Le cartel ne reçoit pas le passant mais son témoignage de la bouche des passeurs parce qu'il importe que s'effacent les arêtes et les enveloppes fantasmatiques (dévoilées lors de l'analyse) de son apparence, de son paraître, de ce qu'il propose de passer afin que se transmette l'essentiel de l'opération. Que passe des uns aux autres l'élaboration du passant sur son savoir complémentaire concernant le produit de l'analyse, sur les problèmes cruciaux de son analyse, sur son articulation du ressort du transfert. Que passe ainsi ce qui l'a animé à faire ce second tour qui n'est pas dans tous les cas la conséquence du premier. Sa motivation du début et comment cela commença, ce qui l'a animé à être le trou de l'objet *a* qui loge la cause du désir. Trou qui donne consistance au discours analytique et qui se prête pour une part à supporter le sujet supposé savoir pour les autres

² Comme le dit Lacan dans la « Proposition » à propos de « l'analyse originelle » de O. Mannoni, « Proposition du 9 octobre 1967 », *Autres écrits, op. cit.*, p. 253.

³ J. Lacan, *Le séminaire, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 15/02/77.

⁴ Dans la leçon que je cite du séminaire *L'insu...* Lacan fait un jeu de mots entre « soir » et « s(av)oir ».

et qui, d'autre part, se prête au travail en transfert à une école qui ne laisse pas mettre sur la touche la formation du psychanalyste.

Le redoublement de savoir rend compte d'une rencontre avec le réel de la structure, moment de séparation de l'Autre, aux limites même du discours. En chemin, l'analysant-analyste pourra extraire de sa propre expérience la logique de son parcours, la réponse que son inconscient a fabriqué face au manque de rapport sexuel et ce qu'il en a fait. Mais il ne pourra en savoir plus que ce que le signifiant lui a permis d'articuler. Pourtant ce savoir sur le réel est bien là qui se fait sentir, savoir noué à la langue et qui colle à la peau- comme le dit Lacan lors de la « Conférence à Yale » en 1975 et qui a des effets imprévisibles, précisément de ceux dont le sujet ne peut se soustraire.

Je me demande jusqu'à quel point justement le désir de psychanalyse ne serait pas incité par ce qu'il y a d'énigmatique dans ce savoir impossible à savoir au bord de la structure.

Ce texte n'aurait pas été possible sans les contributions de Vicky Estevez (plus-un), Dominique Marin, Albert Nguyễn, Ana Laura Prates et Elisabete Thamer, compagnons de cartel avec qui j'ai partagé un travail d'élaboration intense et soutenu. Cela n'aurait pas non plus été la même chose sans l'écoute de passes qui nous ont incité au débat collectif et à la réflexion individuelle. Mes remerciements à eux.

Traduction : Isabelle Cholloux

PASSE, TÉMOIGNAGE, TRADUCTION¹

Elisabete Thamer
Paris, France

Des termes qui traversent les élaborations de Lacan sur la passe, ceux de « témoignage » et « témoigner » sont parmi les plus constants. Utilisés dès la « Proposition du 9 octobre 1967 », on retrouve encore le terme « témoigner » dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », soit jusqu'à la fin de son enseignement.

On les emploie naturellement, comme s'il allait de soi que *le parler* dont il est question dans la passe soit qualifié de *témoigner*. Qu'est-ce que témoigner ? *Témoigner*, ce n'est pas un parler quelconque. Ce n'est pas un dialogue, ce n'est pas un exposé ou un rapport. C'est un parler qui atteste (< lat. *testimonium, testis*), qui a trait à la preuve, qui manifeste, qui fait connaître, qui démontre. On témoigne de ce qu'on a vu, entendu ou connu, *soi*.

Il est intéressant remarquer que Lacan emploie les termes témoigner/témoignage/témoin à toutes les étapes du dispositif de la passe, voire à son produit, l'analyste de l'École (l'AE). Le passant est celui qui se risque « à *témoigner* au mieux de la vérité menteuse² » ; le passeur accueille ce *témoignage* et témoigne à son tour auprès du cartel de la passe³ ; les membres du cartel sont eux-mêmes des « *témoins*⁴ » ; on attend de l'analyste de l'École, l'AE, qu'il puisse « *témoigner* des

¹ Travail produit au sein du cartel permanent du CIG (2018-2020) : *Que dire de « notre » expérience de la passe ?* Autres membres du cartel : Rosa Escapa (Espagne), Vicky Estevez (France), Albert Nguyễn (France), Dominique Marin (France) et Ana Laura Prates (Brésil).

² J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

³ Cf. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 255.

⁴ *Ibid.*

problèmes cruciaux au point où ils en sont pour l'analyse⁵ », pour ne citer que quelques occurrences.

Quelle est donc la spécificité de ce parler qui est en jeu dans le dispositif de la passe ?

Une étrange rhétorique

Le dispositif de la passe proposé par Lacan est un dispositif de parole complexe, notamment en ceci qu'il est un dispositif à la fois antirhétorique et performatif (pas exactement au sens austinien). Presque un oxymore donc. Je m'explique. Nous avons, d'un côté, un dispositif langagier dans lequel celui qui témoigne vise à convaincre – en l'occurrence le cartel de la passe – qu'une analyse a eu lieu et qu'un analyste y est advenu. Cela décrit exactement l'action classiquement définie comme rhétorique, c'est-à-dire un parler qui vise à emporter la conviction d'un public/jury.

De l'autre côté, l'immixtion de deux passeurs entre celui qui veut convaincre et ceux qui doivent être convaincus – les membres du cartel – amenuise ou accroît (incalculable !) le pouvoir rhétorique du récit initial. Quelqu'un qui raconte quelque chose à quelqu'un qui le raconte à quelqu'un d'autre, tout y est pour que ça rate. En tout cas, tout y est pour brouiller la communication, faisant émerger une performance autre⁶. Nous pourrions dire que ce dédoublement du récit par les passeurs est une sorte de pare-persuasion des dits formels du témoignage (sans compter la soustraction de la séduction éventuelle de l'image du corps du témoin/passant).

Nous avons ainsi dans le dispositif de la passe deux « obstacles » de taille à la transmission/démonstration qui y est attendue. Il y a, d'une part, l'obstacle formel propre au dispositif que je viens de décrire, celui qui interpose deux passeurs au témoignage qui doit emporter la conviction du cartel. Et, de l'autre, l'impossibilité structurale de transmettre par la parole articulée ce qui est central dans l'expérience analytique : « aporie de son compte rendu », disait Lacan⁷. Qu'il s'agisse du désir (incompatible avec la parole⁸ y compris donc celui de l'analyste), de l'objet, de l'acte (où le sujet est subverti), de la jouissance opaque du symptôme, au encore du dire (qui ex-siste aux dits)... Autrement dit, tout ce qui est au cœur de l'analyse demeure fondamentalement intransmissible et hors de prise pour le sujet lui-même.

⁵ *Ibid.*, p. 244.

⁶ Le terme *performance* recouvre un champ sémantique assez large. Selon Émile Benveniste, ce terme ne fait que « ramener en français une famille lexicale que l'anglais a prise à l'ancien français : *perform* vient de l'ancien français *parformer* [parfaire] ». Cf. É. Benveniste, « La philosophie analytique et le langage », *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, « Tel », 1966, p. 270-271, n. 4. Dans son utilisation actuelle, *performance* peut signifier « résultat, exploit, événement » ; il est également utilisé dans le domaine artistique, sportif et plus techniquement en linguistique (p. ex. Noam Chomsky, qui différencie *performance* et *compétence*) et en philosophie du langage (p. ex. la théorie d'« acte de parole », *speech act*, élaborée par John Langshaw Austin). J'ai choisi ce terme pour préserver précisément ce vaste champ sémantique, y compris son ambiguïté. J'entends *performance* dans le fil qui va des sophistes à Austin, en passant par la lecture qu'en fait Barbara Cassin. Selon elle, *performance* serait la bonne traduction pour le mot grec *epideixis* (démonstration, ce qui est montré là, devant). Ce terme porte ainsi la notion d'événement et de réussite qui, dans ces exemples, sont essentiellement liés à la parole qui produit événement. Cf. B. Cassin, *Quand dire, c'est vraiment faire. Homère, Gorgias et le peuple arc-en-ciel*, Paris, Fayard, « Ouvertures », 2018, p. 10 sq.

⁷ Cf. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », *Autres écrits*, op. cit., p. 263.

⁸ Cf. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 641.

Une performance autre

Dans son intervention à Barcelone, intitulée « Ce qui ne se garantit pas », Colette Soler avait parlé de la *performance*, y compris de la performance dans la passe⁹. Il est certain – au vu de ce qu'elle comporte d'antirhétorique – qu'une passe qui aboutit à une nomination est une performance de transmission. La question qui se pose à partir de là est savoir qu'est-ce qui convainc dans les témoignages de passe, qu'est-ce qui *performe* dans cette performance ? Est-ce une performance des dits du récit ? Est-ce la façon dont ça se dit ? Ou est-ce quelque chose d'autre ?

Dans ma courte expérience dans les cartels de la passe (mais aussi de mon expérience comme passeur), deux sortes de témoignage semblent se profiler. Il y a des témoignages qui se concentrent essentiellement sur l'histoire de vie du passant et des effets thérapeutiques de l'analyse (toujours précieux !) ; et il y a ceux qui essayent de transmettre un savoir acquis sur *comment* leur analyse a opéré pour aboutir à la transformation dont ils témoignent. Pour la passe, le témoignage sur les transformations qui indiquent des allègements symptomatiques ne suffisent pas à nommer quelqu'un analyste de l'École, même s'il est signe de l'efficacité du discours analytique.

Ce qu'on attend de la passe est, me semble-t-il, un témoignage de *transformation*, c'est-à-dire celui d'un changement qui aura été aussi formateur pour l'analysé. Le témoignage de cette *transformation* opérée par l'analyse ne se résume pas aux effets dits thérapeutiques, mais il atteste d'un revirement radical opéré sur la demande qui a soutenu le processus analytique, soit la chute du savoir supposé et attendu de l'analyse. Cela présuppose nécessairement un changement face à ce que l'analyse n'a pas pu apporter au sujet, un aperçu sur ce qui demeure d'incurable et d'impossible à savoir. C'est cette transformation qui peut éventuellement *dé-montrer* (< gr. *epi-deixis*) qu'un pan du réel a été entraperçu dans une analyse. Cela peut éventuellement témoigner – faire apparaître (*apo-phanesthai*) – l'ex-sistence d'Un-dire nouveau, celui *de l'analyse* et qui n'est plus celui de la demande (voir « L'étourdit¹⁰ »).

Traduire

Aux défis de transmission décrits plus haut, il s'ajoute à « notre » expérience de la passe une particularité : sa traduction. Depuis sa création, les cartels de la passe dans notre École sont internationaux. Est-ce un atout ou un désavantage pour la passe ?

Contrairement à ceux qui pensent que notre petite Babel à nous est un handicap pour la passe et pour sa transmission, à savoir le fait qu'il est impossible que *tous* les membres du cartel parlent la même langue que celle du passant et des passeurs, je tends à penser, pour ma part, que cela est plutôt une vertu. Malgré quelques difficultés d'ordre pratique car il faut au moins que quelques membres ne soient pas strictement monolingues, deux vertus me semblent ressortir de cette pratique internationale de la passe.

Premièrement, cette modalité de constitution des cartels enlève la dimension *entre soi*, c'est-à-dire qu'elle diminue le risque toujours présent que l'on soit influencé par des jugements a priori, au cas où l'on « connaisse » les performances locales d'un collègue devenu passant. Bien entendu, les cartels sont toujours constitués de façon à éviter ce que l'on appelle des « incompatibilités », mais c'est un fait que les cartels internationaux contribuent à une évaluation plus neutre, moins perméable à des jugements autres que celui porté sur témoignage recueilli.

⁹ C. Soler, « Ce qui ne se garantit pas », *Wunsch*, n.19, février 2019, p. 45-47.

¹⁰ « Le dire de l'analyse en tant qu'il est efficace, réalise l'apophantique qui de sa seule ex-sistence se distingue de la proposition. » J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, op. cit., p. 490.

Deuxièmement, il est certain que des dits peuvent éblouir celui qui les entend. Ils peuvent éblouir tant par ce qui est dit que par la façon dont ça se dit, et cela dépend en grande partie des habilités singulières de maniement d'une langue donnée et qui peut le cas échéant séduire et convaincre. Tout cela a déjà été développé depuis les penseurs grecs, qui ont très tôt compris qu'un discours bien tourné peut convaincre sans même être encombré par le vrai.

L'impression causée par des dits dans une langue qu'on partage, pourrait peut-être amener les membres du cartel à conclure trop vite sur la portée d'un témoignage, alors que l'on sait qu'il y a précisément aporie du compte rendu quant à une partie essentielle de l'expérience analytique. En revanche, le fait de devoir passer les témoignages par au moins deux autres langues que la leur aurait, à mon avis, des effets intéressants pour la passe. Pourquoi ? Car en passant le témoignage au tamis de la traduction, on brise nécessairement (encore !) la puissance de la rhétorique formelle des dits, et pourrait contribuer à que l'on puisse suivre les rails d'une autre performance, celle d'Un-dire ex-sistant aux dits d'une performance discursive.

Bien entendu, il n'est pas exclu que l'on puisse saisir cela au sein d'une même langue, mais il me semble que le moulinet de la traduction est plutôt un atout, pas toujours aisé pour ceux qui s'y prêtent, mais un atout pour la passe. Même pour les dits qui révèlent la position fantasmatique du sujet, plus facilement énonçables, on gagnerait plus qu'on ne perd en passant par le crible de la traduction, car cela permet au cartel de saisir davantage la logique qui préside à l'écriture des dits plutôt que leur signification.

Tout cela sans évoquer le fait que la langue dont est fait l'inconscient est toujours singulière et néologique. Ce qui veut dire que témoigner c'est déjà traduire, c'est faire passer – *trans-mettre* – ce qui est strictement à soi à une communauté. Là, les mots pour dire offerts par la doxa en vigueur font bien souvent office d'interprète de l'impossible à dire. Aux cartels de la passe d'y discerner le signe d'une *trans-formation* analytique.

EN-CAS D'URGENCE

Nicole Bousseyroux
Toulouse, France

La fin d'une psychanalyse porte la marque d'une satisfaction. Qu'elle *satis-fasse* est l'urgence à quoi préside l'analyse, nous dit Lacan dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », la question étant de savoir « comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence¹ ». C'est un devoir pour celui qui, ayant fait l'expérience de cette satisfaction de fin, est passé au psychanalyste. Il doit mettre cette satisfaction obtenue à la fin *au départ de sa pratique*. Dans l'un de ses manuscrits², Lacan écrit : « J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas *aux*, mais *les autres* ». Il ne s'agit pas de servir à la jouissance de l'autre du discours analytique, autre qu'est le sujet qui y parle. Il s'agit de servir cet autre, de *servir sa cause*. Lacan dit avoir appris l'urgence de servir une cause qui n'a rien affaire avec le service d'un client ou le service de la messe. Il a appris à se dévouer au service des cas d'urgence, à « être au pair avec ces cas », à « faire avec eux la paire³ ». C'est paradoxal, dans la mesure où le psychanalyste, ce n'est pas SOS médecin ni SOS

¹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

² J. Lacan, *Œuvres graphiques et manuscrites*, Catalogue de la vente Artcurial n° 01021, 2006, manuscrit 83, p. 48.

³ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 573.

Amitié. L'urgence dont il est question n'est ni une urgence médicale ni une urgence psychiatrique, qui exigent une intervention immédiate. Le risque n'est pas du même ordre, il est pulsionnel. Il porte sur ce qui de Thanatos se satisfait dans le langage et fait du parler analysant un cas d'urgence.

Faire la paire avec ces cas : analyste et psychanalysant même urgence ? Non. On peut dire qu'il y a deux sortes d'urgences dans le discours psychanalytique, selon la place qu'elle concerne dans ce discours. Il y a l'urgence qui porte sur le côté droit du quadripode de ce discours, là où s'inscrit le S barré du sujet psychanalysant. Là, c'est l'urgence subjective du cas qui parle en analyse, avec laquelle, à l'écoute de laquelle l'analyste a à être au pair. Et puis il y a l'urgence qui concerne le côté gauche de ce discours. C'est l'urgence propre au psychanalyste en tant qu'il occupe la place de l'objet *a*, de son semblant qu'incarne l'analyste par son silence. L'urgence, pour l'analyste, c'est l'urgence de l'acte psychanalytique et de la hâte qu'il implique pour que son « j'y arrive » se vérifie en lui. Le cartel de la passe a à être au pair avec cette urgence de l'acte qui a lieu du dire qui ex-siste des dits que les passeurs y déposent. Il a à se vouer à satisfaire l'urgence propre au témoignage du passant qui du cartel attend un retour, il a à y satisfaire dans sa façon d'y répondre, de se prononcer sur la réception de ce témoignage, avec tout le tact que sa réponse exige quand elle est négative.

Une urgence est à satisfaire à chaque séance d'analyse. Elle tient d'abord à l'exigence dans laquelle l'analyste se trouve d'avoir à mettre un terme à la séance qui, de faire point d'arrêt à la parole analysante, satisfasse au mirage de la vérité. Elle requiert aussi, mais c'est plus difficile à opérer, une coupure qui produise un effet de réel, un effet de hors sens pour le psychanalysant. Cette coupure vient de l'objet *a* dont l'analyste se fait l'agent. C'est par là que l'analyste peut se vouer à satisfaire les cas d'urgence subjective de chaque analysant, là où le parler presse le parlant d'en dire toujours plus.

Les cas d'urgence subjective procèdent de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse dont l'analyste se doit d'urgence de servir la cause. L'analysant vient en analyse à cause de son inhibition, à cause de son symptôme, à cause de son angoisse qui, à un moment donné, lui deviennent insupportables, embarrassants, oppressants. L'analyste a à apprendre l'urgence de la servir, cette cause, d'y apporter une aide, une aide contre ce qui s'y jouit. Mais comment servir l'angoisse, comment se dévouer à son réel ? Lacan, au début du séminaire *L'Angoisse*, parle du fait que les analystes ne semblent pas être étouffés par l'angoisse, du moins quand ils ne sont pas débutants⁴. C'est un regret, voire une critique de sa part, car il considère ce fait, le manque d'angoisse chez les analystes, comme une sorte de vaccination contre le réel dont l'angoisse est le signe.

L'analyste a avant tout à traiter l'angoisse, son réel. Il n'a pas à faire surgir l'angoisse, même s'il peut arriver que la séance fasse surgir le désir de l'Autre qui comme tel angoisse, il n'a pas non plus à étouffer l'angoisse, à mettre un bâillon sur son réel. A la fin de cette première leçon de *L'Angoisse*, Lacan dit que cette angoisse il faut « la prendre par le bras⁵ », c'est-à-dire en faire sa compagnie, comme dirait Samuel Beckett. L'analyste, dit aussi Lacan, a à se tenir sur le tranchant de l'angoisse, comme signe du désir. Ce tranchant concerne ce qui se passe dans chaque séance d'analyse en tant que ce qui s'y dit est motivé par une demande inconsciente dont l'analysant ignore les tenants et les aboutissants. Or c'est ce que l'analyste a à satisfaire, sans pour autant se précipiter à y répondre. Car l'analyste, c'est bien connu, ne répond pas à la demande. Il ne se voue pas à satisfaire le tout-venant de la demande.

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 13.

⁵ *Ibid.*, p. 17.

Qui se voue, s'emploie à satisfaire ma demande ? C'est mon boulanger, quand je lui demande une baguette de pain bien croustillante. Il s'y voue aimablement, donnant-donnant : à condition que je le paye. L'analyste aussi, on le paye, mais ce n'est pas donnant-donnant. On ne lui donne pas son dû pour l'objet qu'en parlant on lui demande et dont on ne sait rien, car c'est l'objet qui n'a pas de prix et qui fait tout le coût d'une psychanalyse. L'objet de la psychanalyse est sans valeur et hors de prix.

Je reviens à mon boulanger chez lequel je vais, rue des Filatiers, la rue commerçante de ceux qui tissent le fil de lin de la Demande. C'est un boulanger spirituel, aussi spirituel que la belle bouchère chère à Freud. Quand je lui demande, non pas une baguette de pain, mais quand je passe lui demander, en fin d'après-midi, une chocolatine ou un croissant bien chaud de sa dernière fournée, il me dit, comme il le dit chaque fois avec malice à ses clients et clientes dont il suppose qu'à cette heure-ci ils ont un petit creux : « C'est pour une urgence ! » Il me le dit au cas où, en me tendant une petite serviette en papier, si jamais je voulais consommer mon petit en-cas sur le chemin. Mon boulanger sait anticiper le désir du petit en-cas de l'autre, et, en plus, il sait m'offrir ce qu'il faut pour ne pas me tacher. Il est plein d'esprit, mon boulanger. Il est lacanien, il sait se vouer à satisfaire les en-cas d'urgence.

Nous savons que Lacan a noué borroméennement à trois la demande avec le refus et l'offre⁶. C'est le nœud qui convient pour montrer que *je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça*. Cette formule « je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça » est la demande fondamentale dont se fonde le discours de l'analysant⁷. Je, le « Je » qui parle en analyse et dont la parole est conditionnée par ce qu'il énonce et ce qu'il ne dit pas⁸, je demande à l'analyste de me refuser ce que je lui offre parce que c'est pas ça. Ce « *c'est pas ça* » est ce qui se serre dans le nœud du parler analysant. Il s'agit de l'objet *a* en tant que réduit à un pur coïncement entre la demande, l'offre et le refus et dont le psychanalyste se voue à satisfaire l'en-cas, qui est de première nécessité parce que c'est une urgence pulsionnelle qui ne saurait attendre.

Il nous faudrait, dans notre École, dans ses cartels de la passe, des boulangers pétris du réel de ce nœud-là, des boulangers passeurs de l'en-cas de la cause psychanalytique. Mon boulanger sait quelque chose de cela, bien qu'il soit un non-analyste. Pussions-nous avoir des non-analystes assez boulangers, assez pétris du réel pour satisfaire l'en-cas au-delà de la demande. Lacan nous dit que la fin de l'analyse est marquée d'une satisfaction⁹. Cette satisfaction porte sur le sinthome, qui est ce qui reste à la fin du symptôme pour lequel on est venu en analyse. À la fin, il s'agit de se satisfaire du sinthome, de son « tout, mais pas ça¹⁰ ». La fin de l'analyse c'est quand ce que serre le nœud du parler devient singularité qui objecte aux universaux et que son « *mais pas ça* » satisfait.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 91.

⁷ *Ibid.*, p. 92.

⁸ J. Lacan, « Impromptu sur le discours analytique », *Scilicet n° 6/7*, Seuil, 1976, p. 63.

⁹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits, op. cit.*, p. 572.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 14.

LA PAILLE OU LA POUTRE ?

Bernard Nominé
Pau, France

Au moment où mon mandat au CIG s'achève, c'est aux passants qui nous ont offert généreusement leur témoignage, sans que nous puissions, en retour, leur délivrer le titre qu'ils ont peut-être convoité, que je pense en priorité. Je voudrais les remercier de nous avoir donné un point de vue irremplaçable sur ce qu'est la pratique de la psychanalyse dans notre École aujourd'hui.

Les cures sont longues, voire très longues, mais ont permis, à chaque fois, la résolution des symptômes qui en avaient motivé l'entrée. Ce qui est frappant, c'est que le passant ne repère pas forcément la logique de la levée de ses symptômes. Mais, le cartel doit-il attendre cette démonstration ? Je n'en suis pas sûr. L'important c'est que la cure ait eu des effets thérapeutiques et le cartel n'a aucune raison de mettre en doute cet effet résolutif.

Ces effets sont imputables au transfert et ce qui se passe dans les cures aujourd'hui ne dément pas la classique dynamique freudienne dans laquelle la cure induit la névrose à produire du transfert et à cesser de produire des symptômes. Toute la question reste de savoir comment la cure peut se conclure dans cette optique où l'analyste a pris la fonction du symptôme. C'est là que le temps joue sa partie dans ce long processus de séparation. L'usure y est peut-être un facteur plus déterminant que la hâte ; c'est un peu dommage, mais c'est comme ça.

La séparation d'avec l'analyste-symptôme suppose que l'analysant ait inventé une autre solution pour accommoder l'économie de sa jouissance. Si l'analyse est terminée, on peut donc supposer que le passant a trouvé cette solution. Mais doit-on attendre qu'il le démontre ? Certainement pas ! Une telle démonstration ne pourrait être qu'un trompe-l'œil. C'est surtout au travers de ce que le passant aura témoigné de sa vie, de sa pratique, que le cartel pourra se faire une idée de cette solution. Parce que s'il y a une chose que l'expérience de l'analyse et ma participation dans les cartels de la passe m'a enseigné – c'est un peu court, me direz-vous – c'est que *chacun reste structurellement dupe de sa jouissance*. Ça pourrait même être une définition de ce fameux concept dont on fait tellement cas dans nos milieux ; la jouissance serait l'angle sous lequel on ne se voit jamais alors qu'on y piétine en permanence. Certes, on la perçoit facilement chez l'autre, c'est la fameuse paille qu'on repère dans son œil, mais la sienne propre, c'est la poutre qui rend aveugle.

C'est pourquoi la passe reste dans l'impasse si l'on s'attend à ce que le passant puisse y dénoncer sa jouissance. Mais alors, est-ce au cartel de savoir repérer ce que personne ne peut repérer pour soi-même ? Pourquoi pas, mais cela irait dans le sens de conforter le cartel dans sa fonction de jury, ce que, personnellement, j'ai du mal à assumer. Qui sommes-nous, en effet, pour juger ?

J'ai toujours été frappé par le fait que Freud n'ait pas mentionné que juger est une tâche aussi impossible que celles de gouverner, éduquer ou psychanalyser. Le juge s'excepte-t-il de la condition humaine pour pouvoir juger ses semblables ? Celui qui ne se ferait pas la dupe de cette position serait dans l'impossibilité d'assumer sa tâche.

En ce qui nous concerne, comme jury dans la passe, nous exceptons-nous de la structure qui fait que la jouissance résiste au savoir ? Certainement pas, mais pourtant, il faut convenir qu'endosser la fonction d'expert en pailles ophtalmiques n'a rien d'impossible ni d'exceptionnel.

Ceci étant dit, que faisons-nous dans les cartels de la passe ? Avec le matériel que l'on nous a transmis, nous essayons de dégager ce qui a permis à celui qui se présente dans le dispositif de se séparer de son analyste-symptôme de la meilleure façon, c'est à dire sans esquivier le moment

de rencontre avec l'essentiel qui est ce point d'impossible à savoir, d'impossible à dire, d'impossible à penser même, que le transfert recouvre. Lorsque l'on croit avoir repéré la logique qui a pu conduire à cette séparation alors nous nommons, et ce nom est un pari sur le fait que la personne pourra transmettre à notre communauté quelque chose sur le désir de l'analyste comme elle a su le transmettre à ses passeurs et comme ces derniers auront su nous le faire passer.

Si j'ai remercié les passants, je voudrais aussi remercier les passeurs. La plupart ont rempli leur fonction avec enthousiasme et se sont montrés à la hauteur de la tâche. Si l'expression est consacrée, elle ne convient pas vraiment au passeur à qui on ne demande pas de se hisser de quelques degrés pour fonctionner. Sa qualité première n'est pas une affaire de hauteur mais plutôt de temporalité. Il s'agit que le passeur soit à l'heure de ce rendez-vous, qu'il ait été désigné, à juste titre, par son analyste qui aura reconnu qu'il était dans cette heure-là. Il faut rajouter que cette année, du fait de la pandémie, les passeurs ont dû patienter un bon moment avant de pouvoir rencontrer le cartel. Nous craignions que cela soit un obstacle. Cela n'a pas été le cas. Ce temps de latence important ne les a pas empêchés d'être à l'heure de leur rendez-vous.

Enfin, un regard sur le bilan. Notre CIG a écouté vingt passes et n'a réussi qu'à nommer deux Analystes de l'École. Ce n'est pas beaucoup. D'après ce que je sais, c'est une proportion habituelle. C'est un peu décevant. Pourtant, cela ne décourage apparemment pas les candidats qui se présentent dans le dispositif ni les collègues qui font candidature au CIG.

Drôle d'épreuve que cette passe que nous continuons à faire fonctionner alors qu'elle génère pas mal de déceptions : déception de celui qui n'a pas décroché la timbale, déception du cartel qui aurait aimé pouvoir nommer mais qui ne le peut pas, déception de ceux qui ont été nommés et auxquels l'École n'est pas très attentive, sans compter la déception de la communauté d'École qui, passé l'émerveillement des premières interventions, ne manifeste pas beaucoup d'attente vis-à-vis du travail de ses AE.

Et pourtant, malgré ces attentes déçues, le dispositif fonctionne. Je crois que cela s'explique par le fait que tous ceux qui ont fréquenté ce dispositif, à quelque titre que ce soit, sont satisfaits d'y avoir participé. Que le point visé soit, pratiquement à chaque fois, raté ne décourage pas. Cela semble indiquer que, bien que la passe n'offre que peu de garanties à celui qui voudrait obtenir un titre, bien qu'elle vise un point dont aucun Autre puisse se porter garant, elle reste une référence dans notre communauté d'École. Autrement dit, ce qui compte ce n'est pas le point que l'on vise mais c'est le chemin que l'on parcourt. La passe offre, à qui le souhaite, de mesurer le chemin qu'il a parcouru dans son analyse.

Si j'osais, je vous offrirais bien un bon mot en résonance avec le titre de mon billet, pour conclure ce texte bien sérieux et finir cette année pas rigolote. C'est le comble de l'économie selon Alphonse Allais : « *Coucher sur la paille que l'on voit dans l'œil de son voisin et se chauffer avec la poutre que l'on a dans le sien.* »

DOSSIER SPÉCIAL : « PRÉLUDES »

ORTHODOXIE ET HÉRÉSIE

LES SAVOIRS DANS LA PSYCHANALYSE

L'HÉRÉSIE LACANIENNE

Ana Laura Prates
São Paulo, Brésil

Étymologiquement, hérésie renvoie à choix. Dans certains textes anciens, y compris la Bible, *hairesis* pouvait aussi signifier opinion (*doxa*), donnant lieu à diverses interprétations. Son usage s'est peu à peu stabilisé et a fini par faire référence à des positions contraires aux doctrines et aux dogmes de l'Église, un choix dissident de ce que serait l'opinion vraie, orthodoxe. Mais pourquoi amener dans la psychanalyse un terme provenant du champ de la religion ? Dans le séminaire *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan, qui venait de rompre son lien institutionnel avec l'IPA – représentante de l'orthodoxie et du dogmatisme présent dans le champ psychanalytique – a comparé sa position à l'excommunication du judaïsme subie par Spinoza, dont l'œuvre, *Traité théologico-politique*, a également été interdit par la suite par les théologiens chrétiens. À plusieurs reprises, Lacan a assimilé l'IPA à l'Église en termes de structure des liens sociaux, comme Freud le décrit dans le texte *Psychologie des masses et analyse du moi* : une sorte de relation entre pairs soutenue par l'identification au leader, en l'occurrence, celle qui s'établit à partir de la relation au savoir.

En 1964, Lacan propose un nouveau mode de formation pour les psychanalystes, en reprenant le sens grec, pour le nommer *École* : un lieu de conférences, de débats et de libre pensée. L'École subvertit exactement la relation entre le savoir et la vérité, en cohérence avec celle engendrée par la subversion du sujet de l'inconscient, notion qui, bien que liée historiquement aux religions monothéistes et, surtout, au discours de la science, est en même temps radicalement originale dans la culture, dénaturant les conceptions triviales de langage et de corps et le rapport homme-femme. Dans les années 1970, Lacan a radicalisé cette dénaturalisation en utilisant un objet topologique, le lien borroméen, qui, de par ses particularités, permet d'opérer une homologie avec l'espace de l'être parlant, en soulignant l'équivalence des registres réel, symbolique et imaginaire : RSI, trois lettres qui en français sonnent comme HÉRÉSIE. Deux sens, mais un même savoir.

Nous revenons donc à l'hérésie, non seulement à travers l'étymologie, mais à travers l'homophonie, plus cohérente avec la prédominance de la fonction poétique du langage en tant que matière première avec laquelle le psychanalyste opère sous transfert. *L'hérésie lacanienne* reprend donc la trinité, mais il ne s'agit plus de trois pour en faire Un. Il s'agit, au contraire,

d'indiquer l'impossibilité pour l'Un d'atteindre le deux de la relation, en produisant le trois borroméen : RSI. Le parlêtre est cardinal : il ex-siste dans le corps vivant qui jouit, insiste dans la parole qui tue la chose et produit le *corps* (cadavre), et consiste en l'image reflétée dans le miroir.

Depuis Freud, et encore aujourd'hui au XXI^{ème} siècle, c'est toujours à travers le symptôme, quel que soit son nom actuel, que nous pouvons manipuler quelque chose qui vient du réel par la pratique du bavardage. C'est une hérésie qui implique un savoir à la place de la vérité, tributaire d'une singularité imprononçable dont les conséquences, cependant, seront recueillies dans le témoignage de la passe. C'est l'option que nous avons choisie.

L'HÉRÉSIE DE L'IMPOSSIBLE

Camila Vidal
Vigo, Espagne

Je vais commencer par poser une vérité de Perogrullo¹... *c'est perdu mais c'est là* ; et nous le savons parce que cela a des effets.

Par conséquent, ce n'est pas exactement un manque.

Il n'y a pas de zéro, mais une inquiétante présence invisible, néanmoins présente.

Après tout, c'est ça le chemin d'une analyse : le passage de l'idée qu'il manque quelque chose et qu'il y a un autre qui pourrait y remédier (car en fait c'est lui qui me l'a pris) ainsi que l'expérience de l'impossible qui nous permet de cesser de demander inconditionnellement à l'Autre ce qui nous manque, comme s'il s'agissait d'un bien, et de transformer cet impossible en moteur du désir.

Le désir, soutenu par cet impossible, est ainsi toujours un peu hérétique, surtout si on le compare au désir insatisfait – comme celui de la belle bouchère qui ne peut désirer que du saumon, quelque chose d'assez orthodoxe, ou tout autre chose qui puisse manquer à quelqu'un d'autre ou qui puisse lui être enlevé – ou au désir impossible de l'obsessionnel qui suit la même logique. Dans la psychose, ce qui manque revient du réel, ce qui était resté dehors revient, avec une présence extrême et perplexe, preuve évidente que ce n'est pas quelque chose qui manque. Ce retour de l'impossible suppose aussi l'apparition de l'hérésie.

On pourrait se poser la question sur ce qu'il y aurait de bon dans l'hérésie en comparaison à l'orthodoxie. L'hérésie est moins ségrégative, c'est pourquoi, bien souvent, les possibilités d'invention apparaissent plus « facilement » dans les structures psychotiques que dans les névroses, que l'orthodoxie phallique rend sans aucun doute difficiles.

Je reprends ainsi « l'abri de l'impossible » en tant que fonction à maintenir pour l'École, comme l'affirme sans ambages Lacan. Dans l'École – celle-ci ou une autre – *protéger l'impossible/se mettre à l'abri de l'impossible* ne peuvent peut-être pas aller l'un sans l'autre, ce qui nous confronte à un

¹ N. T. : Dans l'original « *una verdad de Perogrullo* », qui équivaut en français à une *lapalissade* (*Monsieur de La Palisse*), « affirmation ou réflexion naïve par laquelle on exprime une évidence ou une banalité » (cf. <https://www.cnrtl.fr/definition/lapalissade>).

nouvel impossible, dont nous ne pourrions certainement pas nous débarrasser, mais qui nous oblige à un travail permanent de faire quelque chose avec ça.

En tant que psychanalystes, nous ne pouvons pas non plus faire face en permanence à cet impossible, ni même de temps en temps, nous devons également nous protéger, rester à l'abri. Il est essentiel d'essayer de maintenir cette tension entre les deux questions. L'hérésie permanente est impossible, sauf peut-être pour Joyce et certainement quelques autres, sans quoi elle finit par devenir elle-même orthodoxie ; sinon, posons la question à Luther, n'est-ce pas ?

C'est vers ce petit espace que nous devons orienter notre regard pour nous exposer et en même temps nous protéger de l'impossible d'une École.

Traduction : Elisabete Thamer et Vicky Estevez

LES TENTATIONS DE L'ANALYSTE

Julieta De Battista
Buenos Aires, Argentine

Lors de notre dernière Rencontre internationale de l'École, j'ai essayé d'avancer à propos de l'interrogation concernant la méconnaissance propre à la pratique analytique : la négation systématique du réel en jeu. Si cette méconnaissance est une touche caractéristique de l'analyse – méconnaissance des symptômes, du réel, de l'acte – alors la question sur les opérations défensives que ce matériel radioactif de l'analyse peut provoquer sur les analystes peut en effet s'imposer.

Une analyse commence par un « ne pas vouloir savoir » de l'inconscient et peut conduire dans certaines occasions à l'horreur de l'acte. Cette touche persiste pourtant, c'est pourquoi il n'y a pas de cure de ce réel. Il en résulte que ce n'est pas quelque chose qui puisse « se regarder en face », comme le soleil et la mort. Pourtant ce caractère indomptablement révoltant peut parfois prendre des allures politiquement correctes lors de la transmission, avec ses effets de séduction, de fascination et de sédation. L'opinion correcte – l'orthodoxie – peut être une mélodie à laquelle s'identifier lors de certaines occasions dans les Écoles de psychanalyse. C'est une mélodie contagieuse qui colle, une de celles qu'on ne peut empêcher de répéter : un hit tentateur et collant. On peut la reconnaître au caractère sédatif de son tintement et à la lourdeur de son obéissance automatique et répétitive. Elle ne réveille pas, elle calme. Elle n'incommoder pas, elle rassure.

Paradoxalement, l'orthodoxie pourrait ainsi se transformer en une autre modalité du ne pas vouloir savoir, en défense face à l'angoisse que la rencontre avec l'hétérité produit. Alors tous hérétiques ? Cela pourrait être une autre forme du politiquement correct, exalter l'hérésie en tant que modèle à suivre. L'hérésie d'hier peut devenir la doxa d'aujourd'hui. Il est probable que la doxa psychanalytique que nous reconnaissons comme telle provient de l'élaboration, de ce qui a décanté des hérésies freudiennes suffisamment dépouillées de leurs éléments gênants. Nous pourrions certainement trouver dans une certaine orthodoxie une fonction défensive, peut-être un apport de protection, un refuge et cela peut être nécessaire à certains moments. Il pourrait alors y avoir des transmissions où cette pente défensive l'emporte davantage. Je me demande alors quel type de refuge nous offre notre École ? Quel impact cela a-t-il sur le dispositif de la

passé ? Est-ce que la présence du conflit, de la controverse, de la discussion, de l'inattendu ne serait pas ce qui viendrait trouver ce qui est supposément correct et cela ne serait-il pas ce qui est attendu d'un analyste ?

En allant par-là, je crois que le débat sur la convergence ou l'identification entre la fin de l'analyse et la passe sur-dimensionne la question de la fin et peut rendre flou les conditions qui débouchent sur le virage de l'analysant à l'analyste. Il pourrait y avoir eu la passe avant ou après la fin. Il peut y avoir eu une fin d'analyse et qu'il n'y ait pas la passe. Donc cette relation laissant penser à des liens très étroits entre la fin de l'analyse et la passe tend à méconnaître la brèche entre la fin d'analyse et la passe. Je propose de le démontrer à partir d'une distinction que nous trouvons chez Lacan insistant sur le savoir-faire et sur le savoir être rebut.

En 1976¹, Lacan définit la fin de l'analyse par ce savoir-faire avec le symptôme : « savoir le débrouiller, le manipuler ». Mais ce savoir-faire ne concerne que la fin de l'analyse et pas l'avènement du désir de l'analyste. C'est davantage, ce savoir-faire n'est pas propre à l'analyse. De fait, dans le *Séminaire XXIII*, le savoir-faire est défini comme « l'art, l'artifice, ce qui donne à l'art – à l'art dont on est capable – une valeur remarquable² ». Lacan dit de Joyce que c'est un homme de *savoir-faire*, c'est-à-dire un artiste³, et il s'interroge durant tout ce séminaire sur la façon dont Joyce a réussi, grâce à son œuvre, à accéder à cette notoriété et à maintenir occupés tous ces gens. Mais Joyce n'y est pas arrivé par l'analyse. Donc ce savoir-faire avec le symptôme n'est pas quelque chose qui permette de reconnaître l'analyste, nous le trouvons aussi chez l'artiste. Il pourrait y avoir des fins d'analyse qui débouchent sur ce savoir-faire avec le symptôme ou même des gens qui y arriveraient sans analyse. Ce savoir-faire ne conduit pas nécessairement à l'acte analytique, il peut mener à un acte artistique. D'autre part, se pose la question de la « valeur remarquable » de ce savoir-faire qui débouche sur une autre question, celle de la notoriété et si elle convient à la pratique analytique, même à propos de la reconnaissance que l'analyste peut attendre de son travail.

Je continue à avancer sur la distinction proposée par Lacan puisqu'il place, dans ce séminaire, la question du savoir-faire et de la notoriété du côté de l'artiste et qu'il réserve à l'analyste ce savoir qu'il a déjà caractérisé en 73 comme le « savoir être un rebut⁴ », condition de possibilité nécessaire – mais pas suffisante – de l'émergence du désir de l'analyste. Je rappelle ses propos : il s'agit pour Lacan de savoir être un rebut à partir du moment où l'on a cerné sa cause à l'horreur de savoir mais à cela s'additionne la note d'enthousiasme. Cela en fait la « marque », la condition qu'il faudra reconnaître dans l'analyste qui court le risque de se présenter à la passe en outre de la condition de l'analyste fonctionnaire qui s'autorise de lui-même. Je parle de cette condition de possibilité parce qu'il ne va pas de soi que le savoir être un rebut se colore d'enthousiasme. Lacan évoque la possibilité de la dépression et, de fait, il faudrait différencier un savoir être un rebut du fait de s'identifier au rebut, ce qui est propre à la mélancolie.

Ce *sicut palea* est renommé en 75 « *ordure décidée*⁵ », position qui convient à l'analyste. En parallèle, s'accroît du côté de l'analyste le savoir être un rebut avec décision et enthousiasme et ce à partir du point où a été cerné quelque chose de sa propre cause à l'horreur de savoir. Il est certain que personne ne va s'embarquer dans une formation si longue et coûteuse pour devenir cela ! Cette proposition se démarque du devoir être ou du vouloir être, elle ne passe pas par les mêmes voies. Dans les débuts d'une analyse, certains aspects liés aux idéaux et au devoir être se

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, L'insu que sait de l'une-bevue s'aile à mourre* (1976-1977), inédit, leçon du 16/11/1976.

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 61.

³ *Ibid.*, p. 118.

⁴ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 124.

démontent souvent. J'entends qu'à la fin de l'analyse se joue également un deuil sur ce qu'on croyait vouloir être et ce qu'on a réussi à faire.

Je veux mettre ici l'accent sur le fait que le désir de l'analyste se sépare d'un vouloir être, cette émergence est perturbatrice, déroutante, même aberrante selon les termes de Lacan dans *Le savoir du psychanalyste*⁶. C'est une émergence qui produit plutôt une sorte de rencontre ignorée, une surprise qui réveille. Horreur et réveil. Chaque analysant compte sur sa propre doxa, l'orthodoxie de son fantasme qui lui apporte protection et sécurité. C'est par rapport à ce principe d'autorité fantasmatique qu'une déviation hérétique peut commencer à se produire insidieusement. J'ai proposé la conception de *clinamen* à propos de cet effort d'appréhension que constitue le dispositif de la passe. *Clinamen*, déviation infinitésimale qui change le cours des choses de façon inaperçue et irrémédiable. Est-ce que le dispositif permet de capter ces déviations imperceptibles qui produisent des émergences inattendues, de petites hérésies ? Est-ce que l'on peut détecter les déviations qui ont conduit à l'aberration du désir de l'analyste ? Par quelles voies la propension de l'analyse a pu mener quelqu'un à la propulsion de l'acte analytique ?

D'une certaine manière, il me semble que l'analyse produit une sorte d'accumulation d'expériences proche du rebut dès le début et pas seulement à la fin. L'analyse commence avec le symptôme et les formations de l'inconscient – qui sont en soi des rebuts hérétiques de la conscience –, elle avance avec le démontage de la doxa fantasmatique, avec la chute de la supposition de savoir, elle défait les croyances religieuses à propos des parents, elle enlève l'amour de la vérité et la jouissance du sens. C'est une traversée de restes, de dépouilles. A chaque méandre de l'analyse apparaît quelque chose de cette expérience de rebut. Est-ce que cette expérience peut déboucher sur un savoir, mener à la dépression ou à l'enthousiasme ? Où va-t-on trouver refuge ?

Traiter la question du désir de l'analyste à travers celle du savoir être un rebut nous amène à un sujet très important pour le fonctionnement quotidien de l'École : celui des compensations ou des reconnaissances que peut attendre un analyste, en sachant que ce n'est pas quelque chose que la pratique analytique va lui fournir. Il n'y a pas de reconnaissance de l'acte analytique, il y en a méconnaissance. Mais nous, les analystes, sommes aussi des êtres humains, assoiffés d'escabeau. Comment supporter la castration de l'escabeau qu'exige la position de l'analyste ? Par quels moyens se cherchent certaines compensations ? Quelle politique est propice à une École qui prétend ne pas être piégée par la prégnance narcissique, par le piège de la compétition, par les transmissions escabellissantes ? Quelle serait une politique qui vise à relancer l'élaboration face aux tentations des analystes ?

Nous vous attendons à Buenos Aires, avec le désir d'une École qui ne cède pas sur son effervescence.

Traduction : Isabelle Cholloux

⁶ J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste. Discussions à Sainte-Anne*, leçon du 1^{er} juin 1972 ; publié dans J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, p. 193-210.

DE L'ORTHO-DOXA

Rithée Cevasco
Barcelone, Espagne

La question du savoir est étroitement liée à celle de ce qui peut être enseigné et transmis. Le dialogue de Platon, *Ménon ou la vertu* nous incite à une réflexion concernant une vérité qui ne peut être enseignée¹. La *lexis* Ortho- Doxa (opinion vraie [OD]) ne se confond donc pas avec une *doxa* quelconque. Ce dialogue fait l'objet de commentaires de Lacan à plusieurs occasions². Je m'en tiens ici à « L'étourdit³ », où Lacan annonce un « progrès » car cette OD « n'a plus pour nous qu'ab-sens de signification⁴ », évidemment de toute signification qui pointe vers l'ab-sens de l'ab-sexe.

La préoccupation de Lacan vise « ce qui du réel s'enseigne », il parie (encore) pour formuler un mathème de ce qui ne peut être enseigné – paradoxe sans doute – concernant « l'impossibilité de dire vrai du réel [qui] se motive d'un mathème [...] dont se situe le rapport du dire au dit⁵ ».

Cependant le dire oublié derrière les dits trouve plutôt un support topologique, à partir d'une surface où tracer le parcours du mur des impossibles -du sexe, du sens et de la signification.

L'OD est localisée sur la surface a-sphérique du cross-cap comme un point (point-hors-ligne) de *fixion*, – quelconque mais nécessaire – dont la chute est produite par une coupure entre les dits et le dire. Que ce point de *fixion* soit nommé par une équivoque, vise l'acte de l'interprétation comme coupure. Mais il y a coupure et coupure⁶. Seule la coupure de double tour, coupure du dire, entraîne la chute du « a » (rondelle sphérique du cross-cap), en tant qu'objet cause du désir et la vérification du sujet en tant que divisé (Bande de Moebius a-sphérique). « Le point donc est l'opinion qui peut être dite vraie de ce que le dire qui en fait le tour la vérifie en effet, mais seulement de ce que le dire soit ce qui la modifie d'y introduire la δόξα comme réel⁷ ». La transformation est donc un passage des dits (coupure d'un seul tour) au dire (coupure de double tour), passage de la *fixion* – symbolique/imaginaire – à quelque chose de l'ordre du réel.

Pourrions-nous situer ces points de *fixion* dans l'histoire et dans la doctrine psychanalytique et en faire le tour qu'il faut ? Par exemple en ce qui concerne nos mythes comme point de *fixion*, d'OD ? En premier lieu les mythes freudiens sans doute : Œdipe et son envers *Totem et Tabou* (auxquels tiennent tant les psychanalystes bienpensants de la signification et de l'idéologie familialiste). Mais aussi les mythes de Lacan : celui de la lamelle, celui d'Evie comme lieu d'origine de *lalangue*. Il ne s'agit pas de les questionner dans le champ du vrai/faux mais de les parcourir traçant ce double tour permettant de les vider de toute signification, pour... pourquoi pas ? éventuellement nous en servir.

¹ Pour Socrate il n'y a pas d'*epistémè* de la vertu. Elle ne peut être enseignée car elle échappe à la cohérence attendue de tout savoir.

² Voir en particulier J. Lacan : *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, où Lacan évoquait déjà l'oubli présent dans tout savoir : oubli lié – à ce moment de son enseignement – à la fonction créatrice de la vérité.

³ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449-495.

⁴ *Ibid.*, p. 481.

⁵ *Ibid.*

⁶ Distinction entre une coupure d'un seul tour et celle d'un double tour. Pour le développement topologique de « L'étourdit », voir : J. Chapuis en collaboration avec R. Cevasco, *Guide topologique de « L'étourdit ». Un abus imaginaire et son au-delà*, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, Paris, 2019.

⁷ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits, op. cit.*, p. 482.

L'abordage de ces points d'OD – me semble-t-il – pourrait nous induire à plus de prudence à l'heure de notre fervente clameur contre toute orthodoxie.

Peu après « L'étourdit », Lacan aborde sa « méthode nodale ». L'interrogation persiste : comment toucher au réel à partir d'une pratique de la parole ? L'orientation de la cure vise le *sinthome* – porte d'accès alors ne fut-ce qu'à une bribe du réel du nœud singulier à chaque parlêtre ; nœud forcément hérétique dans sa singularité, mais souvent nœud orthodoxe plutôt *pépère* (conforme et confortable) et orthodoxe... quelquefois bien hérétique⁸.

Ceci ne se produit pas sans l'opération de dé-construction/traversée du fantasme, coupure autour du point de l'OD, condition préalable à la satisfaction de la fin par identification au *sinthome* comportant la dévalorisation de la jouissance symptomatique et sa répétition.

À terme, pourra-t-on localiser ces points de *fixion* qui se tresseraient aussi dans les élaborations nodales ?

Ne pourrions-nous pas parler dans le savoir analytique, de moments de « passe » concernant des points d'OD ? On pourrait évoquer par exemple le parcours de l'inconscient freudien au « nôtre » – selon l'expression de Lacan – à condition de nous inscrire dans le prolongement de son *sinthome* (celui de Lacan) qui le conduit à une position extrême dans l'abordage d'un réel hors de tout sens, mais éloigné de toute conception d'un « réel en soi », où « nous mène » le noumène kantien.

LA PAS-TOUTE ET L'HÉRÉSIE

Carmen Lafuente
Barcelone, Espagne

On sait que Freud impute aux femmes une carence de surmoi et par conséquent une faible contribution à la tâche de la civilisation. L'affirmation de Freud permet à Lacan de construire la notion d'un surmoi différent, d'une autre nature que l'interdit lié à la morale classique, et qui n'est rien d'autre que le pousse à jouir, conception qui constituera l'idée lacanienne définitive du surmoi. D'accord avec cela, il dit dans « L'étourdit » que la *pastoute* ne se surmoite pas comme la conscience universelle, c'est-à-dire le tout phallique, le surmoi de l'interdit, il y a en plus chez elle une partie, qu'il appelle surmoitié, liée au pas tout phallique, qui est une voix féminine qui pousse à la jouissance.

Cette réalité des femmes dérivée du double versant de leur jouissance, la phallique et la pas-toute, les place dans une proximité du Réel, du trou, qui leur confère des caractéristiques intéressantes, à considérer.

Ainsi, le trou avec lequel elles cohabitent est un pousse à la sublimation, à l'invention, à l'hérésie. L'orthodoxie phallique ségrège, entrave, tandis que l'hérésie introduit le singulier, le différent. Le Réel qui fait trou dans la vérité articulée serait un pousse à l'invention sublimatoire dont témoignent les mystiques qui présentent la jouissance autre dans le discours¹.

⁸ N'évoquons ici que l'hérésie de Joyce. Voir C. Soler, *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, PUF 2015 et 2019.

¹ C. Soler, *Des hommes, des femmes*, cours 2017-2018, Éditions du Champ lacanien, col. Études, p. 173.

Lacan, après Freud, fait de la féminité, non pas le signifiant d'une norme, mais un lieu hors norme, qui peut parfois avoir un lien avec la pulsion de mort, surtout si l'on tente de l'effacer en ignorant la différence. La féminité devra être pensée comme ce qui résiste à l'ordre, à l'orthodoxie, et qui est donc proche de l'hérésie. Les femmes, par certains aspects, sont toujours en dehors de la norme, ce qui est une forme de folie, d'hétérodoxie qui leur est propre.

De plus, les femmes n'étant pas toute dupe du phallus connaissent les semblants et peuvent grâce à cela résister au *un* homogénéisateur, ce qui a un rôle bénéfique pour la civilisation. Telle est l'asocialité féminine, qui rompt les liens que nouent le social par sa préférence pour le particulier. Dans sa résistance au *un* qui génère le semblable, l'hérésie du pas-tout phallique est un réulsif contre le déni de la différence, de la singularité.

C'est cela que Freud n'a pas compris du rôle bénéfique des femmes dans la culture parce que le lien avec le singulier qui noue l'Éros féminin évite l'orthodoxie fanatique du *un*, dont les effets mortifères sont présents tout au long de l'histoire.

Faire une place à cette singularité, à cette hétérité sociale des femmes est indispensable car les différences qui ne passent pas au lien social s'inversent automatiquement en différentes pratiques discriminatoires.

Ce n'est pas seulement dans le social qu'il faut faire une place à l'altérité. Supporter la singularité, la différence des analysants, de chacun, indépendamment de sa position sexuelle, en respectant la jouissance singulière sans les conduire à l'orthodoxie c'est la tâche de l'analyste et aussi de l'École.

Traduction : Rosa Guitart-Pont

HÉRÉTIQUES HORS CLASSE

Colette Soler
Paris, France

Il se passe quelque chose de curieux dans la doxa analytique. On s'y flatte d'être hérétique, alors que là où les vraies hérésies se sont développées on se flattait de ne pas l'être, protestant plutôt contre l'imputation d'hérésie. C'était le temps où les hérésies étaient possibles parce que les dogmes tenaient le coup grâce aux diverses polices des semblants, Église et pouvoirs d'État en tête, à moins que, par accident de l'histoire, telle institution, par exemple l'IPA, ne s'en fasse la gardienne. Alors, les conséquences vitales suivaient. Mais elles non plus n'ont plus cours et pour cause : il n'y a plus que des hérétiques dans le régime de l'universalisation du sujet par la science. Alors pour redorer le blason de l'analysé hérétique il ne reste plus que la distinction entre le particulier des classes globalisantes du bon sens (particulier et classe au sens logique) et la singularité inclassable des « unarités » aperçues dans les psychanalyses.

Du coup que dire de l'hérésie que Lacan impute à Joyce comme à lui-même ? Eh bien, ce n'est pas la même que celle des grands hérétiques des religions, mais pas non plus celle, répandue, des singularités uniques. Elle n'est pas écart à l'égard du texte de vérités établies, que ce soit par le dogme ou la doxa commune, elle concerne seulement le choix de la voie par où prendre la vérité.

Celle de Joyce qui n'est pas mon propos ici, tente de la prendre par les voies ingrates, quoique diverses, du hors sens.

La voie, Lacan l'a évoquée très tôt avec le maître Zen dont beaucoup se sont demandé ce qu'il venait faire dans la psychanalyse. Eh bien justement, il était là pour indiquer une autre voie que celle qui aboutit au sens par l'association libre. On vérifie là combien même chez Lacan l'intuition précède la construction. À l'entrée de sa voie à lui, il y a le panneau « *moi, la vérité, je parle* » qui ne dit rien du texte de la vérité, mais qui dit déjà que la voie n'ira pas plus loin que là où mène la parole. De fil en aiguille, si on s'avance sur la voie de parole à structure de langage puis à effets de parole et langage, on pourrait annoncer « voie sans issue » pour cause de mi-dire, si le réel ne se « faisait jour dans le langage » par la voie de la logique combinée à la motérialité jouie de *lalangue*. Hérétique donc, cette voie lacanienne qui va de vérité à réel, pour penser les cheminements d'une analyse qui devrait suivre la même voie. Il n'y faut le franchissement d'aucun dogme, fut-il celui de la doxa d'École, mais bien celui du « je n'en veux rien savoir », lui, beaucoup plus coriace que tous les dogmes, ce « je n'en veux rien savoir » de ce qui n'a pas de répondant de savoir. Là est le hic. Dès lors la prudence commanderait de ne pas se flatter d'hérésie car tout indique que celle-là n'est pas à la portée de tous et il faut bien espérer en outre que le dispositif de la passe se garde de délivrer des certificats d'hérésie.

Il est encore un autre facteur amusant dans la psychanalyse : c'est l'hérétique indétectable. Je ne dis pas masqué, je dis indétectable. En effet le désir inédit qu'il faut à l'analyse et l'acte qui ne fait pas escabeau ne sont-ils pas des hérésies par rapport aux singularités ordinaires qui n'ont de loi que leur unarité de jouissance ? Sans doute, mais comme disait Lacan, qui est..., où est... l'analyste, cet hérétique ? Son hérésie pour être opératoire, n'en est pas moins si discrète que non indentifiable d'un nom propre. Elle ne peut pas plus s'attribuer que le titre d'analyste. Pas d'anneau pour les initiés. Du coup on peut aussi bien la supposer sous les traits des analystes accrocs de l'escabeau qui se multiplient aujourd'hui, que sous toutes les postures qu'ils veulent bien présenter dans le monde.

UNE INDICIBLE TRANSMISSION

Sophie Rolland-Manas
Narbonne, France

« [...] *Ce qui se réduit uniquement à soi est destiné à périr* [...] »¹

La rencontre du réel, quand l'analyse y conduit, est l'épreuve même de la cure, l'instant où l'analysant se heurte à la vraie castration. Ce lieu est celui du rendez-vous avec l'irréductible, celle de la béance au sein même de notre être de désirant. « Aucune praxis plus que l'analyse, dit Lacan, n'est orientée vers ce qui au cœur de l'expérience est le noyau du réel² ». Si toute pratique consiste à aborder les données du « réel », la psychanalyse a cette spécificité de s'orienter, de se diriger, jusqu'au trou du réel. Pour cela il y a tout le travail de la cure, celui du creusement des mots, de l'épuisement du sens, jusqu'à l'épure. En fin de parcours le passage par le réel hors sens peut mener le sujet vers les quelques traces de sa *lalangue*.

¹ R. Juarroz, *Fragments verticaux*, traduit de l'espagnol par S. Baron Supervielle, Paris, José Corti, 1994, p. 97.

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 53.

Paradoxe d'un trajet long et compliqué parsemé de tumultes et de moments cruciaux qui au final se traduit par une réduction infime. Juste un entre aperçu d'un bout de réel, d'un reste incurable de jouissance. Surgissement du *duende*³ dirait le poète Federico Garcia Lorca, nom de l'intraduisible logé au fond de l'être. Une trace trouvée, re-trouvée par un point de coïncidence avec lalangue. Un trou du réel comme point d'impossible à représenter, point d'absence. Y aboutir, signe la marque du sujet à sa « différence absolue ». C'est à partir de cette différence et seulement d'elle que quelque chose d'une transmission est possible. D'un singulier de l'expérience vers une adresse à une communauté d'expérience, à une École... et ailleurs. C'est dans cette perspective que peut s'entendre la question de la transmission. C'est avec ce qui s'est trouvé comme reste intraduisible dans la rencontre avec le réel à partir de l'expérience psychanalytique « prise en intension » que peuvent se produire des mouvements, de l'invention, du nouveau dans le champ de la psychanalyse « posé en « extension ».

Ceci fait écho avec ce que dit Roberto Juarroz dans un poème au sujet de la poésie, « [...] Ce qui se réduit uniquement à soi est destiné à périr [...] »⁴. Gageons que d'avoir acquis un savoir sur l'impossible se dégagent quelques résonances de bouts de savoir au-delà de l'expérience. Chacun avec son savoir y faire, avec sa manière de tenir le bord, de s'y tenir, entre le singulier et le collectif. D'y maintenir l'écart, un « à côté », issus de l'expérience. Au fond, laisser une place à l'hérésie et une possible ouverture à des instants hérétiques, n'est-ce pas cela le résultat de l'opération analytique ?

Peut-être qu'un morceau de poème peut en donner trace d'une résonance. « [...] La poésie croit percevoir ces instants hérétiques. C'est là où réside peut-être sa destinée majeure : reconnaître ces îlots de présent qui tombent comme une lucide plombée au centre de l'être⁵ ».

Pour continuer à penser la psychanalyse et contribuer à « l'élargir », l'essentiel ne réside-t-il pas à se maintenir sur le bord entre École et style de chaque un ?

Gardons-nous du tout hérétique, tous hérétiques ! Qui glisserait, re-glisserait vers l'orthodoxie.

ÊTRE HÉRÉTIQUE DE LA BONNE FAÇON

Adriana Grosman
São Paulo, Brésil

« Il faut choisir la voie par où prendre la vérité¹. » Hérésie lacanienne ?

Il faut [*É preciso*], non pas comme nécessaire, mais indiquant le cheminement précis d'un endroit pour arriver à un autre, un autre où l'on arrive sans le savoir, car il s'agit de l'impossible, du savoir impossible. En ce sens il y a un choix, un corps mis en jeu pour y parvenir. Le choix est précis, on ne le sait qu'après avoir avancé et vidé les signifiés qui étaient accrochés à ce corps ex-sistant.

³ Le *duende* : mot intraduisible qui s'enracine dans la culture du flamenco et du « cante jondo »/chant profond, du fond de l'être. Cf: F. G. Lorca, *Jeu et théorie du duende*, L'arche, 2007.

⁴ R. Juarroz, *op.cit.*

⁵ R. Juarroz, *op. cit.*, p. 111.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.

² N.T. : L'auteure joue au long de son texte avec l'équivoque sur le terme *preciso* (du verbe *precisar*) qui en portugais est synonyme de « falloir ; être nécessaire » mais qui signifie également « précis ».

Ce chemin n'est pas orthodoxe, ni rigoureux, ni exact, mais hérétique.

Le terme d'hérésie a d'abord été utilisé par les chrétiens pour désigner les idées contraires à celles acceptées, étant considérées comme de « fausses doctrines ». Il fut utilisé aussi bien par l'Église catholique que par les Églises protestantes, les deux argumentant que l'hérésie était une doctrine contraire à la Vérité qui aurait été révélée par Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il s'agissait « d'une déformation, d'une distorsion ou mauvaise interprétation » de la Bible, des prophètes et de Jésus-Christ.

Déloger la vérité de sa place instituée et en laquelle on croit en tant que telle n'est pas un chemin facile, ni appris, mais vécu et peut-être transmis.

Certains choisissent de l'emprunter dans une analyse et décident d'aller jusqu'à une fin, une fin précise, dans le sens de la voie par où l'on prend la vérité. Une fois le choix fait, dit Lacan, « cela n'empêche personne de le soumettre à confirmation, c'est-à-dire d'être hérétique de la bonne façon. La bonne façon est celle qui, d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif³. »

Il n'est pas facile de suivre les dires de Lacan, qui sonnent souvent comme de la provocation : Qu'est-ce qu'être hérétique de la bonne façon ? C'est peut-être pour cela que Lacan met l'accent à la fois sur celui qui l'écoute et sur le comment on l'écoute.

Soumettre ce choix à la confirmation semble ainsi évoquer le témoignage que quelqu'un se prête à donner, non pas de n'importe quel choix, mais du chemin choisi par où l'on prend la vérité. C'est une déformation évidente de l'orthodoxie, des systèmes institués. Parce que ce qui a de la valeur, c'est le « racontez votre trouvaille unique ».

L'indication serait de jouer avec la langue, susciter l'écoute, ce qui est nécessaire pour avancer dans ce chemin, qui n'a rien de linéaire ni de nécessaire, menant de l'orthodoxie à l'hérésie.

Pour nous cliniciens, une fausse doctrine bien connue s'appelle « fantasme », c'est-à-dire le montage fantasmatique qui mène les sujets à suivre strictement des normes et des règles sans même les remettre en question. Chemin *tout* illusoire où il est facile de trébucher sur ces vérités sans tomber. Ça en fait partie.

Par ailleurs, l'analyste n'a que l'équivoque « comme arme contre le sinthome⁴. »

C'est dans ce travail précis, dans l'exercice du transfert, qu'il (l'analyste) relance le sujet perdu au milieu de ses répétitions, tour après tour, pour que quelque chose de l'acte se présente et libère quelqu'un d'un autre, l'un du deux, voire la voix, qui pourra se trouver libre d'être autre chose que substance, comme l'indique Lacan.

Cela étant dit, ce n'est pas suffisant. L'analyste trébuché encore en y laissant cet objet insensé appelé « a ». Lacan nous en donne une piste, dans « La troisième » : « C'est ça, ce qui s'attrape au coincement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir comme cause de son désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais⁵. »

Le travail de l'analyste n'est pas simple, pointer la place du vide n'est pas donné à tout le monde. C'est peut-être cela la bonne façon.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁵ J. Lacan, « La troisième », 7^{ème} Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome. Conférence parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n.16.

Il y a un point précis, celui de l'instant, de la clinique, de la rencontre avec l'impossible à dire, seulement dit par la série (le sérieux) d'analystes dans une École pas orthodoxe, où à chaque fois on s'interroge sur les oreilles grandes ouvertes pour écouter et sur les corps sensibles à vider jusqu'à ce que l'on puisse laisser la voix se libérer. C'est à chaque fois un choix précis.

Traduction : Elisabete Thamer

Relecture : Claire Parada

PROCHAINS ÉVÉNEMENTS

2^{ème} CONVENTION EUROPÉENNE
DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DE L'INTERNATIONALE
DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Journée de l'École - 9 juillet
Lingua(s) e passe

Journées de l'IF - 10 / 11 juillet

**CE QUI PASSE ENTRE
LES GÉNÉRATIONS**

ROME 9-10-11 JUILLET 2021

 Roma Eventi / Piazza di Spagna - Via Alibert, 5A - Roma 00186
Pour informations: +39 0632111537 / +39 3663733318
www.praxislacanianiana.it - euro2021roma@gmail.com



graphisme: enrico fascioli et lucrezia tozzoli

THÈME DE LA JOURNÉE EUROPÉENNE D'ÉCOLE
LANGUE(S) ET PASSE

<https://www.praxislacanianiana.it/convegnoroma/>



IV JOURNÉE INTERAMÉRICAINNE DE L'ÉCOLE DE
PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

L'ÉCOLE FACE À L'URGENCE
RÉPONSES, RÉSISTANCES?

Vendredi 19 Novembre 2021
14.00 à 18.00 Hs. Argentine-Bราซิล
13.00 à 17.00 Hs. Puerto Rico
12 à 16 Hs. Colombia
11 à 15 Hs. Colorado

Comité Organisateur:
Sandra Berta - CIG Brasil
Julieta De Battista - CIG ALS
María de los Angeles Gómez - CIG ALN
Fernando Martínez - CIG ALS
Beatriz Oliveira - CIG Brasil

ACTIVITÉ VIRTUELLE
TRADUCTION SIMULTANÉE
Espagnol - Anglais - Portugais


jornadaepfclamericas@gmail.com

La **Journée d'École** aura lieu le 19 novembre et sera sous la responsabilité des membres du CIG de l'Amérique Latine (2020-2022) : Maria de los Ángeles Gomez (ALN), Sandra Berta et Beatriz Oliveira (EPFCL-Brazil), Fernando Martinez et Julietta de Batista (ALS).

·
·



SYMPOSIUM ON LINE
INTERAMÉRICAIN 2021
INTERNATIONALE DES FORUMS
ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DU
CHAMP LACANIEN

**TRANSFORMATIONS
DE L'ANALYSE ET DE LA
CLINIQUE EN 2021**

TECHNOLOGIE
TEMPS
TOPOLOGIE

20 NOVEMBRE 2021
TRADUCTION SIMULTANÉE
ESPAGNOL ANGLAIS PORTUGAIS



simposioifepfclamericas@gmail.com

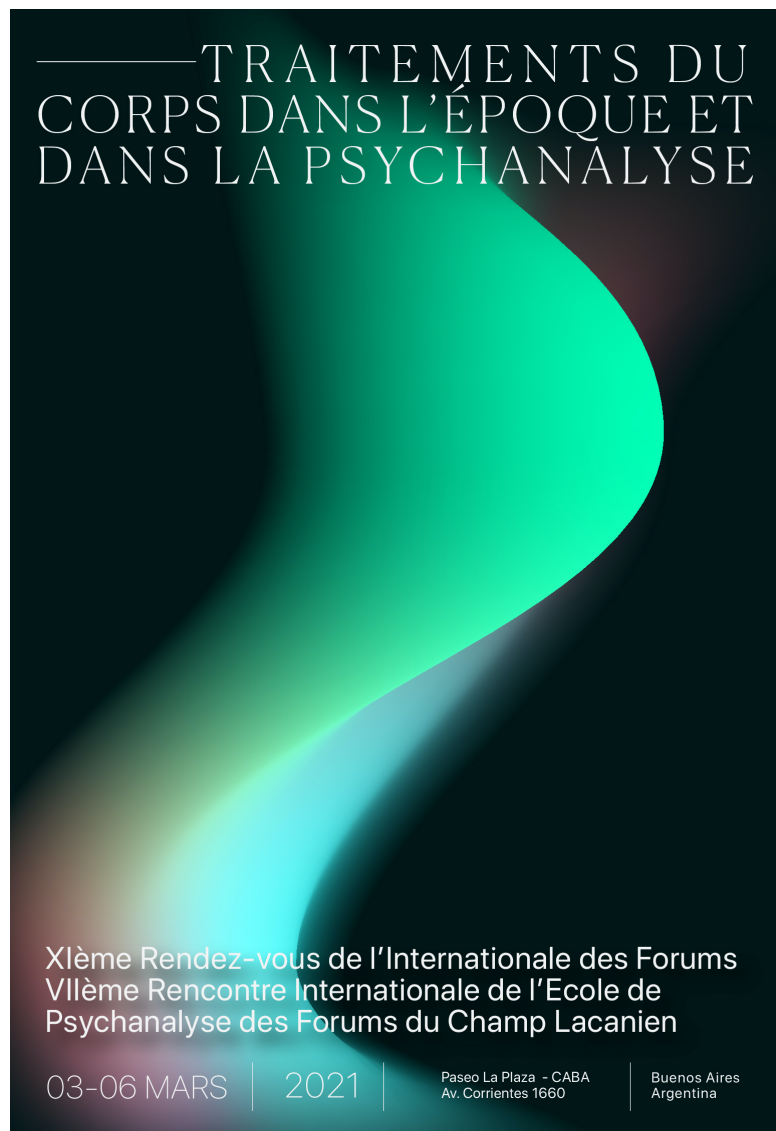
Le IV^{ème} **Symposium interaméricain** de l'IF-EPFCL aura lieu à distance, en visioconférence, le 20 novembre 2021. Thème : **Transformations de l'analyse et de la clinique en 2021.**

**Technologie
Temps
Topologie**

Commission d'organisation : Ana Laura Prates (EPFCL-Brésil), Matias Buttini (Amérique Latine Sud), Ricardo Rojas (Amérique Latine Nord).

Commission scientifique : on maintient la même Commission scientifique qui organisait le Symposium à Porto-Rico. C'est-à-dire : Maria de los Ángeles Gomez, Dyhalma Ávila, Mailen Souchet (ALN-Puerto Rico) Mario Brito, Gloria Patricia Pelaez, Beatriz Maya (ALN) Antonio Quinet, Sonia Alberti, Sandra Berta (EPFCL- Brasil), Gabriel Lombardi, Alejandro Rostagnotto, Gabriela Zorzutti (ALS).

Le V^{ème} **Symposium interaméricain** aura lieu à Porto-Rico les 6, 7 et 8 juillet 2023. Ainsi, Porto-Rico sera à nouveau le lieu du prochain Symposium présentiel. Le thème : "Ségrégation et singularité". Le thème de la Journée d'École se décidera et sera sous la responsabilité des membres du CIG de l'Amérique Latine (2022-2024).



NOUVELLES DATES :
DU 29 JUIN AU 3 JUILLET 2022

Wunsch 21 a été édité par le CAOÉ 2018-2020, composé par : Beatriz MAYA, Ana Laura PRATES, Elisabete THAMER et Camila VIDAL. Avec la collaboration Ana CANEDO, Maria Claudia DOMINGUEZ et Daniella FERRI.

REMERCIEMENTS

Le CIG 2018-2020 remercie chaleureusement tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué au travail de traduction. Sans cet important effort collectif, il serait impossible de publier périodiquement nos débats sur l'École et ainsi d'en faire vivre la dimension internationale.

TRADUCTEURS EN LANGUE FRANÇAISE

RITHÉE CEVASCO, ISABELLE CHOLLOUX, VICKY ESTEVEZ, ROSA GUITART-PONT, ANDRÉA HORTÉLIO FERNANDES, CLAIRE PARADA, ELISABETE THAMER

TRADUCTEURS EN LANGUE ESPAGNOLE

RITHÉE CEVASCO, MARIE-JOSÉ CRESPO, ROSA ESCAPA, VICKY ESTEVEZ, MARÍA LAURA FRUCCELLA, BEATRIZ MAYA, LEONARDO RODRIGUEZ, MARIA LUISA RODRIGUEZ, RICARDO ROJAS, CAMILA VIDAL, BEATRIZ ZULUAGA

TRADUCTEURS EN LANGUE PORTUGAISE

MARIA LAURA CURY SILVESTRE, IDA FREITAS, MARIA CLAUDIA FORMIGONI, SÉRGIO GARRIDO PINHEIRO, JAIRO GERBASE, ANDRÉA HORTÉLIO FERNANDES, LEONARDO LOPES, ÂNGELA MUCIDA, GRAÇA PAMPLONA, ELISABETE THAMER

TRADUCTEURS EN LANGUE ITALIENNE

MARIA CRISTINA BARTICEVIC, MARIA LUISA CARFORA, ANGELA COPPOLA, MARIA EUGENIA COSSUTTA, MARIA CLAUDIA DOMINGUEZ, FRANCESCA CREMATO, PATRIZIA GILLI, ISABELLA GRANDE, ANTONIA IMPARATO, MÉLANIE JORBA, MARIA TERESA MAIOCCHI, PAOLA MALQUORI, CARMINE MARAZZO, DIEGO MAUTINO, MARIA ROSARIA OSPITE, CECILIA RANDICH, LUCRECIA RICCIONI, GRAZIANO SENZOLO, MARINA SEVERINI, MICHELA SIVIERI, IVAN VIGANÒ, LEILA ZANNIER

TRADUCTEURS EN LANGUE ANGLAISE

SUSANNA ASCARELLI, VICKY ESTEVEZ, ESTHER FAYE, DEBORAH MCINTYRE, ALBERT NGUYÈN, SARA RODOWICZ-ŚLUSARCZYK, LEONARDO RODRIGUEZ, SUSAN SCHWARTZ, DEVRA SIMIU, NICOL THOMAS, JAN TKACZOW, ELODIE VALETTE, ANNA WOJAKOWSKA-SKIBA, GABRIELA ZORZUTTI

TABLE DES MATIÈRES

LE SAVOIR S'INVENTE-T-IL ? RENCONTRE AVEC DES AE

Ouverture, <i>Elisabete Thamer</i> (France)	03
Andréa Franco Milagres (Brésil), <i>La savoir s'invente-t-il ?</i>	05
Alejandro Rostagnotto (Argentine), <i>Le savoir s'invente-t-il ?</i>	12
Adriana Grosman (Brésil), <i>Le savoir nous l'inventons pour nous « distraire »</i>	18
Julietta De Battista (Argentine), <i>Les savoirs de l'analyse dans le devenir analyste</i>	22

CONTRIBUTIONS DES CARTELS DU CIG

Beatriz Maya (Colombie), <i>La passe entre les lignes</i>	31
Andréa Hortélio Fernandes (Brésil), <i>Le pari du plurilinguisme dans la passe</i>	34
Camila Vidal (Espagne), <i>Le pas-tout du cartel</i>	37
François Terral (France), <i>Dispositif de la passe et crise sanitaire</i>	39
Albert Nguyên (France), <i>Quelle transmission ? Du père-formé à la performance</i>	44
Dominique Marin (France), <i>Zoom sur la passe, plurilinguisme et intraduit</i>	48
Vicky Estevez (France), <i>Quel nouage, quel dire ?</i>	51
Ana Laura Prates (Brésil), <i>Avec les fenêtres ouvertes sur la passe</i>	54
Rosa Escapa (Espagne), <i>Redoublement de savoir</i>	56
Elisabete Thamer (France), <i>Passe, témoignage, traduction</i>	59
Nicole Bousseyrroux (France), <i>En-cas d'urgence</i>	62
Bernard Nominé (France), <i>La paille ou la poutre ?</i>	65

DOSSIER SPÉCIAL : « PRÉLUDES »

ORTHODOXIE ET HÉRÉSIE. LES SAVOIRS DANS LA PSYCHANALYSE

Ana Laura Prates (Brésil), <i>L'hérésie lacanienne</i>	67
Camila Vidal (Espagne), <i>L'hérésie de l'impossible</i>	68
Julietta De Battista (Argentine), <i>Les tentations de l'analyste</i>	69
Rithée Cevasco (Espagne), <i>De l'ortho-doxa</i>	72
Carmen Lafuente (Espagne), <i>La pas-toute et l'hérésie</i>	73
Colette Soler (France), <i>Hérétiques hors classe</i>	74
Sophie Rolland-Manas (France), <i>Une indicible transmission</i>	75
Adriana Grosman (Brésil), <i>Être hérétique de la bonne façon</i>	76

PROCHAINS ÉVÉNEMENTS	79
-----------------------------	----

